



45^e édition

PORTRAIT KRYSZTIAN LUPA

Des Arbres à abattre de Thomas Bernhard

Odéon - Théâtre de l'Europe – Du 30 novembre au 11 décembre 2016

Places des héros de Thomas Bernhard

La Colline - théâtre national – Du 9 au 15 décembre 2016

Déjeuner chez Wittgenstein de Thomas Bernhard

Théâtre des Abbesses – Du 13 au 18 décembre 2016

Service de presse : Christine Delterme, Guillaume Poupin

Assistante : Alice Marrey

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01

c.delterme@festival-automne.com

g.poupin@festival-automne.com

assistant.presse@festival-automne.com

Revue de presse Radio/TV

PORTRAIT KRYSZTIAN LUPA

45^e édition – Festival d'Automne à Paris

Ecouter :

Mardi 6 septembre 2016

France Culture / *Le journal de la culture* / Zoé Sfez – 8h45

L'émission porte sur Krystian Lupa et la situation du Théâtre Polski à Wrocław. Le Festival d'Automne est également cité lors de l'émission

<http://www.franceculture.fr/emissions/le-journal-de-la-culture/le-journal-de-la-culture-mardi-6-septembre-2016>

Jeudi 1^{er} décembre 2016

France Culture / *La Grande Table* / Olivia Gesbert – 12h à 12h30

Invité en direct : Krystian Lupa

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-1ere-partie/krystian-lupa-jaime-les-romans-comme-matiere-de-base-pour-le>

Lundi 5 décembre 2016

France Culture / *Ping Pong* / Mathilde Serrell et Martin Quenehen – 19h à 20h

Invité en direct : Krystian Lupa

<https://www.franceculture.fr/emissions/ping-pong/krystian-lupa-arthur-nauczyciel-live-marion-rampal-theatre-tranchant>

France Inter / *L'heure bleue* / Laure Adler – 20h à 21h

Invité en direct : Krystian Lupa

<https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-05-decembre-2016>

France Culture / *La Dispute* / Arnaud Laporte – 21h à 22h

Une émission sur *Des arbres à abattre* et *Place des héros* de Krystian Lupa

Intervenants : Marie-José Sirach et Philippe Chevilly

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-dispute/spectacles-vivants-des-arbres-abattre-place-des-heros-et-pour-un-oui-ou-pour-un>

Vendredi 9 décembre 2016

RFI / *Rendez-vous culture* / Muriel Maalouf – 8h50

Une émission sur le Portrait Krystian Lupa

http://www.rfi.fr/emission/20161209-france-theatre-kristian-lupa-le-metteur-scene-polonais-festival-automne-culture?ref=tw_i

Dimanche 11 décembre 2016

France Inter / Le Masque et la Plume / Jérôme Garcin - 20h à 21h

Fabienne Pascaud conseille *Place des héros* de Krystian Lupa à La Colline

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-masque-et-la-plume/le-masque-et-la-plume-11-decembre-2016>

Voir :

Lundi 12 décembre 2016

Arte / Le Journal / Lionel Jullien - 13h20

Un sujet sur *Place des héros* de Krystian Lupa à La Colline

<http://info.arte.tv/fr/place-des-heros-les-spectres-de-leurope>

PRESSE

55 ARTICLES

Le Nouvel Obs – Du 14 au 20 juillet 2016

La Croix.com – Samedi 23 juillet 2016

Elle – Août 2016

Le Figaro.fr – Mercredi 24 août 2016

Mediapart.fr – Jeudi 25 août 2016

Time Out.fr – Lundi 29 août 2016

Les Echos Week-End – Lundi 29 août 2016

Alternatives Théâtrales – Septembre 2016

La Scène – Septembre / Octobre / Novembre 2016

Le Supplément des Inrockuptibles – Septembre 2016

Le Monde – Jeudi 1^{er} septembre 2016

Le Figaro et vous – Vendredi 2 septembre 2016

Le Supplément du Monde – Mardi 6 septembre 2016

La lettre du spectateur – Vendredi 9 septembre 2016

Télérama – Du 10 au 16 septembre 2016 (couverture et article)

Les Inrockuptibles – Du 14 au 20 septembre 2016

Politis – Du 15 au 21 septembre 2016

Figaro Scope – Mercredi 21 septembre 2016

Art press – Octobre 2016 (couverture et article)

Pour l'éducation, l'enseignement, la recherche, la culture – Octobre 2016

Paris info.com – Jeudi 13 octobre 2016

France Inter.fr – Mercredi 19 octobre 2016

El Pais.com (Espagne) – Mercredi 16 novembre 2016

Elle – Vendredi 18 novembre 2016

Figaro Scope – Mercredi 23 novembre 2016

Télérama – Du 26 novembre au 2 décembre 2016

La Terrasse – Mercredi 30 novembre 2016 (couverture et article)

Le Journal du Théâtre de la Ville – Novembre / Décembre 2016

Historia – Décembre 2016

Transfuge – Décembre 2016

Témoignage Chrétien – Jeudi 1^{er} décembre 2016

Les Echos.fr – Jeudi 1^{er} décembre 2016

Le Figaro.fr – Jeudi 1^{er} décembre 2016

Hottello théâtre.com – Jeudi 1^{er} décembre 2016

Io Gazette n°46 – Jeudi 1^{er} décembre 2016 (deux articles)

Mediapart.fr – Lundi 5 décembre 2016 (deux articles)

Le Canard Enchaîné – Mercredi 7 décembre 2016

Figaro Scope – Mercredi 7 décembre 2016

Artistik Rezo.com – Jeudi 8 décembre 2016

15min.lt (Lituanie) – Jeudi 8 décembre 2016

Les Echos.fr – Jeudi 8 décembre 2016

Web Théâtre.fr – Jeudi 8 décembre 2016

Le Figaro et vous – Vendredi 9 décembre 2016

Allegro Théâtre.fr – Dimanche 11 décembre 2016

Krapp's Last Post (Italie) – Dimanche 11 décembre 2016

Les Inrockuptibles – Du 14 décembre 2016 au 3 janvier 2017

Théâtre.com – Jeudi 15 décembre 2016

Theresa Bener.se – Jeudi 15 décembre 2016

Le Figaro.fr – Jeudi 15 décembre 2016

Next Libération.fr – Jeudi 15 décembre 2016

Le Figaro.fr – Vendredi 16 décembre 2016

Hottello théâtre.com – Lundi 19 décembre 2016

Mediapart.fr – Mardi 20 septembre 2016

Sortir

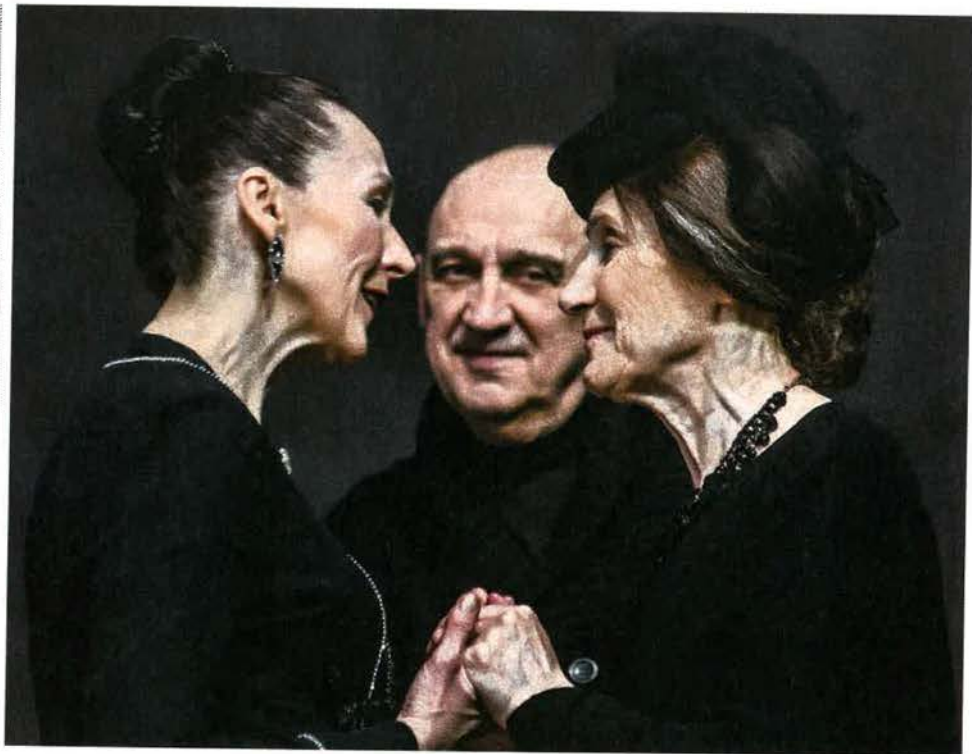
LE RETOUR DE MILLEPIED

L.A. Dance Project, la compagnie de Benjamin Millepied, ancien directeur de la danse à l'Opéra de Paris, est l'invitée du festival Vaison Danses (jusqu'au 29 juillet; 04-90-36-51-31). Elle se produira le 18 juillet.

A l'affiche également : la troupe madrilène Enclave Español, le chorégraphe Thierry Malandain et Angelin Preljocaj.

RÉTROSPECTIVE BERNARD BUFFET

Du 14 octobre au 26 février, le Musée d'Art moderne de la Ville de Paris consacre une rétrospective à Bernard Buffet. Une sélection d'une centaine de peintures sera exposée. L'occasion de découvrir une œuvre finalement peu montrée. Et par conséquent de remettre les pendules à l'heure ?



LE CHOIX DE L'OBS

Thomas Bernhard, toujours scandaleux

PLACE DES HÉROS, DE THOMAS BERNHARD. L'AUTRE SCÈNE DU GRAND AVIGNON, VEDÈNE, 15 HEURES. DU 18 AU 24 JUILLET. SPECTACLE EN LITUANIEN SURTITRÉ EN FRANÇAIS. REPRISE DU 9 AU 15 DÉCEMBRE AU THÉÂTRE DE LA COLLINE À PARIS.

☆☆☆ C'est en 1991 qu'on a découvert la pièce lors de sa création en France par Jorge Lavelli, avec Guy Tréjan et Annie Girardot. Treize ans plus tard, la Comédie-Française l'inscrivait à son répertoire dans une mise en scène d'Arthur Nauzyciel, avec François Chattot et Christine Fersen. A présent Avignon accueille la version de Krystian Lupa, interprétée par le Lithuanian National Drama Theater de Vilnius. Et la pièce soulève de nouveau la question : quelle était l'exacte intention de Thomas Bernhard quand il la fit jouer au Burgtheater de Vienne en 1988 ?

L'histoire se déroule le jour des obsèques du professeur Josef Schuster. L'éminent universitaire s'étant défenestré, son corps s'est écrasé sur cette même place des Héros où, cinquante ans plus tôt, Hitler fut acclamé par près de 250 000 Viennois en délire, enthousiasmés par le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne nazie. Dans « Place des héros » comme dans plusieurs de ses œuvres, Bernhard dénonce le tour de passe-passe qui permit à son pays

de jouer après la guerre au martyr du nazisme. D'où l'hostilité de bon nombre de ses compatriotes. A commencer par Kurt Waldheim, alors président de la République, dont le passé d'officier de la Wehrmacht venait de resurgir.

Le malaise vient de ce que Bernhard, qui n'est pas juif, prend pour porte-parole de sa rancœur des intellectuels juifs fortunés, pleins de morgue, durs pour les domestiques, en un mot : odieux. Sachant que la bête n'est pas morte, qu'elle crache toujours son venin en Autriche, pourquoi Bernhard a-t-il exhibé au public viennois cette famille juive censée avoir échappé à la mort en fuyant sa patrie, puis s'y être réinstallée au retour de la paix tout en déblatérant contre leurs concitoyens d'un bout à l'autre de la pièce (4 h 15) ? Pourquoi jeter de l'huile sur le feu ?

Une fois exprimée la gêne ressentie, il faut reconnaître l'efficacité du spectacle de Lupa. Si pur, si fort, si bien joué et d'une beauté (en particulier le tableau du cimetière) telle qu'on en oublierait presque sa redoutable équivoque.

JACQUES NERSON

Avignon 2016, les dix spectacles à retrouver dans l'année...

Didier Méreuze et Marie Soyeux (en Avignon), le 23/07/2016 à 16h59

Alors que le festival d'Avignon s'achève ce week-end, La Croix vous propose dix spectacles à retrouver cette année en France



Le Flamand Ivo van Hove était de retour à Avignon avec cette adaptation théâtrale détonante du scénario du film de Visconti, *Les Damnés* / ANNE-CHRISTINE POUJOULAT/AFP

Pour un bon cru, c'est un bon cru. Bien que raccourci de quelques jours par rapport à l'année passée, cette 69^e édition du festival aura été riche en belles retrouvailles, découvertes, révélation, surprises, enchantement, choc, nuit magique, marathon théâtral, objet non-identifiable, récréation,...

Heureux auront été les festivaliers. Heureux seront ceux, qui, absents d'Avignon cet été, pourront découvrir plusieurs de ces spectacles de théâtre et danse, à l'occasion de leurs haltes, en tournée à travers l'Hexagone, dès la saison prochaine. La Croix en a retenu dix. Plus un bonus...

1 – *Les Damnés*

> [notre critique](#)

Les belles retrouvailles

Déjà invité par deux fois avec *Les Tragédies romaines* en 2008 et *Fountainhead* en 2014, le Flamand Ivo van Hove était de retour à Avignon avec cette adaptation théâtrale détonante du scénario du film de Visconti. Servi par la troupe de la Comédie-Française (Denis Podalydès, Guillaume Gallienne, Didier Sandre, Elsa Lepoivre...), sa mise en scène conduit au plus noir des ténèbres du nazisme. Un spectacle qui cogne au cœur, frappe au ventre, alors qu'un peu partout, en Europe comme ailleurs, se réveille la « *bête immonde* ».

> Reprise à la Comédie-Française, du 24 septembre au 13 janvier 2017. Rens. : 01.44.58.15.15 et www.comedie-francaise.fr

2 – *Place des héros (Didvyriu Aiksté)*

> [notre critique](#)

Le choc

La Place des héros (Heldenplatz), c'est celle où, en 1938, les Viennois en liesse, acclamèrent Hitler décrétant l'Anschluss. C'est aussi le titre de cette pièce testamentaire de Thomas Bernhard, fustigeant avec une virulence jamais atteinte une Autriche, pour lui toujours et plus que jamais « *repaire de nazis* » et « *antisémite* ».

Habitué de l'univers de l'écrivain - on se souvient encore de son adaptation, lors du dernier festival d'Avignon, de *Les Arbres à abattre* (1) - le Polonais Krystian Lupa en a signé une mise en scène d'autant plus perturbante et bouleversante que d'une glaçante douceur. Laisant chacun en état de choc.

> Reprise du 9 au 15 décembre à Paris, au Théâtre national de la Colline, à Paris, dans le cadre du festival d'Automne, puis du 6 au 13 avril 2017, à Villeurbanne, au Théâtre national populaire. Joué en lituanien, avec surtitrage en français

1_ELLE_CULTURE_8/ELLE_ELLG_3688_P102



CULTURE



Les Frères Karamazov.



« Corbeaux », de Bouchra Ouizguen.



Pedro Rodrigues et João Rui Guerra da Mata.

ÉVÉNEMENTS
ON FAIT LE TOUR DU...
FESTIVAL
D'AUTOMNE

UNE AVALANCHE DE BEAUTES, DE TROUBLES, DE CHOCS : LE FESTIVAL DU SPECTACLE VIVANT SE PROPAGE PARTOUT EN ÎLE-DE-FRANCE. REVUE DE DÉTAIL.

PAR THOMAS JEAN

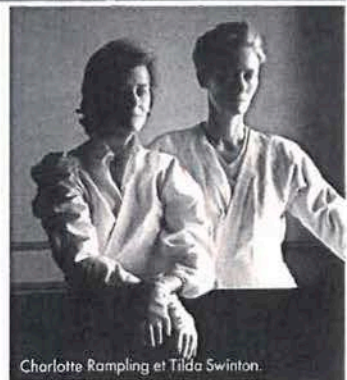
Romans sur scène. Quand Krystian Lupa, monstre de la scène polonaise, monte le très misanthrope Thomas Bernhard, tout le monde en prend pour son grade : « Des arbres à abattre », méchant roman sur la Vienne cultivée des années 80, va brûler les planches, littéralement... Un autre artiste, qui a grandi lui aussi du mauvais côté du Mur, et sublime également la littérature : l'Est-Berlinois Frank Castorf adapte « Les Frères Karamazov », de Dostoïevski, à corps et à cris avec une Jeanne Balibar, parfaite germanophone, au sommet du foutraque.

Super-performances. Avec ses danseuses sud-marocaines, hiératiques ou en transe, la chorégraphe Bouchra Ouizguen s'avère révolutionnaire au fil de sa performance, « Corbeaux ». Grande figure du happening, Tino Sehgal nous invite à vivre des instants qui ne laisseront nulle trace. Des acteurs dissertent avec vous du sens de la vie en plein Guggenheim, des danseurs se mêlent aux

foules de Marrakech... Présences étranges, elles aussi, ces Tilda Swinton et Charlotte Rampling dont les corps jouent les cimaises : Olivier Saillard, inventeur de shows poético-modeux, accroche à leurs bras des photos de Richard Avedon, de Brassai, ou comment habiller deux icônes de beaux clichés.

Questions de genre. Le cinéaste lisboète João Pedro Rodrigues, à qui le festival consacre une rétrospective, nous invite chez les travestis de cabaret ou nous immerge dans un Macao poisseux. Pour titiller tous azimuts les fantasmes et les identités.

Automnes arabes. Ils ont cru aux printemps arabes avant de se tourner, désormais exilés, vers le théâtre de résistance : Omar Abusaada, metteur en scène, et Mohammad Al Attar, auteur, racontent par des mots solaires les affres de leur Damas. La Syrie, elle, est encore à l'œuvre chez le Libanais Rabih Mroué qui tisse une symphonie multi-média nommée « The Pixelated Revolution ».



Charlotte Rampling et Tilda Swinton.

Eloge de la lenteur. Trop de soubresauts ? Lorgnons alors vers le théâtre méditatif de Claude Régy, 93 ans, où la parole est rare, le geste lent et le plateau nu. Rien d'apaisé pourtant dans le monologue qu'il a conçu pour son comédien Yann Boudaud, d'après le poème « Rêve et Folie », de l'Austro-Hongrois Georg Trakl : on y frôle magnifiquement le cauchemar. ■

FESTIVAL D'AUTOMNE. Du 7 septembre au 31 décembre. festival-automne.com

26 AOÛT 2016

THOMAS AUBIN ; NATALIA KABANOV ; HIGNAË EL OUAÏAL ; FESTIVAL DE FÉVALDO/INO ; KATERINA JEBB

102
ELLE.FR

Krystian Lupa : «À Wrocław, on détruit un théâtre»

Par Armelle Heliot | Publié le 24/08/2016 à 12:39



INFO LE FIGARO - Scandalisé par la manière dont a été désigné le nouveau directeur du Théâtre Polski, le grand metteur en scène polonais abandonne la mise en scène du *Procès de Kafka*.

Il n'a jamais mâché ses mots. Mais cette fois, le metteur en scène polonais Krystian Lupa, qui a illuminé le dernier festival d'Avignon avec sa mise en scène de *Place des Héros* de Thomas Bernhard, est scandalisé par la manière dont la culture est dévoyée dans son pays.

À 72 ans, Krystian Lupa domine le paysage théâtral européen par la puissance de ses mises en scène. Il est non seulement un maître reconnu dans le monde entier, mais il est d'une rigueur morale et intellectuelle qui force l'admiration.

Tous les grands théâtres du monde le réclament. Et il était au travail à Barcelone, où il monte, avec des comédiens espagnols *Avant la retraite* de Thomas Bernhard, son auteur de prédilection, lorsqu'il a dû se rendre à Wrocław (Basse Silésie), une des grandes villes de Pologne et qui est d'ailleurs cette année «Capitale culturelle européenne». Ce voyage était prévu puisqu'il avait accepté de siéger au jury devant choisir le nouveau directeur du Théâtre Polski, une des meilleures institutions du pays, dirigée depuis dix ans par Krzysztof Mieszkowski.

Les dés étaient pipés

Il n'est pas metteur en scène. C'est un «régisseur», un directeur artistique extraordinairement inspiré et rigoureux. Krzysztof Mieszkowski a fait deux mandats de cinq ans et, évidemment, il aurait compris qu'on ne lui accorde pas un troisième mandat. Mais il y avait des candidats à sa succession qui auraient poursuivi son travail et conservé la qualité et le renom du Polski.

Mais il semble que les dés aient été pipés. De tous les candidats, c'est le plus inattendu qui a été choisi. Cezary Morawski, en effet, s'il s'est formé à l'art dramatique autrefois, n'a presque jamais foulé les plateaux de théâtre. Il a une carrière au cinéma et surtout à la télévision. Il est la vedette très populaire d'un feuilleton de divertissement d'un niveau résolument faiblard et le théâtre exigeant qui a fait la réputation du Polski est à des années-lumière de ses préoccupations.

Or, il l'a déclaré lui-même lors de l'audition des candidats, il avait été reçu en amont par le ministre de la Culture! «Et pourquoi avez-vous été reçu, vous, et pas les autres candidats?» lui a demandé Lupa. Embarras du vrai-faux candidat qui, par contre, avait répondu à un questionnaire pré-établi et dont, visiblement, il avait eu connaissance.

«Un questionnaire que j'ai refusé», souligne Krystian Lupa. «Je pensais qu'une commission de choix était là pour débattre des fondements des choix: qu'est-ce qu'un bon directeur? Il y a de nombreux excellents metteurs en scène, mais des directeurs solides, c'est beaucoup plus rare. Or, un homme qui postule à la direction d'une institution doit avoir des visions, des rêves. Et même pour ce qui concerne l'administration, les financements, il faut avoir une vision.»

«On a choisi le pire»

Cezary Morawski a bénéficié de 6 voix sur 8. Les deux opposants étaient Krystian Lupa et le directeur littéraire du Polski. Tous les autres ont accepté celui qui semble le plus inattendu, le moins préparé à sa mission. Et qui, de plus, a été mis en cause dans certains dossiers délictueux concernant une association professionnelle. Il s'en est d'ailleurs défendu.

Le Figaro.fr – Mercredi 24 août 2016 (Suite de l'article)

Au lendemain de la réunion de la commission, Krystian Lupa a donné une conférence de presse, en présence de Krzysztof Mieszkowski, demeuré, comme il se doit dans la réserve. Lupa est scandalisé. Il a répété devant les journalistes à quel point ces manœuvres le heurtaient.

«Pourtant, moi qui suis souvent appelé à siéger pour des jurys de concours, j'ai toujours de la sympathie pour les candidats et je n'étais pas a priori hostile à Monsieur Morawski. Je l'ai écouté avec honnêteté. Mais il est le moins bon des candidats. On a choisi le pire, celui qui s'est le moins bien présenté. D'ailleurs, je dirais même qu'il est inquiétant, insaisissable, qu'il avait peu de projets consistants à exposer et que cet exposé a été très chaotique.»

Il demeure un petit espoir pour que cette décision incohérente ne soit pas entérinée par les tutelles. On saura mardi si le choix est maintenu. Mais Krystian Lupa craint que tout ne soit déjà décidé et lui-même a annoncé qu'il renonçait au travail qu'il mène depuis quatre mois avec vingt comédiens du Polski, une mise en scène très attendue du *Procès* de Kafka.

Les comédiens du Polski envisagent de se mettre en grève

«Je suis réellement effondré devant la bêtise, l'égoïsme, la mauvaise foi que traduit ce choix. Il s'agit d'une décision politique sans précédent, qui ruine le processus artistique mis en œuvre depuis des années au Polski. À Wrocław, on détruit un théâtre.»

Krystian Lupa n'a pas pris cette décision à la légère. «J'ai pris une nuit entière pour réfléchir et je ne vois pas d'autre réplique que de renoncer à ce travail sur *Le Procès*. Ce qui se passe en Pologne résulte du fait que les gens s'accrochent à leur propre valeur d'existence. On ferme les yeux sur beaucoup de choses. Beaucoup de décisions sont prises à cause du mécanisme vampirique de gens qui n'ont aucun scrupule. Le pouvoir est égotique.»

Le Figaro.fr – Mercredi 24 août 2016 (Suite de l'article)

Les comédiens du Polski, quant à eux, envisagent de se mettre en grève et de toute la Pologne les messages affluent et des propositions d'occupation se font jour. Krystian Lupa, quant à lui, a dû retourner à Barcelone. La première d'*Avant la retraite* a lieu à Gérone le 14 octobre et les représentations se poursuivront au théâtre Lluïa de la capitale de Catalogne. Ensuite, Krystian Lupa et ses comédiens présenteront *Des arbres à abattre* à Séoul, à Tokyo.

Et à Paris, dans le cadre du Festival d'Automne, on verra trois de ses grands spectacles. *Des arbres à abattre* à l'Odéon, du 30 novembre au 11 décembre, *Place des Héros*, du 9 au 15 décembre à la Colline, *Déjeuner chez Wittgenstein*, du 13 au 18 décembre aux Abbesses. Réservez vos places!

Traduction des propos de Krystian Lupa pour Le Figaro, Agnieszka Zgieb.

Krystian Lupa dénonce une nomination ubuesque à la tête du théâtre Polski de Wroclaw

En Pologne, la nomination probable et aberrante d'un second couteau dépourvu de lame à la tête du théâtre Polski de Wroclaw provoque un séisme qui rejaille sur tout le théâtre européen. C'est au Polski que Krystian Lupa travaillait jusqu'à aujourd'hui en confiance avec l'ancien directeur Krzysztof Mieszkowski. Lupa et la troupe protestent, les directeurs de théâtres européens aussi.

En Pologne, le Teatr Polski de Wroclaw était jusqu'à ces derniers jours la meilleure des scènes polonaises. C'est au Polski de Wroclaw qu'émergent souvent les nouveaux talents polonais. C'est là que Krystian Lupa a mis en scène « Des Arbres à abattre » de Thomas Bernhard avec la formidable troupe du théâtre. Ce spectacle d'un artiste au sommet de son art avait justement été porté aux nues par le public et la presse du festival d'Avignon 2015. Il sera prochainement à l'affiche du Festival d'automne à Paris dans le cadre d'un "portrait Lupa" qui va se décliner en trois spectacles.

Le procès de la commission

Avant de retourner à Barcelone et de partir au Japon (le Polonais est devenu un metteur en scène planétaire), Lupa avait répété à Wroclaw pendant six semaines son adaptation du « Procès » de Kafka. La première devait avoir lieu en octobre. Pour protester contre la probable nomination de l'obscur Cezary Morawski au poste de nouveau directeur général, Krystian Lupa vient d'annuler le spectacle.

Lupa s'en est expliqué ce lundi (22 août) lors d'une conférence de presse fiévreuse à Wroclaw. A la demande du président de la ZASP (association des artistes de théâtre polonais), il avait accepté être l'un des huit membres d'une commission qui devait choisir le nouveau directeur du teatr Polski parmi six candidats. Mais les dés étaient pipés.

Le Président de la Région Tadeusz Samborski et le Ministre de la culture Piotr Glinski s'étaient probablement mis d'accord pour imposer la candidature de Cezary Morawski (candidat préféré de la région). Un comédien qui s'est illustré dans différentes séries télévisées mais qui n'a aucune connaissance du théâtre et n'en a dirigé aucun. En revanche, il s'est fait connaître par des malversations et délits économiques, condamnés par les tribunaux, alors qu'il était trésorier de la ZASP. Et c'est de cela qu'il a surtout parlé devant la commission, raconte un Lupa ahuri lors de sa conférence de presse, ajoutant : « un homme innocent ne se comporte pas de la sorte ».

Un spectacle sur Jean-Paul II

Tenu de le faire, Morawski a évoqué brièvement son programme. Soit : une visée d'abord économique pour emplir le théâtre à 100%. Fort bien, aurait dit Molière, mais encore ? Monter un spectacle sur Jean-Paul II et mettre en scène les grandes œuvres du répertoire national et patriotique. Il est vrai que le théâtre polonais a plusieurs fois été dans le passé le refuge de la langue polonaise quand le pays avait disparu des cartes de l'Europe, mais nous n'en sommes plus là. Et puis un spectacle sur Jean-Paul II, même le père Ubu n'y aurait pas pensé !

Cezary Morawski a aussi benoîtement avoué qu'il s'était longuement entretenu avec le Ministre de la culture au sujet du théâtre Polski. Il est le seul à l'avoir fait, car, en principe le Ministre ne rencontre jamais les candidats. Krystian Lupa aurait bien voulu l'interroger, mais la présidente de la commission ne le souhaitait

pas. Les questions posées à chaque candidat avaient été écrites à l'avance. Krystian Lupa avait refusé de parapher le questionnaire. Avec raison. Car, comme par hasard, le seul des candidats à répondre sans la moindre hésitation aux questions fut Cezary Morawski. De là, à penser qu'il les connaissait à l'avance. Bref une mascarade.

Mais une mascarade tragique. Sur les six candidats, deux avaient en projet de diriger le théâtre tout en gardant Krzysztof Mieszkowski, l'ancien directeur, au poste de directeur artistique. Or Mieszkowski, suite à un spectacle osé qui avait choqué les hautes autorités de l'église polonaise et qu'il avait défendu, était devenu un homme, un arbre à abattre. Krystian Lupa a voté pour l'un de ces candidats ayant les faveurs de la troupe. Vote tronqué, parodie de démocratie. L'obscur Cezary Morawski a triomphé.

Très en colère et très ému, ayant le sentiment, sans doute, d'avoir été instrumentalisé, Krystian Lupa, en guise de protestation a donc décidé d'annuler le prochain spectacle qu'il devait créer au Polski : « Le procès » de Kafka, un matériau, pourtant, de circonstance. Quel gâchis. La troupe, abasourdie, cherche la riposte. Une grève ? Peut-être. Toute l'Europe du théâtre, alertée, prépare des pétitions, des lettres de protestations. Reste l'espoir que le Ministre de la culture recule devant le tollé que suscite cette ubuesque nomination.

Festival d'Automne 2016

Du 7 septembre au 31 décembre : quatre mois de spectacles vivants en Ile-de-France



Plus de soixante manifestations entre musique, théâtre, danse, cinéma et arts plastiques dispersées aux quatre coins de la capitale : si on ne voyait pas les premières feuilles se détacher des arbres, on se croirait presque à Avignon.

Cartographie du théâtre contemporain

Pour sa 45^e édition, le festival d'Emmanuel Demarcy-Mota a mis les petits plats dans les grands avec pas moins de 42 partenaires de toute la région (de Cergy à Tremblay-en-France en passant par Brétigny) mais aussi proposant non pas un mais trois invités d'honneur.

Trois portraits

Le Festival d'Automne permettra donc aux Franciliens d'applaudir trois oeuvres signées Krystian Lupa : 'Des arbres à abattre', 'Place des héros' et 'Déjeuner chez Wittgenstein'. Trois pièces écrites par Thomas Bernhard et qui feront le sel du festival. En danse, c'est Lucinda Childs que l'on pourra (re)découvrir grâce à cinq pièces dont le magnifique 'Available Lights'. Enfin, le troisième portrait s'aventurera quant à lui du côté de la musique avec trois propositions autour de Ramon Lazkano.

L'occasion de découvrir encore et toujours ce qui fait battre le coeur du spectacle vivant contemporain : des spectacles de douze oeuvres, du Shakespeare réinventé et de la poésie, beaucoup de poésie.



Gens de Séoul 1919

C'est une « star » dans le monde du théâtre. L'un des metteurs en scène les plus influents de l'avant-garde japonaise débarque au théâtre de Gennevilliers dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Oriza Hirata présentera dès le 8 novembre les 'Gens de Séoul', pièce qui nous plonge dans un intérieur bourgeois de la capitale coréenne en plein début du XXe siècle. L'homme y dresse en deux temps le portrait d'une famille d'expatriés japonaise : d'abord en 1909, un an avant la colonisation de la Corée par le pays du Soleil Levant ; puis en 1919, époque où le peuple coréen décide plus que jamais de se manifester contre les japonais pour obtenir son indépendance.



Antonija Livingstone, Nadia Lauro - Etudes hérétiques 1-7

Elles sont deux. Deux esprits dandy féministes, deux adeptes des projets performatifs. La première c'est Antonija Livingstone, artiste indépendante et autodidacte vivant entre Montréal et Berlin. La seconde c'est Nadia Lauro, scénographe habituée des espaces tout terrain (architecture du paysage, musées, scènes...) et invitée régulière du Festival d'Automne à Paris. Le gouvernement des deux forme ce nouveau projet présenté qui réanime le symposium, format permettant « la sagesse et la culture d'une citoyenneté pleine d'entrain, » et qui met en scène un banquet version hérétique en sept temps.



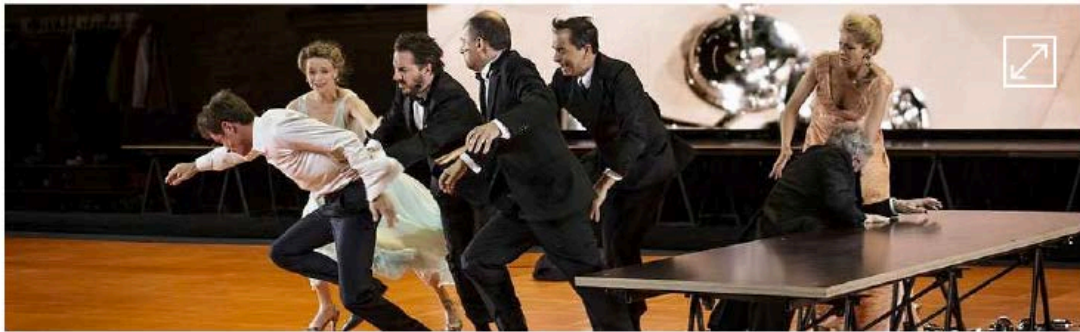
Place des Héros

★★★★★ Recommandé

L'été dernier déjà, le metteur en scène polonais Krystian Lupa faisait avec 'Des arbres à abattre' de Thomas Bernhard un pied de nez au théâtre faussement subversif qui dominait la 69e édition du festival d'Avignon. Il récidive cette année avec 'Place des héros' - « Heldenplatz », de son titre original - du même auteur, au sein d'un festival qu'Olivier Py a souhaité placer sous le signe de la révolte. Et qui, à quelques exceptions près - la fable politique 'Tristesses' de Anne-Cécile Vandalem, surtout -, fut beaucoup plus lisse que prévu.

Une rentrée à grands spectacles

Philippe Chevilley / Chef de Service | Le 29/08 à 06:00, mis à jour à 12:59



Une rentrée à grands spectacles «Les Damnés», dès le 24 septembre à la Comédie Française ©Christophe RAYNAUD DE LAGE

«Les Damnés» de van Hove, «2666» de Gosselin, «Les Frères Karamazov» version Castorf, trois fois Krystian Lupa et Thomas Bernhard, deux fois Bob Wilson, «Don Juan» avec Nicolas Bouchaud, Cavalli/Jolly à l'opéra, «Peau de vache» revue par Fau, «42nd street» au Châtelet, la Biennale de la danse à Lyon... Notre sélection, non exhaustive, appelle au moins un commentaire : il est temps de reprendre le chemin des théâtres !

LES « MUST » D'AVIGNON

Parmi les grandes aventures du 70ème festival d'Avignon, deux furent particulièrement réussies. Le public parisien va pouvoir très vite le vérifier. Dans la Cour d'Honneur du Palais des Papes, la troupe de la Comédie-Française, mise en scène par le maître flamand Ivo van Hove, a donné chair au chef-d'oeuvre de Visconti « Les Damnés », en un maelstrom scénique mêlant grands effets de théâtre et de cinéma. Glaçante et noirissime mise en abîme de la peste noire nazie, le spectacle devrait être encore plus suffocant dans l'écrin doré de la salle Richelieu (en alternance du 24 septembre au 13 janvier, 01 44 58 15 15).

Autre moment fort d'Avignon 2016, l'adaptation en 1h30 (avec quatre entractes) du livre fleuve du chilien Roberto Bolaño « 2666 » par le jeune Julien Gosselin. Techno, vidéos, beau jeu, intelligence scénique... on ne s'ennuie pas un instant pendant cette saga pleine de surprises qui dit la violence du monde. On pourra la voir à l'Odéon-Ateliers Berthier, du 10 septembre au 16 octobre, en deux soirées ou les samedi et le dimanche (en intégrale) -dans le cadre du Festival d'automne.

LES RENDEZ-VOUS D'AUTOMNE



Les Frères Karamazov au Festival d'Automne © Thomas Aurin

Le prestigieux Festival d'Automne (01 53 45 17 17), qui se déploie dans plusieurs grands théâtres parisiens et d'Ile de France, nous promet d'autres « highlights ». Et d'abord la relecture iconoclaste des « **Frères Karamazov** » de Dostoïevski par le trublion de la scène allemande Frank Castorf, inaugurant la première saison de la MC93 sous l'égide d'Hortense Archambault (Friche industrielle Babcock à la Courneuve du 7 au 14 septembre). On (re)verra avec plaisir « **Antoine et Cléopâtre** » de Shakespeare dans la version brève et chamanique de Tiago Rodrigues, adaptée en français au Théâtre de la Bastille (du 14 septembre eu 8 octobre).

Claude Régy proposera sa nouvelle création « **Rêve et folie** » de Georg Trakl. Le clou du festival sera les deux magnifiques spectacles de **Krystian Lupa** dédiés à Thomas Bernhard : « **Place des héros** », montré à Avignon 2016 (La colline du 9 au 15 décembre) et « **Déjeuner chez Wittgenstein** » (13 au 18 décembre au Théâtre de la Ville/Abbesses) -l'Odéon (01 44 85 40 40) pour sa part présentera « **Des arbres à abattre** », grand succès d'Avignon 2015, du 30 novembre au 11 décembre.

CHRISTOPHE TRIAU

Sur la ligne rouge

Notes sur *Wyncinka / Des Arbres à abattre*,
mise en scène de Krystian Lupa

Avec Wyncinka / Des Arbres à abattre, créé en 2014 à Wrocław et qui a marqué le Festival d'Avignon 2015, Krystian Lupa retrouve l'écriture de Thomas Bernhard : auteur fétiche avec lequel il dialogue régulièrement depuis maintenant un quart de siècle¹, par la mise en scène de ses pièces de théâtre mais aussi, et peut-être plus encore, par l'adaptation de ses textes romanesques.

En Bernhard, Lupa trouve en effet une voix qui ne cesse de nourrir son propre travail et d'y répondre. Outre « l'expression d'une vérité organique d[une] écriture » qui ne se « conçoit pas sans le je de l'auteur », il y trouve un flux de paroles comme une « mise à nu du monologue intérieur » qui « lève le voile sur l'intérieur de l'homme », des flux de pensée marqués aussi bien par leur caractère obsessionnel et répétitif que par la dérive des associations, par la prétention à une lucidité analytique et rationnelle tout autant que du sceau de l'irrationnel, du chaotique, de la projection subjective, de l'amplification et de l'exagération. Dans une circulation complexe entre ironie et empathie, les textes de l'auteur autrichien offrent à la scène lupienne des personnages pris dans la contradiction entre le désir d'un absolu suraffirmé et la médiocrité d'un monde qu'ils dénoncent tout en y participant, entre la volonté d'atteindre la vérité et leur propre aveuglement. Lupa trouve enfin, et surtout, chez Bernhard, une « vision qui démasque, qui met à nu les hommes et leurs relations », et dans son humour ironique une « lame qui permet de percer les mystères humains dissimulés et difficiles à faire tomber. C'est un outil pour s'approcher de l'être humain surpris dans un état d'impuissance face à l'absurdité des situations, ou face à sa propre absurdité inconsciente² : une telle mise à nu est bien le principe par excellence de toute l'entreprise théâtrale de Lupa.

Cette « lame » – la « rage » qui traverse le texte de Bernhard, l'« irritation » qui donne son sous-titre au roman – est, avec cette mise en scène des *Arbres à abattre*, l'occasion d'un regard

extrêmement acéré. La réception avignonnaise a insisté sur la causticité de la critique des milieux culturels et artistiques que le spectacle pose implacablement ; mais il ne faudrait pas limiter au seul domaine social du « monde de l'art » le miroir ainsi offert à l'abandon des idéaux et des utopies au profit d'une médiocrité narcissique, tant il fait écho à une situation politique historique (voire anthropologique ?) bien plus large. En 2015, c'est d'ailleurs *Place des héros* que Lupa a également mis en scène (à Graz puis Wrocław) ; et, plus récemment encore, dans une performance intitulée *Spirala*, un court, et très fort monologue de Lupa, « Manifeste »³, exprimait des interrogations directement liées à la situation politique polonaise (et européenne, devrait-on dire) sur la résurgence du fascisme et sur la fonction redevenue incertaine de l'art et l'artiste face « au sens de nos vérités [qui] sont sans doute en train de disparaître ».

Avec le « dîner artistique » donné par les époux Auesberger juste après l'enterrement (l'après-midi même précédant le dîner) de la suicidée Joana, symbole des aspirations de jeunesse de cette petite société et révélatrice de leurs échecs ou de leurs renoncements, *Holzfällen – Des Arbres à abattre* mêle sur scène, comme Lupa excelle toujours à le faire, des points de vue et des niveaux de conscience différents, travaillant à porosité des frontières qui entraîne insensiblement le spectateur, comme les personnages, dans un lâcher-prise où les masques se fissurent et où l'humain est mis à nu.

À l'objectivité réaliste apparente de la soirée mondaine se surimprime avant tout le filtre que représente le regard du narrateur – que Lupa rebaptise du nom de l'auteur autrichien lui-même. Interprété magistralement par Piotr Skiba, « Thomas » est en position d'observateur critique et caustique du dîner auquel il est invité, ressasant son rapport aux Auesberger et à la société artistiques viennoise, son « irritation », et ses souvenirs de Joana, depuis le « fauteuil à oreilles » dans lequel il est, la plupart du temps, enfoncé. Durant toute la première partie (qui précède le dîner), il est assis à l'écart de la réception, sur un côté de l'espace laissé libre à la face, séparé des autres personnages par les grandes parois vitrées qui ferment sur le devant le salon des Auesberger : c'est derrière cette séparation transparente qu'ils nous apparaissent, tels des reptiles dans un vivarium. Après avoir rejoint la table pour le dîner (toujours dans une attitude distante et ironique), Thomas se retrouvera à nouveau à l'écart une fois

celui-ci achevé, pour la fin de la deuxième partie du spectacle. Il s'inscrit véritablement à la lisière de l'espace : devant le cube vitré abritant les autres personnages qu'il commente, et juste à la limite de la frontière scène-salle, qui est marquée par un trait de lumière rouge au sol (prolongé verticalement, sur les deux côtés, par un tracé rouge similaire s'achevant en flèches) – ligne rouge lumineuse qui est une limite qu'il peut par moments arpenter fébrilement, ou sur laquelle il peut se déplacer comme un équilibriste sur un fil lors de moments d'emballlements et d'emportement.

Mais, dans cette soirée aux dialogues et aux relations majoritairement marqués par la facticité mondaine, le traitement des autres personnages, habités chacun par leurs monologues et paysages intérieurs, manifeste lui aussi, de manière différente pour chacun, un état particulier entre activité extérieure et enfermement dans leurs pensées, leurs rêveries intérieures – un état poussé progressivement à un point tel que toute la représentation s'en trouve globalement affectée. Deux d'entre eux, en particulier, se tiennent la plupart du temps, au sein même de la réception (et parfois en marge de celle-ci), en retrait, dans un mutisme et une immobilité semblant receler une intense mais muette activité intérieure : le peintre Alfred (dit « Alfred Kubin ») et John, le dernier compagnon de la suicidée. Plus généralement encore, ce sont tous les personnages qui sont affectés par le délitement et la semi-apathie de cette soirée. Les séquences de souvenirs peuvent ainsi apparaître concerner collectivement l'ensemble des invités du « dîner artistique » (et non relever de la seule vision du narrateur), ou comme les traverser, dans étrange état d'entre-deux cependant : ainsi de la diffusion d'images vidéo de Joana, et surtout de celle d'images de l'enterrement de l'après-midi, projetées sur un écran en hauteur de la surface vitrée, que tout le monde, à l'exception du narrateur, regarde de l'intérieur de l'espace vitré du salon – c'est-à-dire de *derrière* l'écran sur lequel elles sont diffusées et sur lequel nous, spectateurs, les voyons –, dans des attitudes cependant différentes, les uns attentivement et « méditativement », les autres apparemment plus distraitement. Il en est de même des scènes plus manifestement hallucinées ou fantasmiques, partagées par certains d'entre eux⁴ tandis que d'autres en sembleront inconscients, mais qui hantent toute la petite collectivité, tant le spectre de ce suicide redoublé par un état général de déliquescence plane sur toute cette soirée.

La représentation de cette soirée où le deuil⁵ se fait révélateur bascule en effet à plusieurs reprises dans une telle dimension mémorielle et/ou fantasmatique. En premier lieu, avec l'apparition de Joana elle-même, qui survient au cours de la première partie : s'avancant depuis le fond de la scène, elle traverse le salon, passe par la fente séparant les pans vitrés qui ferment celui-ci pour se glisser sur le devant du plateau, franchissant légèrement la frontière marquée de rouge, les mains ainsi comme scarifiées par la lumière, le regard perdu vers la salle ou au-delà ; elle commence alors à s'appuyer sur l'épaule d'un spectateur, initiant le mouvement d'entamer une traversée des gradins, puis se ravise finalement, comme retenue malgré elle dans l'espace scénique. Cette vision ne semble pas partagée, ou vécue, par tous : dans le salon elle passe devant certains qui restent figés mais ne semblent pas la voir, alors que tel autre invité esquisse d'une main tendue le geste d'une caresse furtive, ou que telle autre encore (la « Gertrud Stein autrichienne ») se colle à la paroi de verre pour regarder elle aussi fixement vers le lointain en direction de la salle ; sur le devant de la scène, outre le narrateur à cour, le muet Alfred s'est, lui, avancé et se tient immobile à jardin, sur la ligne rouge, le regard fixé vers le lointain au-delà de la salle – partageant le regard de Joana ? ou bien la voyant disparue là-bas et doublant ainsi comme de manière inverse (puisque nous, spectateurs, la voyons face à nous) notre regard ?

Cette apparition de la morte marque un basculement plus général de la représentation, ouvrant la porte à d'autres séquences de souvenirs, de fantômes, de souvenirs fantasmés : une scène remémorée (ou rêvée ?) de la dernière visite faite par le narrateur à une Joana défaite par l'alcool, mais aussi la scène de l'enregistrement, par le narrateur et Joana dans leur jeunesse, d'une pièce radiophonique intitulée *La Princesse nue* qui, avec l'évocation de l'espace irréel d'« une salle immense, ou bien une foire abandonnée, ou une église, ou un auditoire moyenâgeux après un cours clandestin d'anatomie »⁶, tourne au dialogue post-mortem rêvé entre le narrateur et son ancienne amante, tous deux nus « comme Adam et Eve » derrière de grands prie-dieu. À la fin de cette scène, Joana se dressera et s'adressera, comme en un dernier cri lancé au moment de son suicide, à la mort : « Partons – Thomas ! [*Joana se dresse*] Alors, qu'est-ce que tu attends ? Enfonce les clous puisque tu m'as déjà crucifiée ! Enfonce-les



Lupa

puisque je suis déjà pendue! – C'était quoi, ça? – La mort»⁷ – c'est sur ce cri de Joana la sacrifiée que s'achève la première partie du spectacle.

Si la deuxième partie de la représentation, commençant avec le dîner, semble reprendre un fil plus réaliste, elle est en fait traversée plus insidieusement et globalement d'altérations oniriques : avec des mouvements de tournette plus nombreux que nécessaire aux seuls changements de décors, durant lesquels la scène est prise d'une agitation irrationnelle ; avec l'ouverture en fond de scène d'une profondeur immense et jusque là insoupçonnée, dans laquelle sont projetées

des images urbaines puis de forêt... Les comportements des personnages sont traversés ou sous-tendus d'aspects de plus en plus chaotiques ou inconscients : gestes masturbatoires de la « Gertrud Stein autrichienne », jeux érotiques sur la table entre un jeune écrivain *hipster* et le vieil Gerhard Auersberger, manifestations d'irritabilité de plus en plus violentes de ce dernier... Sur la fin de la représentation, sur le côté du salon, dans l'espace qui avait figuré sa chambre mais désormais vidé et baigné d'une lumière rouge, Joana pourra regarder, sans bien sûr être vue, l

1. Œuvres théâtrales : Emmanuel Kani et Risser, *Dene, Voss [Déjeuner chez Wisigenstein]* en 1996, et *Place des héros* en 2015 ; mais aussi, voire surtout, œuvres romanesques, avec *Kalkwerk* en 1992 puis *Auslöschung/Exinction* en 2001, *Perrurbation* en français en 2013, et donc *Des Arbres à abatre*.
2. Toutes les citations de ce paragraphe proviennent de : K. Lupa, « Cela vient par vagues », texte de présentation dans le programme des représentations d'*Holzfällen (Des Arbres à abatre)* au Festival d'Avignon 2015, trad. A. Zgieb.
3. Texte disponible en français (trad. A. Zgieb) sur le site de la Maison Antoine Vitez : <http://www.maisonantoinevitez.com/files/files/mani-feste-56a9f9a2623b3.pdf>
4. Dans le cas d'Alfred et de John, la mise en scène traduira ainsi manifestement que, par exemple, l'image de Joana leur apparaît, à eux aussi.
5. Sur cette question du deuil dans le spectacle, voir l'article de Chloé Larmet : « *Des Arbres à abatre* de Lupa, ou le bruissement de paroles endeuillées » sur le site de l'insensé-scènes : <http://insense-scenes.net/spip.php?article375>
6. *Wycinka Holzfällen*, adaptation de K. Lupa, surtitres traduits par A. Zgieb ; séquence « La Princesse nue ».
7. Ibid.

convives sur cette scène aux dimensions de plus en plus troublées – jusqu'à une fin polyphonique où les voix et les plans se mêleront, réunissant sans que ceux-ci n'échangent pour autant, les présents et les absents (les invités restants, l'épicière du village de Kilb qui a découvert le corps sans vie de Joana, sans oublier Joana elle-même) en une même déploration diffractée. Le délitement du « dîner artistique » et de la représentation brouille les frontières et mêle les plans de réalité et de conscience, et avec eux les régimes de perception offerts au spectateur, au fil du temps d'attente et de décomposition qui préside à la soirée « artistique » et, par conséquent, à tout le spectacle.

C'est en effet un temps particulier qui est ici instauré, et dont l'épreuve au fil des quatre heures et demie de la représentation est essentielle. C'est en premier lieu le temps du deuil : temps de plongée dans les souvenirs et les reconsidérations, où le passé resurgit et s'insinue dans les pensées présentes, temps de crise d'autant plus insidieuse que la maîtresse de maison et nombre d'invités tentent de maintenir malgré tout le cours et le protocole habituels du dîner mondain. Mais ce temps se dilate également du fait même du déroulement de la soirée. Tout le monde attendant l'arrivée de l'invité d'honneur du dîner (l'acteur du Théâtre national, interprétant ce soir encore le rôle d'Ekdal dans *Le Canard sauvage*) pour pouvoir se mettre à table, la situation de la première partie du spectacle est celle d'un temps d'attente, d'une attente infiniment prolongée. Puis, l'acteur du Théâtre National étant enfin arrivé, la seconde partie voit, lors de ce dîner tardif, les personnages rattrapés à la fois par l'irritation de l'attente passée et par la fatigue qui les porte aux bords du sommeil ; la soirée se poursuivant, l'alcool ajoute ses effets pour les entraîner dans un abandon où se dissolvent la retenue et les masques des convenances sociales, et par lequel se libèrent, échappent, les irrptions affectives et les impulsions inconscientes – un temps que la fin du spectacle s'emploiera à étirer encore en étant ponctuée de faux départs. L'affalement et l'état semi-léthargique des personnages, les portant aux confins du rêve éveillé, s'accompagne alors chez eux d'éruptions inattendues et ponctuelles (colères, irritations, dénigrement, explosions d'agressivité ou de rancœur), tout comme du grossissement de leurs traits.

C'est donc un temps de décomposition et de latence qui s'établit, celui d'un processus de

déliquescence : celui-ci vaut d'une part en tant qu'il établit une vision satirique et grotesque de ce rituel mondain suranné et creux, mais, loin de se limiter à ce seul aspect, il entraîne également une décomposition des frontières entre les masques sociaux et l'intériorité, le présent et la mémoire, l'objectif et le subjectif, le conscient et l'inconscient. Lupa crée ainsi une situation où leurs frontières deviennent poreuses, institue sur la scène comme un état (à la) lisière. C'est aussi ce temps que le spectateur est amené à partager, et (ou : à travers) le rythme qui s'instaure avec lui ; comme, sur la dernière partie du spectacle, il sera, comme les personnages, insidieusement pris dans le rythme lancinant créé par la diffusion en boucle du *Boléro* de Ravel, avec le mouvement de sa structure rythmique répétitive et cyclique, obsessionnelle, que passe Maya Auersberger en hommage à la morte dont c'était, dit-on, la musique préférée. Temps d'ébranlement des masques et des certitudes, temps du deuil comme mise à nu, partagé ainsi comme insidieusement de part et d'autre de la frontière scénique – cette frontière qu'occupe le narrateur, cette frontière que Joana a furtivement franchie pour finalement s'y heurter, cette frontière sur le seuil de laquelle Alfred regardait au loin en notre direction, mais au-delà de nous.

LE MÉTIER

COUPS DE CŒUR DES CRITIQUES

PATRICK SOURD

aux Inrockuptibles,
à M le Mag et à Théâtre(s)



Des arbres à abattre

de Thomas Bernhard,
mise en scène de Krystian Lupa

Lupa use du théâtre et de la vidéo pour nous faire entrer dans la tête de son auteur. Avec une maîtrise du temps théâtral proche de l'envoûtement, il s'autorise au décryptage des zones d'ombre du roman et use de cette liberté pour transformer avec brio en séance de spiritisme un spectacle qu'il nourrit d'hallucinations.



©. Photojournal / Musée National d'Art Moderne / The Art

Place des héros
de Krystian Lupa

théâtre

conversations secrètes

En trois spectacles, le Festival d'Automne témoigne de l'histoire d'amour entre le metteur en scène polonais **Krystian Lupa** et l'auteur autrichien Thomas Bernhard. Un dialogue sans fin entre les deux œuvres et la captation subtile de nos pensées les plus profondes.





Natalia Kubrow

“ce qui m’attire par-dessus tout dans l’écriture de Thomas Bernhard, c’est la maîtrise avec laquelle il rend compte de nos monologues intérieurs”

Chaque metteur en scène découvre au fil de sa carrière l’auteur qui lui ouvre des territoires privilégiés. S’agissant de Krystian Lupa, cet écrivain fétiche a pour nom Thomas Bernhard. Durant les vingt-quatre dernières années de son parcours théâtral, le maître du théâtre polonais a monté à sept reprises les textes de l’imprécateur viennois, alternant avec un même bonheur

adaptations de son œuvre romanesque et pièces de sa dramaturgie. Avec *Déjeuner chez Wittgenstein*, *Place des héros* et *Des arbres à abattre*, les trois spectacles réunis à l’affiche du Festival d’Automne, on pourra donc parler d’un double événement qui honore tout autant l’écrivain Thomas Bernhard que le metteur en scène.

Connu pour être le plus sensible de ses exégètes, Krystian Lupa voue à 73 ans une passion toujours aussi dévorante pour son auteur de prédilection. “J’étais déjà dans la deuxième moitié de ma vie quand j’ai lu Thomas Bernhard pour la première fois, confie le metteur en scène. Je ne m’attendais plus à vivre une telle découverte en littérature. La lecture de son roman, *La Plâtrière*, a été un événement comparable aux émois d’une initiation artistique digne de celles qu’on vit durant l’adolescence. Je me suis immédiatement retrouvé dans l’aspect à fleur de peau de cette littérature, mais j’ai aussi découvert en elle une forme de radicalité qui allait m’obliger à remettre en cause ma façon de penser. Certains comparent l’empathie que l’on peut nourrir pour l’œuvre de Thomas Bernhard à une maladie. C’est littéralement ce qui m’est arrivé, j’ai été irrémédiablement contaminé par sa pensée.”

La rencontre est d’autant plus singulière qu’elle se cristallise à travers le coup de foudre d’une simple lecture et se poursuit par l’annonce frustrante d’une fin de non-recevoir de l’auteur aux désirs du metteur en scène de le monter au théâtre. “Thomas Bernhard était encore vivant à ce moment-là, poursuit Krystian Lupa. Je lui ai écrit une

lettre complètement folle pour lui faire part de mon désir de me lancer dans une adaptation théâtrale de *La Plâtrière*. Sa réponse a été aussi courtoise que rapide. Mais il a refusé ma proposition. Il m’a expliqué que lui-même envisageait une adaptation scénique du roman. Après sa mort, j’ai écrit une nouvelle lettre à son frère, devenu son ayant droit. C’est lui qui m’a offert l’occasion d’être le premier à adapter l’un de ses textes littéraires en m’autorisant à monter *La Plâtrière* en 1992. Nous nous sommes liés d’amitié. Je suis devenu membre de la Fondation Thomas-Bernhard et je suis l’un des huit membres qui ont pris la décision d’annuler les interdits que Bernhard avait fait peser sur son œuvre par voie testamentaire.”

Après *La Plâtrière*, Krystian Lupa enchaîne les créations en montant coup sur coup son roman *Emmanuel Kant* et sa pièce *Déjeuner chez Wittgenstein* au cours de l’année 1996. En 2001, il adapte *Extinction* (*Auslöschung*, 1986), le dernier roman paru du vivant de Thomas Bernhard. Avec *Perturbation*, c’est encore un roman qu’il porte à la scène en 2013. En 2014, il crée une première adaptation de *Des arbres à abattre* au Schauspielhaus de Graz avant de se lancer dans celle qu’il présente aujourd’hui à Paris avec les acteurs du Théâtre Polski de Wrocław. Enfin, c’est en 2015 que Krystian Lupa met en scène la pièce *Place des héros* avec la troupe du Théâtre national de Lituanie.

Mais que trouve-t-il d’unique dans cette œuvre ? “Ce qui m’attire par-dessus tout dans l’écriture de Thomas Bernhard, c’est la maîtrise avec laquelle

il rend compte de nos monologues intérieurs. Chez lui, ils sont comparables à des pensées secrètes qui rejaillissent à la surface sans être censurées. La récurrence du phénomène m’a permis de travailler sur des mécanismes et des énergies qu’aucun autre texte ne contient. L’occasion d’expérimenter avec mes acteurs des états de jeu qui abolissent la frontière entre extériorité et intériorité.”

Et quid du rire qui s’avère très souvent un exutoire dans les rangs du public ? “L’ironie de Bernhard est aussi radicale qu’extrême, précise Krystian Lupa. Le rire n’exclut pas l’émotion. Autrefois, dans les tragédies grecques, ce sont les pleurs qui cristallisaient les effets du rôle purificateur de la catharsis. On retrouve cette même idée chez Bernhard, mais chez lui, c’est à travers les rires qu’elle s’exprime.”

Les trois temps de ce *Portrait* consacré par le festival au metteur en scène seront aussi l’occasion d’apprécier les différentes stratégies d’approche de l’œuvre que propose Krystian Lupa. *Déjeuner chez Wittgenstein* est une pièce en huis clos réunissant une fratrie de nantis viennois ; les deux sœurs sont des actrices ratées et le frère instable nerveusement dispose d’une chambre à l’année dans l’hôpital psychiatrique du Steinhof. Vingt années après sa création, Krystian Lupa reprend avec le même trio d’acteurs et à l’identique sa mise en scène pour prendre acte de la manière dont le temps qui passe peut changer à lui seul le regard qu’on porte sur une pièce. Le repas qui réunit ce trio s’avère d’autant plus passionnant que, ayant vieilli avec leurs personnages, les

Le Supplément des Inrockuptibles – Septembre 2016 (Suite de l'article)



à gauche :
*Des arbres
à abattre*
de Krystian
Lupa

ci-contre :
*Déjeuner
chez
Wittgenstein*
de Krystian
Lupa

acteurs, renouant avec leurs querelles, retrouvent les affres tragicomiques d'un Purgatoire qui semble les enfermer pour l'éternité.

Avec les comédiens magnifiques de la troupe du Lithuanian National Drama Theatre de Vilnius, la pièce *Place des héros* peut se résumer au déroulé d'une journée d'enterrement. Celui du professeur Schuster, qui s'est jeté d'une fenêtre de son appartement donnant sur la place des Héros pour dénoncer, en 1988, la présence persistante des nazis dans la ville de Vienne. Cette même place où Hitler prononçait en 1938 un discours sur l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne sous les acclamations de la foule. Un émouvant cérémonial de deuil que Krystian Lupa dédie d'abord à son auteur comme un ultime hommage.

Avec *Des arbres à abattre*, roman qui fit scandale en 1984, Thomas Bernhard débonde le trop-plein de sa détestation pour les représentants de la microsociété des artistes viennois. Le projet de Krystian Lupa use du théâtre et de la vidéo pour nous faire littéralement entrer dans la tête de Thomas Bernhard, dont il fait un témoin extérieur de l'action. Reprenant à son compte les critiques de l'auteur pour cibler le monde artistique polonais, Krystian Lupa actualise le plaidoyer à charge, mais là où il nous émeut au plus haut point, c'est dans la maîtrise d'un temps théâtral proche de l'envoûtement. Bien au-delà d'une simple retranscription des faits rapportés par le roman, sa pièce s'autorise le décryptage de ses zones

d'ombre et le metteur en scène use sans limites de sa liberté pour transformer en séance de spiritisme un théâtre qu'il nourrit d'hallucinations.

De l'infinie délicatesse avec laquelle il se saisit de ces pièces à la liberté exubérante dont il témoigne en adaptant sa littérature, Krystian Lupa démontre magnifiquement sa capacité à réinventer la pensée de Thomas Bernhard sans jamais la trahir. Dans l'éphémère d'un temps théâtral que Krystian Lupa gère avec l'art d'un magicien, cette relecture passionnante déploie l'œuvre au présent avec une géniale maestria. **Patrick Sourd**, traduction de Mariola Odzimekowska

Portrait Krystian Lupa

Des arbres à abattre (Wycinka Holzfällen)

d'après Thomas Bernhard, adaptation, mise en scène, scénographie et lumière Krystian Lupa, en polonais surtitré en français, **du 30 novembre au 11 décembre à l'Odéon-Théâtre de l'Europe**, Paris 6^e, tél. 01.44.85.40.40, www.theatre-odeon.eu

Place des héros (Didvyriu Aikštė)

de Thomas Bernhard, mise en scène, scénographie et lumière Krystian Lupa, en lituanien surtitré en français, **du 9 au 15 décembre à La Colline-Théâtre national**, Paris 20^e, tél. 01.44.62.52.52, www.colline.fr

Déjeuner chez Wittgenstein (Ritter, Dene, Voss)

de Thomas Bernhard, mise en scène et scénographie Krystian Lupa, en polonais surtitré en français, **du 13 au 18 décembre au Théâtre des Abbesses**, Paris 18^e, tél. 01.42.74.22.77, www.theatredelaville-paris.com

Festival d'Automne à Paris tél. 01.53.45.17.17, www.festival-automne.com

Situation kafkaïenne au Théâtre Polski de Wrocław

La nomination d'un directeur au programme patriotico-catholique suscite un tollé dans les milieux culturels

THÉÂTRE

C'est une scène à la Kafka qui se joue au Théâtre Polski de Wrocław. A la tête de cette institution de renommée européenne, qui est depuis dix ans à la pointe de la création théâtrale, a été nommé, mardi 30 août, un nouveau directeur, Cezary Morawski. Et depuis que la nouvelle de cette nomination est connue, avant même d'être officialisée, elle suscite un tollé et une mobilisation sans précédent des milieux de la culture en Pologne.

Vendredi 26 août, une manifestation contre la nomination du nouveau directeur a réuni plus de deux cents personnes à Wrocław. Les artistes et employés du Théâtre Polski ont reçu le soutien de plus d'une dizaine de théâtres à travers le pays, et ont l'intention de maintenir leur occupation de la scène si Cezary Morawski ne démissionne pas de ses fonctions. Dimanche 28 août, ils ont accueilli leur nouveau directeur, à la gare de Wrocław, avec un billet de retour pour Varsovie. Des personnalités de marque comme la réalisatrice Agnieszka Holland se sont également jointes au mouvement.

Issu du soap opera

Comment une telle nomination a-t-elle pu avoir lieu ? La candidature de Cezary Morawski était controversée. L'homme s'est fait connaître du grand public essentiellement par un rôle dans un soap opera télévisé à succès au début des années 2000. Il a également été le premier acteur à jouer le personnage de Jean-Paul II dans la biographie *From a Far Country* signée par Krzysztof Zanussi (1981).

Les contestataires dénoncent son manque d'expérience dans la direction d'un théâtre ou d'une institution culturelle. Ils soulignent que Cezary Morawski a été condamné par la justice pour sa gestion des finances de l'Union des artistes des scènes polonaises (ZASP) quand il en était le trésorier.

Le grand metteur en scène polonais Krystian Lupa – qui est cette année l'invité de marque du Festival d'automne à Paris, où il présente trois spectacles – a pris la tête de la contestation. C'est grâce au Théâtre Polski et à son directeur limogé, Krzysztof Mieszkowski, qu'il a pu créer ces dernières années ses derniers spectacles, unanimement salués comme des chefs-d'œuvre, à l'image de *Des ar-*

Krystian Lupa, ici pendant une répétition de « Place des héros », de Thomas Bernhard, en 2015, à Vilnius, a pris la tête de la contestation.

D. MATVEJEV / LITHUANIAN NATIONAL DRAMA THEATER



bres à abatte, d'après Thomas Bernhard, que l'on pourra voir en décembre au Théâtre de l'Odéon (*Le Monde* du 7 juillet 2015).

« Les dés étaient pipés »

Or Krystian Lupa, qui faisait partie de la commission chargée de désigner le nouveau directeur, dénonce une nomination dont « les dés étaient pipés ». Krzysztof Mieszkowski était dans le collimateur du pouvoir depuis de longs mois, et depuis novembre 2015, notamment, quand il avait programmé dans son théâtre un spectacle, *La Jeune Fille et la Mort*, d'après un texte d'Elfriede Jelinek, dans lequel devaient au départ jouer des acteurs de cinéma porno. L'affaire a fait scandale dans une Pologne qui se replie toujours plus sur ses vieux réflexes ultranationalistes et ultracatholiques.

Mais loin d'être une initiative des conservateurs du PIS (Droit et Justice) au pouvoir à Varsovie, la nomination de M. Morawski est le fruit d'un imbroglio de politique locale. Le directeur du Théâtre Polski, Krzysztof Mieszkowski, s'est engagé en politique comme député sur les listes du parti libéral Nowoczesna. Il était en conflit depuis des années avec les autorités locales. La candidature de Cezary Morawski a, elle, été poussée par le parti agrarien PSL (Parti paysan polonais, dans l'opposition au PIS à l'échelle nationale), et a reçu le soutien du ministre de la culture conservateur Piotr Gliński. Le milieu artistique polonais dénonce un « arrangement en coulisses ».

En apparence, M. Morawski a passé de manière régulière le concours devant la commission de nomination, composée des autorités locales et des représentants du

En guise de protestation, le metteur en scène Krystian Lupa menace d'annuler la création du « Procès »

ministère. Selon Piotr Rudzki, directeur littéraire du Théâtre Polski et membre de la commission, « les représentants des autorités locales ont ouvertement favorisé Cezary Morawski pendant l'entretien, coupant la parole aux représentants des milieux artistiques au moment des questions sensibles ».

Cet arrangement est évidemment une aubaine pour le parti conservateur. M. Morawski, même s'il a juré la main sur le cœur qu'il ne sera « jamais une menace pour le théâtre ni pour son équipe dévouée à l'art », arrive à la tête du théâtre avec un programme patriotico-catholique peu compatible avec la réputation d'une grande institution théâtrale européenne. Et cette nomination détonne d'autant plus, en cette année où Wrocław est capitale européenne de la culture.

Krystian Lupa, lui, a annoncé que si la nomination de M. Morawski était maintenue, il annulerait la création de son prochain spectacle, prévue en octobre au Théâtre Polski. Il s'agit d'une version du *Procès* de Kafka, que le maître polonais a justement conçue « en lien direct avec ce qui se passe actuellement en Pologne, à tous les ni-

veaux, pas seulement dans la culture: le viol commis par ce pouvoir populiste, un pouvoir qui pense qu'il peut acheter toute la société ».

Agé de 73 ans, Krystian Lupa a connu les années derrière le Rideau de fer, et il estime que la Pologne est aujourd'hui « à deux doigts de revenir à la tradition de la censure soviétique ». Le comité de contestation a demandé aux autorités locales l'annulation de la nomination de Cezary Morawski, la mise en place d'une table ronde pour résoudre le conflit et la nomination de médiateurs. Les protestataires ont également prévenu qu'ils ne laisseraient pas Cezary Morawski, qui doit prendre ses fonctions le 1^{er} septembre, entrer dans le théâtre. Dans tous les cas, Kafka sera gagnant. ■

FABIENNE DARGE
ET **JAKUB IWANIUK**
(VARSOVIE - CORRESPONDANCE)

La première liste de nos envies

CHRONIQUE De nouveaux spectacles sont créés dans les salles privées parisiennes, depuis la fin du mois d'août, tandis que les institutions subventionnées reprennent des succès d'Avignon ou proposent de nouvelles affiches. Voici nos préférences.



LE THÉÂTRE

Armelle Hélot
ahellot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

S'il ne tenait qu'à nous, égoïstement, la rentrée théâtrale serait rapidement circonscrite. On se limiterait à une liste restreinte, stricte, fermée. On ne citerait que quelques maîtres, et le premier d'entre eux, le Polonais Krystian Lupa, présent au Festival d'automne avec trois spectacles remarquables, *Des arbres à abattre*, *Place des héros*, *Déjeuner chez Wittgenstein*. Trois pièces de l'écrivain

qui le passionne depuis toujours et à qui il se consacre avec une ténacité émerveillée, l'Autrichien Thomas Bernhard. Trois productions que l'on ne se lassera jamais de redécouvrir, comme autrefois on retournait voir *Les Noces de Figaro* ou *Arlequin serviteur de deux maîtres* par Giorgio Strehler. Trois fois à l'affiche, lui aussi, Robert Wilson. Au Théâtre de la Ville avec *Faust*, *L'Opéra de quat'sous* avec le Berliner Ensemble et le spectacle qu'il a présenté à Fourvière, *Letter to a Man*, avec Mikhaïl Barychnikov.

On vous inciterait à réserver tout de suite une longue journée ou deux soirées pour la nouvelle création d'Ariane Mnouchkine et du Théâtre du Soleil, *Une chambre en Inde*. Un travail collec-

tif nourri par un voyage de la troupe dont la première doit avoir lieu le 26 octobre. Vous pouvez même soutenir le Soleil en achetant des billets « mécènes ». On vous dirait également de ne pas rater, à Nanterre-Amandiers, *Rêve et Folie*, que Claude Régy annonce, à 93 ans, comme son dernier spectacle. Un poème de l'Austro-Hongrois Georg Trakl incarné par un interprète unique, Yann Boudaud, celui qui nous a fait pénétrer dans l'univers d'encre du Norvégien Tarjei Vesaas, avec Régy, lecteur visionnaire qui, depuis soixante-dix ans, est devant, ouvre des voies, du jeune Pinter à Jon Fosse.

S'il ne tenait qu'à nous, lucidement, la rentrée théâtrale ne tiendrait qu'en

quelques rendez-vous. Ceux qui nous sont donnés, côté théâtre privé, par des directeurs soucieux d'offrir au public des soirées qui les comblent par la qualité des œuvres choisies, par leur originalité, leur richesse poétique, leur capacité à nourrir des réflexions au-delà des murs des salles. Il y en a en ce début de saison pléthorique, des productions qui ont du sens et sont portées par des équipes artistiques de premier plan. On détaille quelques affiches ci-dessous.

Rire ne fait pas de mal

S'il ne tenait qu'à nous, devant l'impossibilité matérielle d'annoncer tous les nouveaux spectacles qui vont se bousculer dans les deux mois qui viennent

- 200 à l'échelle du pays -, comme ce sera à nouveau le cas en janvier, puis au printemps, on vous dirait d'aller, selon vos goûts, vers de solides classiques - il y en a au privé comme au public -, on vous conseillerait quelques spectacles annoncés comme très drôles, car rire ne fait pas de mal, on vous inciterait à vous aventurer dans de petites salles, L'Échangeur à Bagnolet, la Cité internationale, où de tout jeunes artistes se battent pour jouer, ou bien dans les grands centres dramatiques ou théâtres nationaux des régions qui font un travail exceptionnel d'ouverture, à Strasbourg comme à Rennes. On vous signalerait qu'Isabelle Adjani sera sur les routes, au printemps, avec une adaptation du livre

d'Éric Reinhardt *L'Amour et les Forêts*, après une étape de « lecture-création » en novembre à Rethel et Épernay. Mise en scène Laurent Bazin, musique Diego Losa. On vous dirait de faire confiance aux choix d'Emmanuel Demarcy-Mota et de Marie Collin pour le Festival d'automne - déjà cité - où le théâtre revient en grande force.

On se défausserait tranquillement, car, et c'est la loi cruelle du spectacle vivant, le plus alléchant des projets peut s'avérer catastrophique. On vous dirait d'attendre les premières critiques. Et comme il ne s'agit pas d'une science, on vous dirait de lire plusieurs journaux... Voici pourtant l'aperçu insuffisant d'une rentrée ondoiyante. ■



Krystian Lupa présente *Place des héros* au Festival d'automne (à gauche). *La Version Browning*, mise en scène par Patrice Kerbrat, au Théâtre de Poche-Montparnasse (à droite). *Ils s'aiment depuis vingt ans*, avec Muriel Robin, Pierre Palmade et Michèle Laroque, est donné à l'Olympia à partir du 6 septembre (en bas).
D. MATVEJEVAS / LITHUANIAN NATIONAL DRAMA THEATRE. P. GELY / ARTCOMART. J. VALLON / BESTIMAGE.

Voyage en Utopia avec Lupa

Le metteur en scène polonais, grand invité théâtre lors de deux prochaines éditions, revient sur sa vie

AVIGNON - *envoyée spéciale*

Krystian Lupa est en pleine forme. Les rues d'Avignon sont brûlantes, l'attentat du 14 juillet à Nice vient d'avoir lieu. Mais cette ambiance explosive semble galvaniser l'énergie réflexive et spirituelle du maître polonais. Quelques jours plus tard, c'est un triomphe comme on en voit peu qui accueille sa mise en scène de *Place des héros*, de Thomas Bernhard, et maître Lupa lui-même, avec son éternel tee-shirt noir avachi, son bermuda en jean délavé et ses sandales de randonneur. Pour la première fois, à l'heure où il est le grand invité, pour deux ans, du Festival d'automne, dans lequel il présente cette année trois spectacles, Krystian Lupa a bien voulu revenir avec nous sur les éléments saillants de sa vie : ceux qui l'ont amené à devenir, à 73 ans, le dernier grand maître européen de la mise en scène de théâtre, celui qui allie avec le plus de puissance un savoir traditionnel, infiniment profond, et une exploration incessante de toutes les avant-gardes.

Jastrzebie Zdroj

« Je suis né en 1943, et j'ai vécu les premières années de ma vie à Jastrzebie Zdroj, une petite ville de la voïvodie de Silésie [et l'une des trois villes qui verront naître le mouvement *Solidarnosc*]. Nous habitions dans le bâtiment d'une école. C'est étrange, n'est-ce pas ? Ce n'était pas une maison. Derrière le mur de

ma chambre, il y avait une classe. Je mettais contre le mur une casserole et, à travers, j'écoutais ce qui s'y passait. »

La mère, le père

« Mes parents étaient professeurs. Ma mère enseignait les mathématiques, mon père était polyglotte et, bien que germaniste, il avait choisi d'enseigner le russe – un vrai paradoxe à l'époque, un paradoxe polonais... Mon père avait fait des études, mais ma mère, non. Orpheline, élevée dans un couvent de bonnes sœurs, elle ne pouvait pas étudier. Avec grande difficulté, elle a néanmoins réussi à devenir enseignante. Elle disait qu'à la sortie de l'orphelinat deux carrières s'offraient aux filles : l'une officielle, bonne à tout faire, l'autre officieuse, prostituée – cette dernière représentant un échelon supérieur à la première, et très courante à l'époque.

Je crois que l'archétype représenté par ma mère, cette irrésistible et constante envie de fuir l'orphelinat, le récit fondateur qu'elle en a tiré, et sa recherche du père mythique, ont beaucoup joué pour moi. De son côté, mon père était un vrai tyran... C'était un prof typique qui se défoulait sur ses élèves, qui exerçait sur eux sa soif de pouvoir. »

La guerre, l'après

« On ressentait cette guerre, elle était présente. La nuit, on entendait des troupes de soldats parcourir les rues en chantant des airs militaires. Mais j'étais vraiment très jeune alors. Je me souviens mieux des mythes d'après-guerre, notamment des mythes anti-

sémites : par exemple, on avait peur des juifs dans les voitures noires qui kidnappaient les enfants. L'antisémitisme et le massacre des juifs commis pendant la guerre subsistaient sous forme de légende... Et les juifs étaient devenus des sortes de monstres comme ceux des contes de fées. Dès qu'une voiture noire s'approchait, on déguerpissait. Ces voitures noires revenaient souvent dans mes rêves, et cela même plus tard, à l'âge adulte, alors que j'avais déjà brisé en moi l'antisémitisme, cet antisémitisme crédule et naïf qui, au fond, était tout à fait inconscient, car reçu sous forme mythique. »

La schizophrénie

« L'après-guerre a été compliqué pour nous, à cause de mon père. Avant la guerre, il avait adhéré au Parti communiste, alors qu'il était anticommuniste. Pendant la guerre, il écoutait Radio Free Europe à la maison. Bien que germaniste, il a été classé par les Allemands dans la "catégorie 4", celle qui désignait les individus suspects. Mais il a toujours eu des opinions doubles. Après la guerre, il a commencé à se montrer fasciné par le personnage de Hitler. Je me souviens de terribles disputes : j'étais tout jeune, 14 ans environ, et je lui parlais des camps de concentration, dont il niait l'existence. Il disait que c'était de la propagande russe. A l'époque, il était prof de russe. Il écoutait Radio Moscou. C'était une situation tout à fait schizophrène. »

Juskunia, le pays imaginaire

« Très tôt, je me suis créé un pays imaginaire, que j'ai appelé Juskunia, avec sa capitale, Yelo. Je dessinais les cartes de ce pays et de cette ville. Les lieux, les personnages, les événements en étaient modifiés sans arrêt. J'ai aussi inventé la langue de ce pays, et son histoire : j'écrivais des textes divers, que je traduisais systématiquement dans cette nouvelle langue, qui n'avait rien à voir avec le polonais. J'ignore d'où venaient ces mots. Ils surgissaient dans ma tête comme s'ils avaient toujours existé.

Juskunia était peuplé de personnages, qui étaient surtout des rois, des poètes et des acteurs. [Rires.] Il y avait même une star de cinéma, nommée Dorith Halfe, que je dessinais comme un fou. Après, je sortais dans le jardin et je jouais tout ce monde sans relâche. Et, donc, je faisais déjà du théâtre, oui. Le besoin irrépressible de créer ce pays mythique était

tel que j'en parlais à mes amis comme de quelque chose de réellement existant. Je constituais de ce fait un cercle hermétique d'initiés. Très vite, sans qu'il soit nommé, le théâtre est devenu mon espace vital, celui de la création d'un monde utopique. »

Les Beaux-Arts

« L'invention de cet univers passait par le dessin : l'image était pour moi une sorte de narration. Il m'a donc semblé naturel d'aller étudier à l'Académie des beaux-arts. Mais je n'ai jamais été intéressé par une approche picturale de l'image. Et je suis immédiatement entré en conflit avec mes professeurs, qui étaient de l'école de la peinture pure. C'étaient des coloristes. Ils faisaient partie d'un groupe très puissant en Pologne, appelé K.P. (*Komitet Paryski* : le Comité de Paris), qui a régné sur l'Académie. Ils étaient sous le



Krystian Lupa (debout), durant une r



pétition de « Place des héros », de Thomas Bernhard, en Lituanie (2015). D. MATVEJEVAS

C'est extra (muros)

Plus que jamais, la programmation 2016 passe le périph'

Ce sont les chorégraphes François Chaignaud et Cécilia Bengolea qui créent leur spectacle à Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis) avant de le jouer au Centre Pompidou à Paris. C'est Sylvain Creuzevault qui présente son *AntiFaust* à Cergy-Pontoise (Val-d'Oise) et à Nogent-sur-Marne (Val-de-Marne) après l'avoir créé à La Colline. Et voici Sheila Hicks à Nanterre, Silvia Costa à Tremblay-en-France (Seine-Saint-Denis), Lucinda Childs un peu partout... Plus que jamais, cette année, le Festival d'automne joue à saute-périph'. Sur les 150 000 places mises en vente, 50 000 sont dans des théâtres de banlieue. Et sur les onze nouveaux lieux avec lesquels la manifestation est partenaire, huit sont hors de Paris.

De Brétigny-sur-Orge (Essonnes) à Beauvais (Oise), du Théâtre-Séniart à Lieusaint (Seine-et-Marne) au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), l'équipe d'Emmanuel Demarcy-Mota tente de repousser l'horizon. « Peu importe le label du lieu, explique le directeur du Festival d'automne, qu'il s'agisse d'un théâtre municipal ou d'une scène nationale, le but est de conjuguer nos forces... D'un côté, la notoriété du festival peut dynamiser; de l'autre, ces lieux permettent de poser la question des publics, du rapport aux populations, de la place du spectateur et des pratiques amateurs... »

« Faire du commun », voilà le leitmotiv qui, en ces temps troublés, agite les acteurs de la culture partout en France. « Travailler dans une ville populaire t'oblige à repenser la question de la pratique, confirme Hortense Archambault à la tête de la MC93, à Bobigny, partenaire du festival. Quand Jean Vilar va à Avignon, c'est déjà le même mouvement : face à la concentration des élites françaises depuis Louis XIV, comment réinventer quelque chose en se confrontant à un autre milieu... Comment faire du théâtre un lieu de curiosité qui ne soit ni excluant ni élitiste. »

La MC93 est en travaux pour deux ans, mais n'est pas à l'arrêt pour autant. L'ancienne codirectrice du Festival d'Avignon, qui en a pris les rênes, en profite elle aussi pour tisser un réseau de lieux hors les murs, où travailler au plus près des gens. « Le spectacle est un lieu de représentation symbolique. Un lieu de restauration, analyse-t-elle. Dans le "comment faire société ensemble", on a un rôle à jouer. »

« Ouvrir le cadre »

Hortense Archambault a ainsi amené le Festival d'automne à investir la friche industrielle Babcock de La Courneuve (Seine-Saint-Denis). On y fabriquait des chaudières autrefois. « Quinze halles très romantiques avec des

herbes folles », sourit-elle, dont la partie sud va être reconvertie en un quartier mixte centré sur la culture et la création avec « une vocation populaire ».

C'est son mot, à Hortense Archambault : « populaire ». Elle y revient sans cesse. « C'est la question des droits culturels. Comment tu augmentes la capacité des gens à négocier une situation – et, ainsi, les autonomises... Or, plus tu brasses de gens, plus l'intelligence que tu conduis est grande. » La friche Babcock a tout de suite séduit Frank Castorf, qui y jouera *Les Frères Karamazov*, spectacle conçu dans un lieu semblable, postindustriel, à Vienne, en Autriche. Tout comme Boris Charmatz, qui y créera *Danse de nuit*, avant de le jouer au Musée du Louvre et aux Beaux-Arts de Paris.

« Pour que l'art soit dans la ville, nous cherchons à ouvrir le cadre, explique Emmanuel Demarcy-Mota. Que ce soit en investissant des musées – le Louvre, le Musée d'art moderne... –, ou, comme à Montreuil, l'espace public, avec le spectacle de la chorégraphe marocaine Bouchra Ouizguen. » Sortir des murs, sauter les frontières : « Le Festival d'automne, c'est le festival du monde. Ce rapport à l'étranger, ce rapport à l'autre, est au centre de nos valeurs, dit-il. Paris ne s'arrête pas aux frontières de Paris. »

LAURENT CARPENTIER

charme de la peinture de Bonnard. Et moi, je m'en fichais complètement. Pour moi, le dessin était un chemin magique pour recréer le monde. Aujourd'hui, lorsque je manque d'inspiration, que j'ai du mal à avancer sur un spectacle, je me mets à dessiner, et je surmonte le problème.»

Le cinéma

« Lorsqu'il s'est avéré que le dessin, par rapport à mes besoins de narration ou d'expression, n'était finalement qu'une entrée en matière, j'ai ouvert un nouveau champ : le cinéma. J'étais fasciné par la Nouvelle Vague du cinéma français, et en particulier par Jean-Luc Godard. J'ai eu mon examen d'entrée à l'école de cinéma de Lodz. Mais ils m'ont viré un an après à cause de ma "godardophilie"... et aussi à cause de mon homosexualité. Je n'étais pas le seul dans ce cas, mais j'étais le plus extrême. »

Théâtre, débuts

« Le théâtre à Cracovie, quand j'étais aux Beaux-Arts, était partagé entre deux grands créateurs qui représentaient deux pôles opposés : Jerzy Jarocki et Konrad Swinarski. A ce moment-là, j'étais plutôt du côté de Jarocki. Il montait souvent des pièces de Witkiewicz [dramaturge polonais, 1885-1939], à qui je vouais un véritable culte. Il me fascinait énormément, par son côté surréaliste polonais. C'était autant un philosophe et un peintre qu'un dramaturge. Et c'était un personnage extrême. Plus tard, lorsque je me suis mis à faire du théâtre, je l'ai monté sans arrêt. A l'époque, Witkiewicz était pour moi ce que Bernhard est aujourd'hui. »

Tadeusz Kantor

« Puis, j'ai découvert Tadeusz Kantor [metteur en scène, performeur, peintre et écrivain polonais, 1915-1990]. A l'Académie, nous étions sous l'étrange influence de cet homme un peu à part, en marge, *underground*... Il était "le nouveau venu". Il venait de rentrer d'un long séjour aux Etats-Unis, d'où il avait rapporté des influences du pop art, de l'art informel... Il donnait des conférences dans des endroits singuliers. Assouffis de tout ce qui venait de l'autre côté du rideau de fer, on venait l'écouter. Kantor était très attaqué par les milieux artistiques – on l'appelait "le commis voyageur". Le milieu théâtral rejetait son théâtre, et cela a duré jusqu'à *La Classe morte*, jusqu'à ce gigantesque succès international. A ce moment-là, ils ont été obligés d'accepter Kantor, même si ça a été dur à avaler pour eux... Cela lui faisait très mal, le mettait en colère – il gueulait tout le temps. »

Jelenia Gora

« A Lodz, je me suis rapproché du théâtre universitaire, et je suis tombé amoureux du travail avec les acteurs au théâtre, qui me semblait beaucoup plus profond que lors d'un tournage. J'ai fait l'école de théâtre à Cracovie,

et je suis parti pour neuf ans à Jelenia Gora, une ville de Basse-Silésie. Le théâtre à Jelenia Gora était un endroit étrange. Il était alors dirigé par Alina Obidniak, l'amie de Jerzy Grotowski [metteur en scène et théoricien polonais, inventeur du "théâtre pauvre", 1933-1999]. Alina prétendait être la seule femme de Grotowski, mais j'ai franchement des doutes... »

Alina a essayé de créer à Jelenia Gora un laboratoire, et m'a demandé de venir. Nous formions un groupe de dingues, de vrais fous, et nous étions ensemble 24 heures sur 24. Nous étions une sorte de communauté sexuelle, amoureuse, mythique, mystique. Nous menions une vie qui se transformait en légende : on disait que tout le monde couchait avec tout le monde, que nous fumions de la marijuana... Ce qui n'était pas tout à fait faux. Mais il y a eu beaucoup de mensonges au sujet de notre groupe, que certains disaient scandaleux. Nous l'appelions la Principauté de Jelenia Gora. Je me sentais, à ce moment-là, comme le seigneur de l'utopie de mon enfance. Je ne sais pas comment on a pu nous laisser vivre ainsi dans la Pologne des années 1970... Les gens plongés dans l'extase vivent sous l'aile d'un ange. »

Jerzy Grotowski

« Grotowski n'est venu que deux fois à Jelenia Gora. Alina Obidniak rêvait de nous faire nous rencontrer, mais je ne voulais pas faire sa connaissance. Je désapprouvais violemment son comportement de gourou. Je ne voulais pas être son disciple. Il est néanmoins venu voir un de mes premiers spectacles, *La Chambre transparente*... Et il est sorti à l'entracte, fortement irrité. Il avait trouvé mon travail inacceptable, car ce n'était pas du théâtre pauvre, qui, pour lui, était un impératif. Il avait en lui un fanatisme sectaire. Et moi, je refusais d'entrer dans une quelconque secte. Plus tard, suite aux propos assez critiques que j'ai tenus sur lui, il m'en a beaucoup voulu. Il était très rancunier. » [Rires.]

Cracovie

« J'ai commencé à travailler à Cracovie parallèlement à Jelenia Gora. Très vite s'est formé là un groupe ouvert à toute expérience. Un jour, pour un atelier avec les acteurs, j'ai choisi *Les Réveurs*, de Robert Musil : pour moi, ce fut comme un renversement philosophique. A Jelenia Gora, mon travail s'attachait plutôt à une dimension métaphysique, dans la lignée de la pensée de Witkiewicz sur l'existence de l'homme et sur la création artistique pure. Le texte de Musil, lui, était hanté par le motif éthique et la question de la responsabilité de l'homme face à son propre développement et à ses actes. Et là s'est ouverte cette période que vous connaissez en France, avec le travail sur Hermann Broch, Dostoïevski et, bien sûr, Thomas Bernhard, que je mets en scène pour la septième fois aujourd'hui. »

PROPOS RECUEILLIS PAR FABIENNE DARGE
(Traduit du polonais par Agnieszka Zgieb)

Théâtre Polski : indignation

POLOGNE. Le milieu théâtral polonais est remonté contre la nomination du nouveau directeur du Théâtre Polski, de Wrocław. Ils qualifient d'aberrant le choix de Cezary Morawski, suite au non-renouvellement de Krzysztof Mieszkowski. Dénué d'expertise dans le théâtre de création, le nouveau directeur a évoqué un projet de création sur la vie du pape Jean-Paul 2. Le metteur en scène Krystian Lupa qui faisait partie du jury s'est exprimé dans *Le Figaro* et *Le Monde* pour déplorer cette décision des autorités locales. Krystian Lupa présente trois spectacles à Paris en cette rentrée au Festival d'automne.



THÉÂTRE

KRYSTIAN LUPA

Le Festival d'automne à Paris rend un hommage mérité et attendu au grand maître de théâtre polonais, expert en exploration des entrailles des êtres et des gouffres de leur âme par les sortilèges d'une direction d'acteur connus de lui seul... Qu'il monte ici trois œuvres de Thomas Bernhard, et c'est toute la désespérance politique, historique, métaphysique – mêlée de rage et de noire mélancolie – de l'imprécateur autrichien qui surgit dans un tempo très lent, envoûtant, entêtant. Assister aux représentations signées Lupa est une sorte d'invitation au voyage en soi, pour mieux comprendre l'enfer des autres.

Une expérience extraordinaire.

| Trois pièces de Thomas Bernhard, Festival d'automne, Paris, festival-automne.com : *Des arbres à abattre*, du 30 nov. au 11 déc., Odéon-Théâtre de l'Europe ; *Place des Héros*, du 9 au 15 déc., Théâtre national de la Colline ; *Déjeuner chez Wittgenstein*, du 13 au 18 déc., Théâtre des Abbesses.

Thomas Bernhard vu par Krystian Lupa

Maître incontesté du théâtre polonais, Krystian Lupa fait l'affiche du Festival d'Automne à Paris à travers un hommage réunissant trois créations emblématiques de la passion qui le lie à l'œuvre de Thomas Bernhard depuis bientôt vingt ans. L'occasion de mesurer le respect avec lequel Krystian Lupa s'empare du théâtre de l'imprécateur autrichien et de se rendre compte aussi de l'extrême liberté qu'il s'accorde lorsqu'il adapte son œuvre littéraire.

Manière de prouver que l'œuvre théâtrale se suffit à elle-même, c'est au plus près du sens des mots et en les inscrivant dans un cérémonial minimal que Krystian Lupa monte *Place des héros* et *Déjeuner chez Wittgenstein*. L'opportunité pour lui de nous faire entendre ces pièces en misant sur leur résonance avec le corps de ses acteurs.

S'agissant de son adaptation du roman *Des arbres à abattre*, le metteur en scène opte pour un parti pris radicalement

différent en éclairant les zones laissées dans l'ombre par son auteur et en transformant sa critique de la société viennoise en un brûlot dénonçant la démission des artistes en Pologne.

Tout le prix de ce portrait est de nous offrir à découvrir les deux versants de la manière dont Krystian Lupa réinvente dans le présent de son théâtre la pensée hautement corrosive de celui qui est devenu aujourd'hui son auteur de prédilection. **P. S.**

Des arbres à abattre (Wycinka Holzfällen)

d'après Thomas Bernhard, par Krystian Lupa (en polonais surtitré), du 30 novembre au 11 décembre à l'Odéon-Théâtre de l'Europe (Paris VI^e), Festival d'Automne à Paris

Place des héros (Didvyrių aikštė)

de Thomas Bernhard, par Krystian Lupa (en lituanien surtitré), du 9 au 15 décembre au Théâtre national de la Colline (Paris XX^e), Festival d'Automne à Paris

Déjeuner chez Wittgenstein (Ritter, Dene, Voss)

de Thomas Bernhard, par Krystian Lupa (en polonais surtitré), du 13 au 18 décembre au Théâtre des Abbesses (Paris XVIII^e), Festival d'Automne à Paris

SOMMAIRE

n°1419
du 15 au 21
septembre 2016

Politis

Pour être informé de l'actualité
de Politis, inscrivez-vous
à notre lettre d'info gratuite



PAULINE LE GOFF/AFP



MARC ATTAU



LOIC VENANCEAU/AFP

Les visages de la semaine : Samuel Gontier / Jean-Louis Comolli / Krystian Lupa

4 | **ÉVÉNEMENT**

**LA LOI TRAVAIL A-T-ELLE
UN AVENIR ?**

6 | **À FLUX DÉTENDU**

8 | **SEMAINE**

Juncker vs Barroso - Les Jeux paralympiques à la télé - La purge se poursuit en Turquie - Syrie: la trêve et après... Canal moins - Pesticides: encore Triskalia ? ADT-Quart Monde écrit à *Valeurs actuelles*

12 | **ENTRETIEN**

MICHÈLE RIOT-SARCEY

3 - Suite de notre série des grands entretiens de la rentrée

14 | **ANALYSE**

Catalogne: la guerre des nerfs

16 | **REPORTAGE**

Bretagne: la ruée vers les métaux rares
- Le mirage de la mine « propre »

19 | **RÉCIT**

Journal de bord d'une enseignante en Seine-Saint-Denis

21 | **DOSSIER**

**TÉLÉVISION:
À DROITE TOUTE!**

Le petit écran se décomplexe - Le ballet des chroniqueurs - Entretien avec le journaliste Samuel Gontier - Dans la ligne de mire

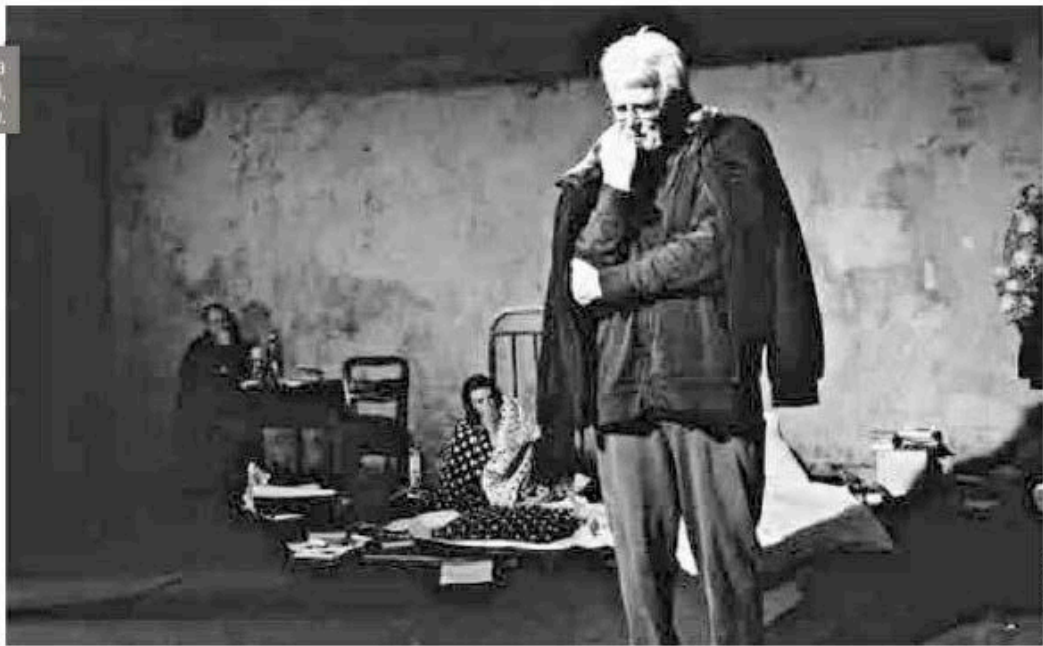
26 | **CULTURE**

**LIVRE. DAECH, LE CINÉMA
ET LA MORT,
DE JEAN-LOUIS COMOLLI**

Danse. *Temporary Title 2015*, de Xavier Le Roy - Musique. *Tracé provisoire*, de Dominique Pifarély - Cinéma. *Victoria*, de Justine Triet - Théâtre. Krystian Lupa publie un essai sous forme de « lettres aux acteurs »

30 | **COURRIER**

Krystian Lupa
au Teatr Polski,
à Wrocław.



Lupa, victime de l'ordre moral

THÉÂTRE

Le metteur en scène polonais, dont la mise en scène du *Procès* vient d'être annulée à Wrocław, publie un essai en forme de « lettres aux acteurs ».

≡ Gilles
Costaz

Apparemment, tout va bien pour le metteur en scène polonais Krystian Lupa. Grand invité du Festival d'automne à Paris, il vient présenter, entre le 30 novembre et le 18 décembre, trois mises en scène de pièces de Thomas Bernhard, *Des arbres à abattre*, *Place des héros* et *Déjeuner chez Wittgenstein*. Il était l'un des artistes les plus en vue du Festival d'Avignon cet été et l'été précédent. Il vient de monter *Avant la retraite*, toujours de Thomas Bernhard, à Barcelone. Il publie cette semaine la version française de son essai *Utopie. Lettre aux acteurs*.

Mais ce grand personnage, âgé de 72 ans, n'aime pas les compromis et dénonçait une progression du conformisme en Europe et dans son pays, s'en prenant notamment aux tenants de l'ordre

religieux. Le retour de bâton vient d'avoir lieu, qui frappe l'artiste indirectement.

Krystian Lupa ne dirige pas de théâtre en Pologne mais il a sa place au Teatr Polski, à Wrocław, grande ville au passé artistique important (Grotowski y créa son Théâtre laboratoire au cours des années 1960). Cet établissement était dirigé par Krzysztof Mieszkowski, qui aidait Lupa et pas mal d'autres représentants d'un art novateur.

Les milieux conservateurs regardaient Mieszkowski d'un mauvais œil, sans trop bouger, mais un spectacle mit le feu aux poudres ces derniers mois. Ce n'était pas une réalisation de Lupa mais une pièce d'Elfriede Jelinek, *La Fille et la Mort*, jouée par une jeune équipe qui avait intégré des comédiennes venues du cinéma

porno. Les autorités crièrent au loup sans avoir vu le spectacle. Le mandat du directeur du Polski arrivait à sa fin, il était temps de faire rentrer dans le rang cette équipe séditionnaire. Le ministre de la Culture, Piotr Gliniński, et le vice-président de la Région, Tadeusz Samborski, imposèrent tranquillement Cezary Morawski sans écouter les arguments des cinq autres candidats. Morawski n'est pas un inconnu : il a joué le pape Jean-Paul II dans le film de Zanussi, *From a Far Country*. Il a fait beaucoup de télévision, mais son expérience du théâtre est maigrelette.

Levée de boucliers immédiate. La troupe du Polski manifesta. Des artistes, comme la cinéaste Agnieszka Holland, rejoignirent le mouvement. Mais, nommé fin août, Morawski prit le train de

Varsovie pour Wrocław le 1^{er} septembre. À l'arrivée, il trouva des acteurs qui lui tendaient un billet de retour pour Varsovie ! Indifférent à ces réactions, il fit changer les serrures et installa quelques caméras de contrôle dans les couloirs. Immédiatement, la prochaine création de Lupa, une adaptation du *Procès* de Kafka, programmée le 23 novembre, fut annulée.

Les commentateurs parlent beaucoup d'une situation kafkaïenne à Wrocław. Mais pour Lupa et son entourage, qui multiplie les protestations, les choses sont claires : la Pologne veut revenir à ses « valeurs » ancestrales, le patriotisme et le respect de l'iconographie religieuse. L'évolution politique du pays est assez proche du virage réactionnaire opéré par la Hongrie de Viktor Orbán.

Krystian Lupa, dans le « Manifeste » qu'il publie dans son livre et qu'il a lu à Cracovie et à Paris (à la Colline) l'an dernier, déclarait : « Je ne peux pas être en paix avec l'idée que je suis là fixé comme une plante, là où les gens choisissent l'option étroite de la régression, qui s'enferment et ferment la voie au Rêveur du progrès humaniste. Vivre quelque part... ailleurs... C'est vrai, je ne peux pas vivre là où prolifère le fascisme. »

Lupa ne se sent plus tout à fait polonais. Pour le moment, la solidarité des structures françaises et des autres pays d'Europe tarde à se manifester. Lenteurs de la rentrée, à n'en pas douter... ●

Utopia. Lettres
aux acteurs,
traduction du
polonais par
Éric Veaux
et Agnieszka
Zglib, Actes
Sud, 176 p.,
18 euros.



Des arbres à abattre,
au Théâtre
de l'Odéon (VI^e).

DES ARBRES À ABATTRE

Krystian Lupa est l'invité exceptionnel du Festival d'automne avec trois spectacles magistraux. Trois fois Thomas Bernhard, son frère en littérature. *Des arbres à abattre* se joue en polonais, *Place des héros* en lituanien, *Déjeuner chez Wittgenstein* en polonais. Mais que cela ne vous effraie pas. Ce sont les plus grands moments de théâtre que vous pourrez vivre en ce premier moment de la saison. Les surtitrages sont très lisibles, les œuvres profondes et radicales, les comédiens extraordinaires.

Des arbres à abattre, du 30 novembre
au 11 décembre au Théâtre de l'Odéon (VI^e).

www.theatre-odeon.eu/fr

Place des héros, du 3 au 15 décembre,
au Théâtre de la Colline (XX^e). www.colline.fr

Déjeuner chez Wittgenstein,
du 13 au 18 décembre, au Théâtre des Abbesses
(XVIII^e). www.theatredelaville-paris.com

A. H.

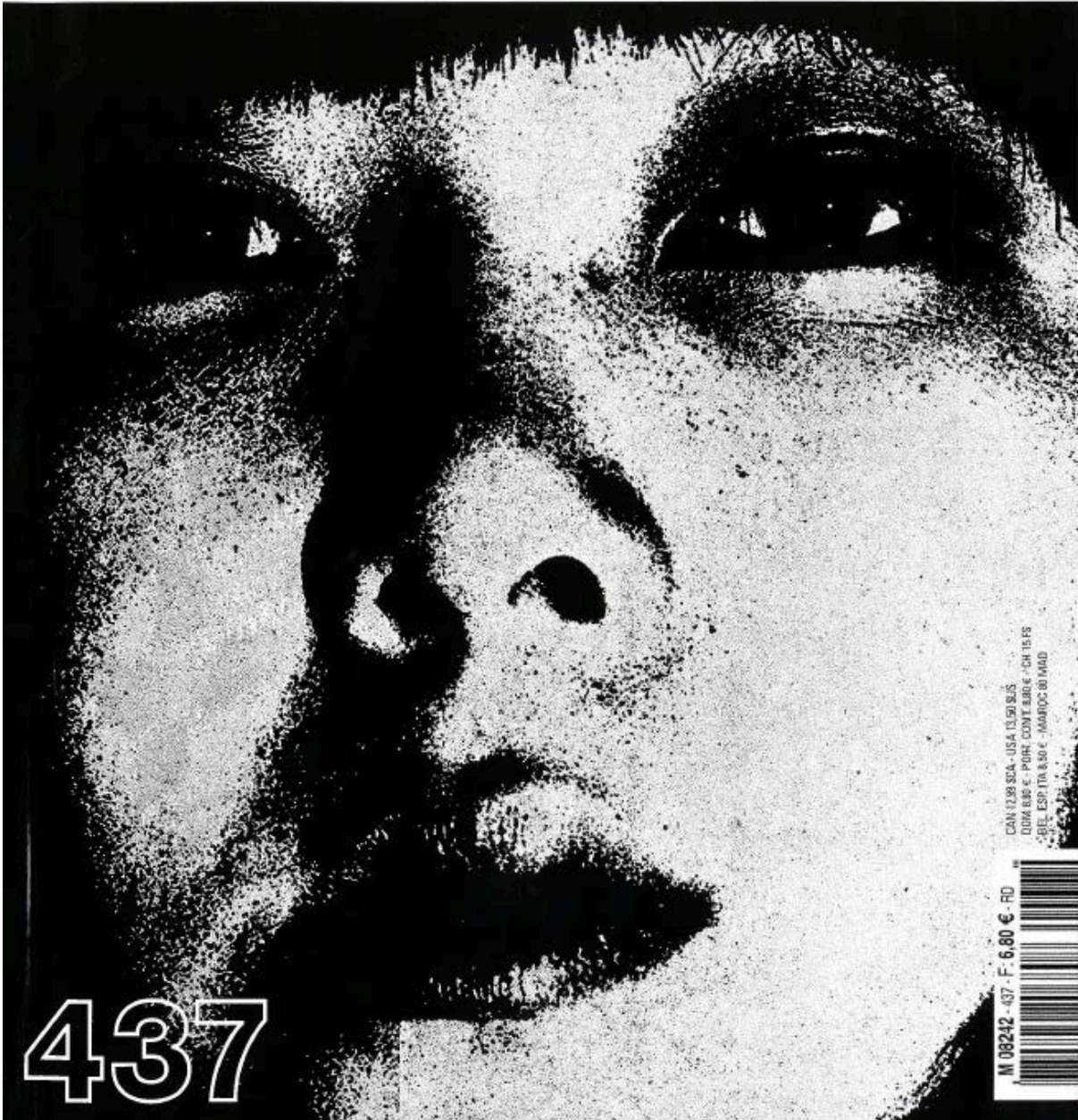
NATALIA KABANOW

Art press – Octobre 2016 (couverture)

art press

OCTOBRE 2016 BILINGUAL ENGLISH / FRENCH

LUCINDA CHILDS INTERVIEW
PHOTOGRAPHIE JAPONAISE : PROVOKE
RENOUVEAU DE LA SCÈNE CORÉENNE :
NOUVEAUX LIEUX, NOUVEAUX COURANTS
KRYSTIAN LUPA TINO SEHGAL MANIFESTA
MAURICE G. DANTEC ÉDOUARD GLISSANT
SALMAN RUSHDIE WITOLD GOMBROWICZ



KRYSTIAN LUPA

le théâtre comme acte

PARIS - Festival d'Automne / Novembre - décembre 2016

Dans le cadre de sa section « Portrait », le Festival d'Automne à Paris invite Krystian Lupa pour trois spectacles adaptés de textes de Thomas Bernhard (1). Déjà présent en 1998, puis en 2010 (*Factory 2*), en 2012 (*la Cité du rêve*) et en 2013 (*Perturbation*), c'est avec l'écrivain autrichien, dont il dit qu'« il a radicalement changé [sa] façon de faire (2) », qu'il poursuit cette collaboration.

■ Du théâtre de Krystian Lupa, j'en ai ressenti l'impact dès la première rencontre, dès sa découverte à l'Odéon où Borja Sitjà l'invita il y a plus de vingt ans ! Il confirmait le pouvoir de troubler, de déranger, d'inquiéter, dont le grand théâtre polonais avait donné quelques exemples, tels que *les Démons* de Dostoïevski, à Cracovie en 1971, dans la mise en scène d'Andrzej Wajda. C'est un théâtre qui érige la culture en territoire d'exploration sans compromis

ni désinvolture : le théâtre d'une expérience intellectuelle pleinement responsable et qui plonge au plus profond de l'être, sous la conduite d'acteurs non pas poussés à l'extrême de l'engagement corporel, mais appelés à ériger le jeu en stricte exploration de soi. Acteurs responsables qui associent les mots et les corps au point d'écarter tout sentiment ludique et de convertir le jeu en acte. Acte dont, de la salle, nous prenons la mesure, car il nous permet d'accéder non pas à une copie de la vie, mais à une *autre vie*, engendrée sur scène, terrain propice où elle s'épanouit. Krystian Lupa évite le répertoire théâtral inventorié, aussi complexe soit-il, et se livre à l'exploration des grands textes épiques aussi bien qu'au théâtre de Thomas Bernhard, dont il s'est imposé comme l'interprète hors-normes. Il se détache de tout « étiquetage » des caractères et de la conformité des ac-

tions, il se livre et entraîne le spectateur dans une errance. Mais une errance nullement chaotique, sans égarement de surface, qui conduit à la vérité de soi émergée des strates les plus souterraines de l'être. Ses acteurs – d'abord son partenaire privilégié, Piotr Skiba – s'avancent dans l'obscurité et à l'écart de tout cri ou excès, engagent ces explorations doubles, partagées entre eux-mêmes et les personnages. Ils ne se dissocient pas et révèlent les dangers aussi bien que les réussites de pareilles aventures communes.

DÉRIVES CONTRÔLÉES

Krystian Lupa, dont les débuts se sont accomplis à l'écart des grandes villes – soit à Jelenia Gora, dans les Sudètes –, s'est détaché de la vocation romantique du théâtre polonais, des illustres Kazimierz Dejmek et Konrad Swinarski, pour explorer les écritures de l'avant-garde signées par Stanislaw Witkiewicz ou Witold Gombrowicz. Ce fut son apprentissage et son rejet. Réfractaire à la martyrologie polonaise, il se voua à ces auteurs qui ont cultivé l'ironie et la déroute de l'esprit, véritables précurseurs de ce que l'on appellera plus tard le « théâtre de l'absurde ». Lupa s'y consacra avec parcimonie, sans toutefois

l'abandonner entièrement – il signera une mémorable *Fin de partie* de Beckett, située non pas dans un espace indéterminé, mais dans une sorte d'abri militaire. Il rappelait l'importance qu'a eue l'expérience de la guerre pour l'auteur de *En attendant Godot* : non pas un écrivain rattaché directement à l'histoire, mais imprégné par ses désastres, enfouis, mais bien présents. Beckett rattaché à l'histoire...

Krystian Lupa s'est ensuite attaqué aux grandes fresques épiques dont il souhaite mettre au jour les veines cachées, de Hermann Broch et Robert Musil à Dostoïevski ou Mikhaïl Boulgakov et, obstinément, de Thomas Bernhard. Les romans comme gisements à explorer l'attirent ; il y entraîne ses comédiens, conviés à se consacrer avec vigilance à de telles descentes vertigineuses. Il les conduit, sans les protéger, formule l'impératif de la descente en soi grâce au célèbre « monologue intérieur ». Celui-ci dirige l'interprète vers le centre de l'être, dégagé de tout instinct sécuritaire. La scène de Lupa convie à la rencontre avec ces dérives bien contrôlées : elles restent strictement endiguées, et en même temps favorables aux descentes indispensables à ce théâtre de l'exigence.



THÉÂTRE DES SOLITUDES

Le théâtre de Lupa est un théâtre de solitudes où chacune s'inscrit isolément dans un archipel dont nous suivons les mouvements. Mais, par ailleurs, il est aussi un théâtre de groupe où la passion pour l'écrit fait place à l'improvisation collective, à la recherche communautaire sur fond de confiance partagée. Il a surpris par la série consacrée aux grandes figures mythiques – Marilyn Monroe, Simone Weil et surtout Andy Warhol. Chaque fois, il est parvenu à mobiliser ses acteurs qui se placent à la lisière des personnages, en les esquissant, jamais tout à fait en s'identifiant. Cela procure la jubilation de la relation partagée entre des êtres doubles, acteurs réels et partenaires de fiction. Dégagés de tout danger de reconstitution muséale, ces spectacles, et en particulier *Factory II*, se constituent en récits légendaires de notre temps.

Krystian Lupa fascine par l'aptitude à varier les rapports entre personnages et acteurs, conduisant ces derniers selon les mouvements alternés d'une danse : tantôt ils se rapprochent, tantôt ils s'éloignent. Comme un tango de la vie et du théâtre où le personnage et l'acteur se trouvent enlacés. Ainsi s'instaurent l'érotisme du lien serré aussi bien que la liberté du détachement ultérieur. Jamais choisir, toujours sauver les contraires. Le jeu est appelé à les préserver. Ainsi n'encourt-on plus le risque que le jeu « pue le théâtre », comme il le déplore parfois, sans basculer pour autant dans le carton-pâte de la « composition ».

Le théâtre de Lupa se livre à l'examen des consciences en crise, des tourments de l'être en quête de valeurs, des supports de survie sur fond de désertification des certitudes. Ici, c'est le déchirement qui compte. Nous sommes les témoins inquiets de cette tension. Nous partageons des expériences qui sont les nôtres, par des temps qui se dérobent et nous appellent à en saisir les secousses. Voici la scène érigée en sismographe des personnages inquiets, dont nous finissons par nous constituer en doubles tout autant perturbés. Voici le théâtre des désarrois intellectuels, mais jamais rendus intimistes, bien au contraire. Réfractaire à l'exposition rhétorique ou à la pose déclamatoire, Lupa réclame une intensité vocale soutenue, seule apte à rendre intense l'échange des deux côtés de la rive

du théâtre. La scène nous prend en compte, mais sans nous alerter par des appels obstinément frontaux. Le jeu oblique est permis, rien n'est dogmatique, mais tout est intense. La scénographie – qu'il signe lui-même – ne cultive ni l'épure essentialiste de l'espace vide ni l'objectivité positiviste de la scène encombrée. Des éléments épars sont distribués ici ou là comme des « nœuds capiton », des points d'attache pour les êtres et des appuis pour le jeu. Il déteste le décor neuf, fraîchement construit, et procède au « recyclage » des vieux décors qui, ainsi, font retour, de même que dans la vie les angoisses de naguère. Le théâtre procède à la re-visitation du passé, inlassablement, sans répit et sans faste. Ni palais, ni habits de soirée, tout est rapiécé, en quête de survie. La vidéo se fait rare, elle intervient pour épouser un parcours, non pour se constituer en élément autonome, envahissant. Le statut de protagoniste obtenu ailleurs ne lui est pas accordé, laissant les acteurs évoluer librement sur le plateau. C'est eux que Lupa, par-dessus tout, exalte.

EXPÉRIENCE DE LA VÉRITÉ

Le théâtre de Lupa ne lève pas les yeux vers un ciel que la Pologne actuelle vise systématiquement. Il cultive un dialogue horizontal avec le monde, qu'il examine sans chercher de secours ailleurs que dans l'expérience de la vérité. Nous partageons la même quête et espérons y parvenir ensemble, sans hiérarchie ni interventions extérieures. Ce théâtre, même mû par des appétits « spirituels », reste un théâtre laïc.

Krystian Lupa s'associe à la famille des artistes épris de théorie et passionnés de pédagogie. Ainsi souhaite-t-il inscrire sa pratique dans la longue durée, celle des maîtres qui ont engagé le processus de leur enfantement. Le metteur en scène agit dans le présent, le pédagogue se consacre à l'avenir, fût-il proche. Lupa écrit sans cesse des « lettres aux acteurs » (3). Il enseigne pour explorer autant que pour former (4). C'est pourquoi il se trouve à l'origine de la nouvelle école du théâtre polonais, avec Krzysztof Warlikowski et Grzegorz Jarzyna comme premières têtes de pont.

Krystian Lupa refuse « l'accélération » des temps modernes aussi bien que la dispersion de la plupart de ses collègues. Il affirme son engagement sur la voie d'un théâtre d'art dans la plénitude de ses vertus, revu et adapté à l'actualité. Un théâtre où les êtres s'expriment, où les récits, même fragmentaires, perdurent, où le désordre n'a pas lieu d'être. Non pas un théâtre stérile ou pur, disloqué et diffracté. Un théâtre des consciences qui se soumettent à la radiographie de la pensée, un théâtre où des artistes résistent en constituant des assemblées affectives.

Lupa affirme les valeurs de la modernité, non pas celles du modernisme au théâtre car, jamais à l'affût de l'ultime provocation, il se fie toujours à ce théâtre d'art revisité dont il réaffirme la légitimité et rappelle la portée. Il s'impose comme son plus dévoué partisan. Mais, rappelons-le, chez lui, « l'art » ne se suffit pas à lui-même et il engage le théâtre sur le chemin de « l'acte ».

Georges Banu

(1) *Des arbres à abattre*, Odéon-Théâtre de l'Europe, 30 novembre - 11 décembre ; *Place des héros*, La Colline, 9-15 décembre ; *Déjeuner chez Wittgenstein*, Théâtre des Abbesses, 13-18 décembre.

(2) Entretien avec Jean-Pierre Thibaudat, dossier de presse du Festival d'Automne.

(3) *Utopia. Lettres aux acteurs*, Actes Sud.

(4) Depuis 1983, il enseigne la mise en scène au Conservatoire d'art dramatique de Cracovie.

As part of its "Portrait" segment, the Paris Festival d'Automne invited Krystian Lupa to put on three plays adapted from novels by Thomas Bernhard. (1) The director, whose work was seen previously at this festival in 1998, 2010 (*Factory 2*), 2012 (*La Cité du rêve*) and 2013 (*Perturbation*), says of the late Austrian writer, "he radically changed my way of working." (2)

I felt the impact of Krystian Lupa's theater work the first time I saw it, when he directed his first play at the Odéon at the invitation of Borja Sitjà twenty years ago. He reveled in the power to disturb, upset and worry audiences that great Polish theater had long exemplified—for example, with Andrzej Wajda's 1971 production of Dostoevsky's *The Possessed* in Cracow. It is a theater that turns culture into a territory to be explored, without compromise or indifference, the theater of a fully responsible intellectual experimentation that plunges us into the depths of our being with ac-



À gauche/left: « Des arbres à abattre ». (Ph. Natalia Kabanov)
« La place des héros ». Lithuanian National Drama Theatre. (Ph. D. Mavejevas)

tors who, rather than being pushed to the limits of their physical engagement, are called upon to turn acting into rigorous self-exploration. Responsible actors who connect words and bodies so closely that their performance is not a game, not acting but an act of theater. An act of which we in the audience can take full measure, because it gives us access not to a copy of life but another life, a life that comes alive and flourishes on the stage that was meant for it. Lupa doesn't do conventional repertory theater, as complex as that may be. He devotes himself to the exploration of epic texts as well as the plays and theatrical adaptations of work by Thomas Bernhard, of whom he is the interpreter of reference. He avoids any labeling of characters and conformity in their actions. He is a wanderer, and takes his audience to wander with him. But there is no chaos here, no surface distractions; this voyage leads to the emergence of the truth of the self from the deepest layers of being. His actors, especially Piotr Skiba, his favorite partner, move in darkness, with no outcry or excess, simultaneously themselves and their characters, with no dissociation of the two, fully bringing out both the potential achievements and dangers at stake in such shared adventures.

« Déjeuner chez Wittgenstein ». (Ritter, Dene, Voss. 1996). (Ph. Marek Gardulski)

Lupa's successful debut was achieved far from the big cities, in Jelenia Gora, in the Sudetenland. Instead of the romantic vocation of Polish theater associated with the illustrious Kazimierz Dejmek and Konrad Swinarski, he preferred to explore the avant-garde writing of Stanislaw Witkiewicz and Witold Gombrowicz. That was his apprenticeship and rejection. Rejecting the Polish cult of martyrdom, he devoted himself to these authors whose cultivation of an ironic stance and intellectual confoundment made them precursors of what was later called the Theater of the Absurd. Lupa was to work with that, too, parsimoniously, without abandoning it entirely. He directed a memorable production of Beckett's *Endgame*, situated not in some indeterminate place but in a sort of military shelter. He pointed out the importance of the experience of the Second World War for the author of *Waiting for Godot*, not because his work is directly rooted in history but because it is infused with sublimated but still strongly felt disasters, written by a man rooted in history.

Lupa then took up great epic works whose hidden veins he wanted to bring to light, from Herman Broch and Robert Musil to Dostoyevsky and Bulgakov, and obstinately, Bernhard. He was attracted to novels whose depths he could mine, along with the actors he invited to vigilantly de-

vote themselves to these perilous descents. He led them rather than protecting them, making the descent into the self an imperative by means of the celebrated "interior monologue" that takes actors to the center of their being, abandoning any instinct for self-preservation. Lupa's direction brings them face to face with these wild but well-controlled currents, keeping them tightly dammed up and at the same time favorable to the descents indispensable to the exigencies of this theater.

THEATER OF SOLITUDES

Lupa's theater is a theater of solitudes where each of us is isolated in an archipelago whose movements carry us along. But it is also a group theater where his passion for written literature gives way to collective improvisation, a communal search made possible by mutual confidence. He surprised everyone with his series devoted to legendary figures such as Marilyn Monroe, Simone Weil and most notably Andy Warhol. On every occasion he was able to fully engage his actors, who always stood beside their characters, sketching them out without ever fully identifying with them. The result was a jubilation born of the twinning of two beings, the real actors and their fictional partners. Freed of the danger of museum-like reconstitution, these productions, particularly *Factory II*, became

legendary narratives of our time. Lupa is fascinated by the ability to vary the relationships between characters and actors, leading the latter in the alternating movements of a dance as they move first closer and then farther away. Like a tango between life and theater in which the character and the actor are intertwined, with the eroticism of a close embrace and the freedom of subsequent detachment, never choosing between them, always preserving the binary opposition. The actor's job is just that. This is how they can avoid the risk of an acting style "that reeks of theater," as Lupa sometimes laments, without falling into stereotyped "character composition."

Lupa's theater is about consciousness in crisis, the torments of subjects in search of values and the means to survive amid the evaporation of certitudes. What matters to him is how people are torn apart. Witnessing this tension fills us with disquiet. We share these experiences, they are ours, as our times slip away from us and we have no choice but to react to the tremors. His theater is a seismograph of anxious characters whose twins we end up being, equally anxiety-ridden. A theater of intellectual consternation that is never made personal but exactly the opposite. Allergic to rhetorical exposition and declamatory poses, what he requires of his actors is the sustained vocal intensity that alone can intensify the exchange between the banks of this river. Those on stage take the audience into account, but without alerting it through obstinately direct appeals. The acting can be oblique. Nothing is dogmatic but everything is intense.

REVISITING THE PAST

The stage sets, which he designs himself, cultivate neither the essentialist purity of empty space nor the positivist objectivity of a crowded stage. Diffuse elements are scattered here and there like mattress buttons, attachment points for people and handholds for acting. He hates brand new, freshly painted backgrounds and instead recycles old stage sets that thus come back to us in the same way our old anxieties. This is a theater that revisits the past, tirelessly, with no respite and no ceremony. Neither a palace nor evening clothes, everything is patched up, trying to survive. He rarely uses videos except to convey movement, not as an antonymous, invasive element. No protagonist is auto-



Art press – Octobre 2016 (Suite de l'article)

matically accorded status as such, leaving the actors free to do what they want on stage. They, above all, are the objects of Lupa's enthusiasm.

Lupa's theater does not lift its eyes to the heavens as Poland so often does today. It carries on a horizontal dialogue with the world, which he examines without seeking succor from anywhere but the experience of the truth. We all share the same quest and hope to get there together, without hierarchies or external interventions. Despite its "spiritual" stirrings, this is a profoundly secular theater.

Lupa is a member of the family of artists besotted with theory and passionately pedagogical. He takes the long-term view of his practice, like other great theatrical masters engaged in the process of giving birth. A director works in the present; teachers devote themselves to the future, as near as it may be. Lupa is constantly writing "letters to actors." (3) He teaches to explore just as much as to train. (4) That's why he founded a new Polish theater school with Krzysztof Warlikowski and Grzegorz Jarzyna walking point.

Lupa rejects both the acceleration of our modern times and the dispersion so admired by most of his colleagues. He is committed to the development of an art theater in the fullness of its virtues, revised and adapted for today. A theater where people express themselves, where narratives may

be fragmented but endure, where there is no room for disorder. Not a sterile or pure theater, disintegrated and diffracted. A theater of consciousnesses that submit their thinking to X-ray examination, a theater where artists resist by forming affinity groups.

Lupa upholds the values of modernity but not those of theatrical modernism. Never looking for the latest provocation, he puts his trust in this revisited art theater whose legitimacy he upholds and whose relevance he reminds us of. Clearly he is its most devoted partisan. But we should keep in mind that for him "art" is never sufficient unto itself—theater should be an action. ■

Georges Banu

Translation, L-S Torgoff

(1) *Des arbres à abattre* (Woodcutters), Odéon-Théâtre de l'Europe, November 30-December 11, 2016; *Place des héros* (Heroes' Square), La Colline, December 9-15, 2016; *Déjeuner chez Wittgenstein* (Wittgenstein's Nephew), Théâtre des Abbesses, December 13-18, 2016.

(2) Interview with Jean-Pierre Thibaudat, press packet for the 2016 Festival d'Automne.

(3) *Utopia. Lettres aux acteurs*, Actes Sud.

(4) He has taught directing at the Cracow Dramatic Arts Conservatory since 1983. ↵

« Factory 2 ». Théâtre de la Colline, Festival d'Automne, 2010. (Ph. K. Bielinsky)



Culturelles

Le Festival d'automne fait le « portrait » de Krystian Lupa

Krystian Lupa n'a pas besoin de l'actualité pour faire le buzz. Ses créations, dont trois sont présentées au festival d'automne de Paris, sont en soi des événements. Mais l'actualité le rattrape également quand le gouvernement populiste polonais provoque les gens de théâtre.

Le théâtre en Pologne, depuis Adam Mickiewicz, fait fortement partie de l'histoire culturelle, avec ses auteurs de renom international comme Witold Gombrowicz (1904-1969) et Slawomir Mrozek (1930-2013), ses grands metteurs en scène, Tadeusz Kantor (1915-1990) et Jerzy Grotowski (1933-1999), son public bien sûr, et les nombreuses salles qui l'accueillent, dont la dernière, le Nowy Teatr, a été inaugurée en avril à Varsovie grâce à la ténacité du metteur en scène Krzysztof Warlikowski, qui voulait son théâtre et l'a eu, malgré l'inertie active de la droite populiste au pouvoir. Cette même droite qui entend nommer un acteur de soap-opera plus connu pour ses sympathies politiques

que pour ses visions artistiques au théâtre de Wrocław (voir ci-dessous).

Cela a fait bondir Krystian Lupa qui a aussitôt mené la fronde contre cet affront fait à la culture par des nationalistes dont il redoute la politique. Sa prochaine création, prévue en ce théâtre, risque donc de ne pas y voir le jour. Mais trois de ses dernières pièces font l'objet d'un hommage particulier qu'a voulu lui rendre le festival d'automne à Paris. Trois pièces de l'écrivain autrichien Thomas Bernhard, *Place des Héros* et *Des arbres à abattre*, données ces deux dernières années au festival d'Avignon et *Déjeuner chez Wittgenstein*, présentée en 2004 au théâtre de l'Odéon.

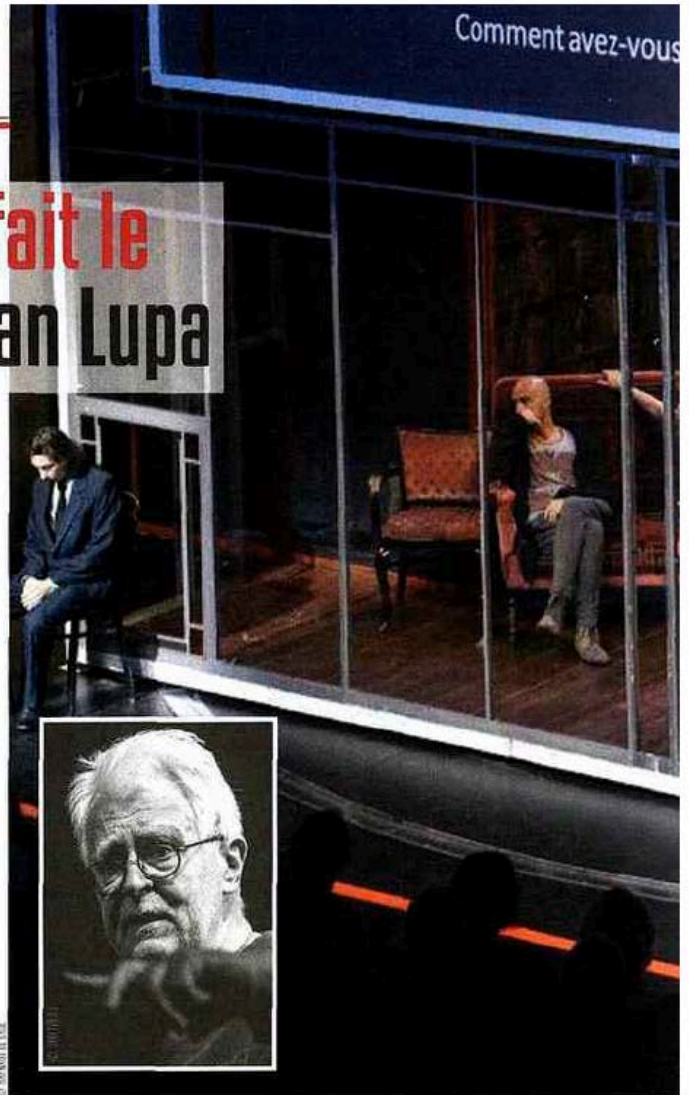
Trois pièces qui s'inquiètent du conservatisme et du nationalisme jusque dans les milieux qui leur sont a priori les plus opposés.

Complicité avec Thomas Bernhard

La passion de Krystian Lupa pour les textes de Thomas Bernhard (il crée le 14 octobre 2016 une nouvelle pièce de

l'auteur à Barcelone) est presque fondatrice de son théâtre, d'une intelligence et d'une rigueur intellectuelle qui font de lui un des grands metteurs en scène européens contemporains. Le public ne s'y trompe pas. « C'est cela qu'il fallait pour la Cour d'honneur » s'est écrit un spectateur en se levant pour la standing

ovation qui a suivi cet été au festival d'Avignon la présentation de *Place des Héros*. Le travail théâtral est d'une remarquable précision sur des textes qu'il est si facile de dénaturer en pamphlet dénonciateur. À 73 ans, Krystian Lupa maîtrise à la perfection « son » théâtre où le monologue intérieur de l'acteur et l'immersion du metteur en scène dans l'essence même du texte signent sa façon d'œuvrer. En Thomas Bernhard, il a trouvé un complice. L'écrivain autrichien n'avait rien d'un tendre. Toute son œuvre est marquée du sceau de la détestation pour son pays, qui s'est donné au nazisme avec tout l'élan purificateur de sa sainte foi catholique. Il a souffert depuis le plus jeune âge du conformisme et de l'hypocrisie d'une société qui n'a jamais voulu se regarder elle-



Les nationalistes polonais veulent aussi diriger la culture

Le théâtre Polski de la ville de Wrocław en Pologne est une institution à la pointe de la création théâtrale européenne. Son directeur Krzysztof Mieszkowski étant parti, un jury a été nommé pour désigner le successeur. Krystian Lupa était membre de ce jury qui a choisi Cezary Morawski par six voix sur huit. L'homme est la vedette d'un feuilleton genre soap-opera, bien éloigné des exigences esthétiques de sa nouvelle fonction.

Deux choses ont mis en rage Lupa. Le choix de Cezary Morawski, dont le profil ne correspond pas à celui attendu. Et le fait qu'il s'est fait berner. Le candidat a en effet été reçu avant le choix du jury par le ministre de la Culture qui semble avoir pesé à plus d'un titre pour sa nomination. « Il s'agit d'une décision politique sans précédent, qui ruine le processus artistique mis en œuvre depuis des années au Polski. A Wrocław, on détruit un théâtre. » En conséquence, le metteur en scène le plus réputé de Pologne a annoncé qu'il ne présenterait pas la création à l'affiche en novembre du Polski, *Le Procès de Kafka*, qu'il répète depuis quatre mois avec vingt acteurs. De leur côté, les comédiens du théâtre ont annoncé se mettre en grève. La situation est aujourd'hui bloquée.



Un parterre de gens de théâtre réunis pour le décès de l'une d'entre eux dans la pièce *Des arbres à abattre* adaptée par Krystian Lupa (photo) du roman de Thomas Bernhard.

même, se remettre en cause, et passe son temps à dénigrer le voisin, la connaissance, l'ami même. Cette détestation se traduit par une écriture excessive. C'est de cette excessivité, intérieurement travaillée, que Krystian Lupa fait ses pièces. Mais chez lui pas de vindictes ni de tribuns. Comme des plans très longs, la lenteur de l'action, le détachement feint avec lequel les acteurs disent des phrases plus provocantes les unes que les autres confèrent un calme glacial à ces appels terrifiants lancés par des personnages qui se sont suicidés.

Une mise en scène innovante

Le metteur en scène polonais ne laisse rien au hasard. Chez l'acteur, par un long travail, il

cherche à créer ce qu'il appelle « la danse avec son personnage », une « sorte de folie, de contact intime », « un mûrissement du corps pour pouvoir représenter le personnage » explique-t-il dans un long entretien mené par Jean-Pierre Thibaudat et publié chez Actes Sud.

Dans aucune des trois pièces présentées, les personnages ne sont rendus sympathiques. La sympathie serait inopportune. Ces domestiques, philosophes, artistes prisonniers de leur rôle, de leurs affirmations esthétiques passées, de leurs petites ou grandes compromissions, sont en fait terriblement humains. Et si le rire l'emporte, c'est que la mort est moins au rendez-vous de notre dramaturgie contemporaine que le ridicule et l'étroitesse de vue qui, à un moment ou à un autre, nous affectent

Place des Héros, place d'un autre temps ?

Le professeur Schuster, héros invisible de la pièce, s'est donné la mort avant les trois coups. Personne d'une moralité intransigeante, il en est devenu malade au point d'habiter, près de son université, sur une place qui glace son épouse. La Place des Héros à Vienne est le lieu où se



rassembleraient en faute et quasi spontanément les Autrichiens venus acclamer Hitler après l'annexion de leur pays par le Reich. Il craint, et l'écrit, le retour des nationalistes et des populistes. Dans cette pièce, la dernière écrite alors qu'il se savait condamné par la maladie, Thomas Bernhard ne cache pas son angoisse : « Ce n'est qu'une question de temps pour que les nazis reviennent au pouvoir ». Il ne pouvait pas savoir que, pour les élections présidentielles de décembre, c'est leur candidat qui serait donné gagnant. L'écrivain autrichien dit clairement pourquoi cela lui semble à nouveau possible : par le conformisme de nos sociétés, par l'attachement à l'ordre établi, même parfois de la part de ceux qui le critiquent le plus. Par la capacité qu'a chaque citoyen de reproduire intassablement, de génération en génération, cet ordre, et d'y gravir les échelons. Il ne s'agit pas de dénoncer les responsables, cela est acquis, il s'agit de montrer combien les complicités et les compromissions à cet ordre établi nous rendent chacun responsable.

Créée en mars 2015 au Théâtre national de Lituanie, donnée pour la première en France au Festival d'Avignon en juillet, la pièce décrit les différentes dimensions du professeur Schuster en même temps que la société où il a vécu. Et souffert. C'est d'abord un quasi monologue de sa gouvernante rapportant ses propos qu'elle ne comprend pas toujours mais admire. Puis son frère, professeur également, lucide, désenchanté, inconvertible et parfois vaniteux. Enfin l'entourage, conférant la dimension sociale et familiale dans la pièce donnant sur la Place des Héros.

tous. Car toujours, même aux moments des plus virulentes imprécations misanthropiques, les voix, les visages, cette forte présence des corps sur scène, nous garantissent l'humanité. Thomas Bernhard l'a voulu latente, émergeant dans des détails, Lupa l'embellit sans ostentation. Lui qui se voit plus en inspirateur d'acteurs qu'en directeur. C'est que l'ambition de ses mises en scène, comme tant de nombreux créateurs aujourd'hui, n'est pas de nous faire une leçon d'histoire ou d'humanité. Pas plus qu'elle n'est d'exposer une esthétique

ou de suggérer une politique. Mais laissons Lupa le dire lui-même : « Faire le diagnostic de la réalité avec un certain sentiment de supériorité est un résidu du rationalisme du XX^e siècle, et dans notre monde spirituel actuel, cela ne peut aboutir qu'à un échec. Si le monde est malade, c'est justement parce que les gens qui essaient de le diriger regardent la réalité de l'extérieur. » ♦

Jacques Mucchielli

Des arbres à abattre à l'Odéon du 30 novembre au 11 décembre

Place des Héros au théâtre de la Colline du 9 au 16 décembre

Déjeuner chez Wittgenstein aux Abbesses/Théâtre de la ville du 13 au 19 décembre



Autumn Festival in Paris

from 07 September 2016 to 31 December 2016

Description

A multi-disciplinary festival which was founded in 1972, the Autumn Festival in Paris brings together theatre, music, dance, film and the visual arts at the forefront of the cultural stage. Some forty or so places in the Paris region, such as the [Théâtre de l'Odéon](#), the Centre Pompidou, the Théâtre du Châtelet or even the Scène Wateau at Nogent-sur-Marne, take part in the festival and host all kinds of art events. A quality programme that this year welcomes the director **Krystian Lupa**, the composer **Ramon Lazkano** and the choreographer **Lucinda Childs**.

Website of the event

Audience

All public, Children

Lien : <https://www.franceinter.fr/theatre/portrait-de-krystian-lupa-dans-le-cadre-du-festival-d-automne-a-paris>

Portrait de Krystian Lupa dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

Par Valérie Guédot

Place des héros, Déjeuner chez Wittgenstein et Des Arbres à abattre pour un tête à tête entre Krystian Lupa et les textes de Thomas Bernhard !



Festival d'Automne à Paris ©

Pour le premier volet de son *Portrait*, **le Festival d'Automne** consacre à **Krystian Lupa**, trois textes de **Thomas Bernhard** : ***Place des héros*** (Didvyrių Aikštė), mis en scène au Théâtre National de Lituanie à Vilnius, et, avec des acteurs polonais qui lui sont familiers, ***Déjeuner chez Wittgenstein*** (Ritter, Dene, Voss) et une adaptation du récit ***Des Arbres à abattre*** (Wycinka Holzfällen) où **Lupa** a mis beaucoup de lui-même, apothéose à ce jour de son tête-à-tête avec **Thomas Bernhard**.

Jean-Pierre Thibaudat

▶▶▶ **Des arbres à abattre** à **Odéon-Théâtre de l'Europe** du
30 nov au 11 déc 2016



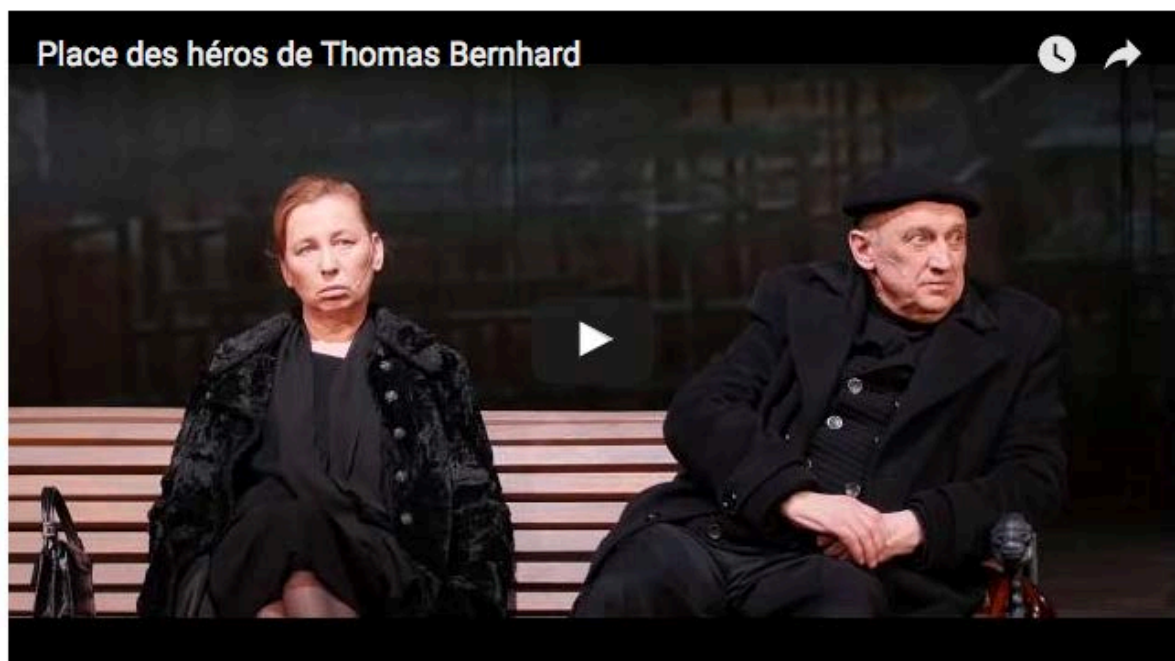
Récit de deux cents pages sans aucun retour à la ligne, comme souvent chez **Thomas Bernhard**, *Des Arbres à abattre* peint impitoyablement le milieu artistique bourgeois et viennois des années 1980. La maîtresse des lieux chante du **Purcell**, l'hôte, compositeur, quand il ne boit pas tapote son piano, les autres, pour la plupart, sont des acteurs. Le narrateur, invité à cette soirée qu'il observe depuis un « fauteuil à oreilles », est revenu à Vienne, après une longue absence, pour l'enterrement d'une actrice qui s'est suicidée et que tous connaissaient. Tout se passe au retour de l'enterrement. On attend pour se mettre à table un invité d'honneur : un acteur du Burgtheater.

Le temps est figé, comme dans la pièce *Place des héros*, mais *Des Arbres à abattre* est un récit et l'adaptation de **Krystian Lupa** – fondée aussi sur des improvisations – apparaît comme un libre dialogue avec **Thomas Bernhard**, qu'il retrouve pour la dixième fois. Le contexte viennois est effacé, la soirée en forme de veillée funèbre d'une génération artistique pourrait se passer à Varsovie ou à Paris, **Lupa** accorde une place de choix à la suicidée. Le narrateur, devenu **Thomas Bernhard** lui-même, dans un chuchotement sarcastique et énervé – le sous-titre du récit est « *Une irritation* » –, foudroie le monde artistique auquel il appartient – ses échecs, ses compromis, sa lâcheté. L'attente, le dîner : deux situations dont se délecte avec maestria **Krystian Lupa** dans ce spectacle où **Piotr Skiba**, son plus proche collaborateur, interprète le rôle de **Thomas Bernhard**.

Distribution

- Adaptation, mise en scène, décors et lumière, **Krystian Lupa**
- Texte, **Thomas Bernhard**, d'après une traduction de **Monika Muskała**
- Avec **Piotr Skiba** (Thomas Bernhard), **Halina Rasiakówna** (Maja Auersberger), **Wojciech Ziemiański** (Gerhard Auersberger), **Marta Zięba** (Joana Thul), **Jan Frycz** (acteur du Théâtre National), **Ewa Skibińska** (Jeannie Billroth), **Bożena Baranowska** (Anna Schreker), **Andrzej Szeremeta** (Albert Rehmden), **Adam Szczyszczaj** (Joyce), **Michał Opaliński** (James), **Marcin Pempuś** (John), **Anna Ilczuk** (Mira), **Krzyszława Dubielówna** (cuisinière)
- Apocryphe, **Krystian Lupa** et improvisations des comédiens
- Citation des œuvres de **Jeannie Ebner** et **Friederike Mayröcker**
- Pensées de **Joana** sur **Sebastiansplatz**, **Verena Lercher** (Graz)
- Costumes, **Piotr Skiba**
- Arrangement musical, **Bogumił Misala**
- Improvisation sur un thème de **Henry Purcell** sur Sebastiansplatz, **Mieczysław Mejsza**
- Vidéo, **Karol Rakowski** et **Łukasz Twarkowski**
- Assistants mise en scène, **Oskar Sadowski**, **Sebastian Krysiak**, **Amadeusz Nosal**

▶▶▶ **Place des héros** au **Théâtre de la Colline** du 9 au 15 déc 2016



Krystian Lupa a créé *Place des héros* au Théâtre National de Lituanie à Vilnius en 2015, un 27 mars, jour dédié au théâtre. Du théâtre, il est souvent question dans cette ultime pièce de **Thomas Bernhard**, et de l'Autriche, de l'abjection que l'auteur porte à son pays, à ses yeux un ramassis de nazis et d'antisémites. Il y pose sans détour la question de la responsabilité de l'Autriche dans l'Anschluss, brocarde le Burgtheater alors que **Claus Peymann** lui avait commandé cette pièce pour fêter l'anniversaire de ce théâtre dont il était alors directeur.

La vindicte, l'acérbe critique sont portées par un cercle de proches et amis du Professeur Schuster qui s'est suicidé en se jetant par la fenêtre donnant sur la *Place des héros* à Vienne. Place où Hitler a laissé le souvenir de clameurs qui hantent la veuve du défunt que l'on attend. Rien ne se passe, le temps semble pétrifié. On se prépare pour l'enterrement puis on dîne après. Chacun se souvient du « professeur », de ses lubies, de ses détestations, de son sale caractère. Sa servante flanquée d'une femme de chambre puis ses deux sœurs, son frère, ses collègues. La veuve enfin, à la toute fin.

Krystian Lupa excelle à mettre en scène les rapports entre ces êtres qui souvent se haïssent, se jalouent les uns les autres. Sa scénographie est dominée par une grande et haute fenêtre donnant sur la place. Merveilleusement servi et compris par les acteurs lituaniens, **Lupa** se régale de ce qui l'obsède : l'introspection microscopique de la nature humaine en requérant la personnalité des acteurs.

Distribution

- Mise en scène, décors et lumière, **Krystian Lupa**
- Texte, **Thomas Bernhard**
- Traduction en lituanien, **Rūta Jonynaitė**
- Avec **Valentinas Masalskis** (Robert Schuster), **Viktorija Kuodytė** (Anna), **Eglė Mikulionytė** (Olga), **Arūnas Sakalauskas** (Lukas), **Eglė Gabrėnaitė** (Mme Zittel), **RasaSamuolytė** (Herta), **Toma Vaškevičiūtė** (Herta), **Doloresa Kazragytė** (Hedwig), **Vytautas Rumšas** (Professeur Liebig), **Neringa Bulotaitė** (Mme Liebig), **Povilas Budrys** (M. Landauer)
- Costumes, **Piotr Skiba**
- Projections vidéo, **Łukasz Twarkowski**
- Composition, **Bogumił Misala**
- Assistants mise en scène, **Giedrė Kriaučionytė**, **Adam A. Zduńczyk**

▶▶▶ **Déjeuner chez Wittgenstein** au théâtre **Les Abbesses / Théâtre de la Ville** du 13 au 18 déc 2016



Kristian Lupa Déjeuner chez Wittgenstein © Marek Gardulski

En mettant en scène **Ritter, Dene, Voss** en 1996, **Krystian Lupa** rencontrait pour la première fois le théâtre de **Thomas Bernhard**, quatre ans après son adaptation du récit **Kalkwerk** (La Plâtrière). Réputé pour ses adaptations très personnelles de romans, **Lupa** est ici d'une fidélité extrême au texte de **Thomas Bernhard**, didascalies comprises.

En traduction française, la pièce a été publiée sous le titre **Déjeuner chez Wittgenstein**. **Bernhard** était ami avec **Paul**, le neveu de **Ludwig Wittgenstein**, le philosophe et logicien auquel son œuvre fait souvent référence. Les trois noms du titre de la pièce sont ceux de trois acteurs – **Ilse Ritter, Kusten Dene et Gert Voss** – appréciés de **Thomas Bernhard**. Ce sont aussi les noms des trois personnages de cette pièce en trois mouvements : avant, pendant et après le déjeuner.

Leurs parents ont laissé à Ritter, Dene et Voss une maison bourgeoise où habitent les deux sœurs, actrices occasionnelles. Tout se passe dans un salon-salle à manger avec vieux meubles, et portraits de famille – père, mère, oncles. L'une des sœurs a extirpé son frère Voss, philosophe épris de logique, de la maison de santé où il est interné. On l'attend pour le déjeuner.

France Inter – Mercredi 19 octobre 2016 (Suite de l'article)

Un intense et étouffant huis-clos entre trois êtres pétrifiés, englués de ressentiments, qui se déchirent sous nos yeux. Tout l'art de **Lupa** se concentre ici, outre l'espace, dans la direction des trois acteurs – **Małgorzata Hajewska-Krzysztofik, Agnieszka Mandat et Piotr Skiba** –, la tension de leur jeu, le battement du temps immobile.

Distribution

- Mise en scène et scénographie, **Krystian Lupa**
- Texte, **Thomas Bernhard**, d'après une traduction de **Jacek St. Buras**
- Avec **Małgorzata Hajewska-Krzysztofik** (Ritter, la sœur cadette), **Agnieszka Mandat** (Dene, la sœur aînée), **Piotr Skiba** (Voss, Louis)
- Musique, **Jacek Ostaszewski**
- Assistant scénographie, **Piotr Skiba**
- Organisation, **Janusz Jarecki**
- Régie plateau, **Zbigniew St. Kaleta**
- Régie lumières, **Adam Piwowar**
- Régie son, **Marcin Fedorow**
- Plateau, **Jacek Puzia**

Así trabaja Krystian Lupa

Vive para la función. No sale a la calle, no para de pensar en el texto. Duerme cuatro o cinco horas y el resto es concentración absoluta

MARCOS ORDÓÑEZ

16 NOV 2016 - 18:35 CET

Hablo con Pep Cruz. Está ensayando *Davant la jubilació*, de [Thomas Bernhard](#), con Marta Angelat y [Mercè Arànega](#), que se estrenará el 13 de enero en el Lliure, a las órdenes de [Krystian Lupa](#). Quiero saber cómo trabaja el gran director polaco. Tomo muchas notas. Ahí van algunos fragmentos:

Libertad. “Lo que he hecho con Lupa es distinto a todo lo anterior. Hay un antes y un después. Nunca dice ‘no’. Te dice: ‘Yo nunca te corregiré una entonación’. Y a los actores nos ayuda más el ‘no’ y su porqué. El actor suele buscar la seguridad, la repetición, las marcas. Él busca la libertad y te la ofrece. Todos tenemos mucho miedo a la libertad. No quiere que el actor mecanice las acciones. Te guía para encontrar el paisaje emocional y psíquico del personaje. Quiere que sepas profundamente lo que estás haciendo en escena, y a partir de ahí que te lances, que hagas lo que sientes. Dice: ‘No habléis nunca hasta tener claro lo que vais a decir, hasta tener verdaderos deseos de hacerlo’.

Indicaciones. “Es muy preciso, muy claro. Me dijo: ‘En el segundo acto golpeas a los otros desde tu depresión. Has de trabajar la fuerza de tu depresión’. En el tercero, donde mi personaje está borracho todo el rato, me indicó esto: ‘La borrachera es un reino. Tiene leyes distintas a las que rigen a los sobrios’. No te indica acciones: te interpreta el subtexto. A partir de ahí tienes muchas elecciones. Te impulsa para que seas tú quien llegue, porque entonces ya no lo olvidarás más”. En los ensayos habla durante horas. En polaco, claro, con traductor. De ese aluvión tomas notas y seleccionas. En una ducha no puedes fijarte en cada gota. Hay que dejar que te impregne.

El actor suele buscar la seguridad, la repetición, las marcas. Lupa busca la libertad y te la ofrece

Misterio. “Eso es fundamental para él. Dice: ‘Las interpretaciones y los textos han de tener misterio. No todo ha de estar a la vista’. Con él construyes lo que llama el magma de los personajes. Te hace escribir monólogos interiores, te hace entrar en su mente.

Escribiendo, imaginé la única vez que

llora mi personaje. Ha visto morir a cientos de personas sin derramar una lágrima, pero llora cuando ve morir a su caballo en el fango. Eso, naturalmente, no está en el texto. Está en mi sentimiento”.

Silencio. Me dijo: "El silencio no es ausencia de acción sino todo lo contrario. Si es verdadero indica lo que les pasa a los personajes. Un silencio bien sentido puede ser tensísimo. A veces, para crear una gran tensión bastan tres o cuatro detalles. No hace falta que el espectador lo sepa todo".

Monje. "Sí, tiene algo de monje. Vive para la función. No sale a la calle, no para de pensar en el texto, en los detalles. Duerme cuatro o cinco horas y el resto es concentración absoluta. Porque se ocupa de todo: la dirección, la escenografía, la luz, el sonido".

La función, me cuenta Cruz, está invitada al Festival d'Automne de París la próxima temporada. "Hay un homenaje a Bernhard y han elegido este montaje. Que un espectáculo en catalán dirigido por Lupa se vea en París me parece todo un acontecimiento".



ON EST TRANSPORTÉ PAR...

CES GÉANTS POLONAIS

ILS S'ATTAQUENT À DES MONTAGNES : EN ADAPTANT MARCEL PROUST OU THOMAS BERNHARD, DEUX METTEURS EN SCÈNE POLONAIS RUENT DANS LES BRANCARDS DE NOTRE AUTOMNE THÉÂTRAL. PAR THOMAS JEAN

LE MÉGALO

Le trublion. Il n'a jamais de mots assez durs contre les errances bigotes, antisémites ou homophobes, dont sa mère-patrie n'est pas exempte. Depuis deux décennies, Krzysztof Warlikowski et ses spectacles militent en sous-texte pour une Europe ouverte et cultivée.

Le roman sur scène. Il condense en 4h30 les sept pavés de « La Recherche » de Proust. Mégalo ? Sans doute et tant mieux : Warlikowski est un sculpteur de grands textes, lui qui fit incarner toutes les Phèdre possibles à Isabelle Huppert et qui peut greffer Koltès à Kafka dans un même spectacle en toute pertinence.

Le style qui décape. La sexualité cachée, l'ambiance pré-Shoah, la fin d'une époque, voilà ce que Warlikowski retient de l'œuvre monstre qu'il inonde de lumières troubles et rebaptise « Les Français ». Inutile de dire qu'on en prend pour notre grade.

« LES FRANÇAIS », de Krzysztof Warlikowski, d'après Marcel Proust. Jusqu'au 25 novembre, Théâtre national de Chaillot, Paris-16*.

LE REBELLE

Le trublion. Un livre-manifeste anti Droit et justice, le parti nationaliste au pouvoir ; un coup de gueule fracassant contre la nomination d'une star des sitcoms à la tête du théâtre de Wrocław... Krystian Lupa, c'est le porte-voix d'une Pologne culturelle qui ne se laisse pas piétiner.

Le roman sur scène. Les pages les plus acides de la littérature germanique ? Elles peuplent « Des Arbres à abattre », volée de bois vert lancée par Thomas Bernhard contre les élites viennoises. Un chef-d'œuvre de misanthropie que Lupa résume en quelques scènes acérées.

Le style qui décape. Ça démarre en chuchotements, ça s'autorise de grands cris, ça oscille entre apnées et roues libres, le tout cerclé de murs de verre. Le théâtre à la grand-papa, très peu pour le septuagénaire Lupa ! ■

« DES ARBRES À ABATTRE », de Krystian Lupa, d'après Thomas Bernhard. Du 30 novembre au 11 décembre, Théâtre de l'Odéon, Paris-6*.

GUIDE THÉÂTRE



PAR ARMELE
HÉLIOT
aheliot@lefigaro.fr

ET AUSSI



DES ARBRES À ABATTRE

Une des pièces les plus fascinantes de Thomas Bernhard, mise en scène par un maître polonais, Krystian Lupa, qui se consacre à l'œuvre de l'écrivain autrichien. Ni la durée ni les surtitrages ne doivent vous faire hésiter.

*Théâtre de l'Odéon (VI^e), du 30 nov. au 11 déc.
Tél. : 01 44 85 40 40.*

*Profitez de réservations à prix réduits sur
www.ticketac.com*

Du 26 novembre au 2 décembre 2016

SOMMAIRE



UN MONDE LIBRE

Elle est lumineuse et rayonnante, décidée et enthousiaste. Dans son art, dans sa vie, comme sur notre couverture. La comédienne, musicienne et metteuse en scène Rachida Brakni, ex-pensionnaire (et sublime tragédienne) de la Comédie-Française, est la « marraine » de *Télérama* pour les Etats Généreux de la Culture qui se dérouleront à Paris le 3 décembre. Avec la complicité du Centquatre, et au Centquatre. Elle y accompagnera *Télérama* dans les débats, rencontres et forums d'artistes et professionnels passionnés. Après Lyon et Marseille – et avant Lille –, notre désir est de faire surgir initiatives et idées neuves pour une culture encore plus ouverte et généreuse. C'est possible. Nous y croyons. Comme tant d'autres gourmands d'art avec nous. En France, la culture reste une des ultimes formes d'espérance commune. De foi en un monde, une société capables de métamorphoses. Un monde où ne sévissent pas la suspicion, la censure, la peur, telles que nous les raconte le cinéaste et homme de théâtre Kirill Serebrennikov dans la Russie de Poutine; et comme en témoigne un reportage à Moscou. Un monde où la surveillance, l'espionnite aiguë, le contrôle ne soient pas la norme. Un monde libre. Où la culture puisse imaginer encore tous les chemins. D'autres chemins. – *Fabienne Pascaud*

COUVERTURE

Rachida Brakni
Photo
Patrick Swirc
pour *Télérama*

MAGAZINE

- 3 **L'invité**
Le cinéaste et homme de théâtre russe Kirill Serebrennikov
- 15 **Premier plan**
Ariane Mnouchkine, l'horreur en farce
- 16 **Qui? Comment? Pourquoi?**
- 20 **Coup de charme**
L'actrice Sidse Babett Knudsen
- 22 **Ça va mieux en le disant**

LE DOSSIER

- 24 **Espions: un journaliste sous l'œil de Moscou**
- 28 **Le réalisateur Eric Rochant décrypte sa série *Le Bureau des légendes***
- 30 **La guerre froide à l'ère du Web**
- 34 **La double vie d'un agent secret écrivain**
- 36 **Fiction radio, du nouveau**
Le réalisateur Alexandre Plank dépoussière les dramatiques

40 **Les Etats Généreux de la Culture à Paris**

Rencontre avec la marraine de nos débats: la comédienne, réalisatrice et chanteuse Rachida Brakni

46 **Réalisateur animé**

Jean-François Laguionie sort son cinquième long métrage, *Louise en hiver*

50 **Hommage**

Leonard Cohen, parti avec la clé des chants

AUTREMENT

- 53 **Penser**
Les historiens étrangers éclairent le passé français
- 56 **Voyager**
A Madrid avec Pedro Almodóvar
- 58 **Découvrir**
Boule à thé design, mooc culinaire, plantation de papier...

CRITIQUES

- 61 **Le rendez-vous**
Krystian Lupa, le metteur en scène polonais en trois pièces
- 64 **Cinéma** 76 **Livres**
- 72 **Musiques** 82 **Arts**
- 75 **Concerts** 85 **Enfants**

SPÉCIAL FORMATIONS

- 87 **A l'occasion du Start**
Les métiers de la mode, du graphisme, du jeu vidéo et du Web

TÉLÉVISION

- 107 **Le meilleur de la semaine télé**
- 117 **En léger différé**
- 118 **Programmes et commentaires**

RADIO

- 174 **Le meilleur de la semaine radio**
- 178 **Les programmes**
- 184 **Talents**
- 187 **Mots croisés**

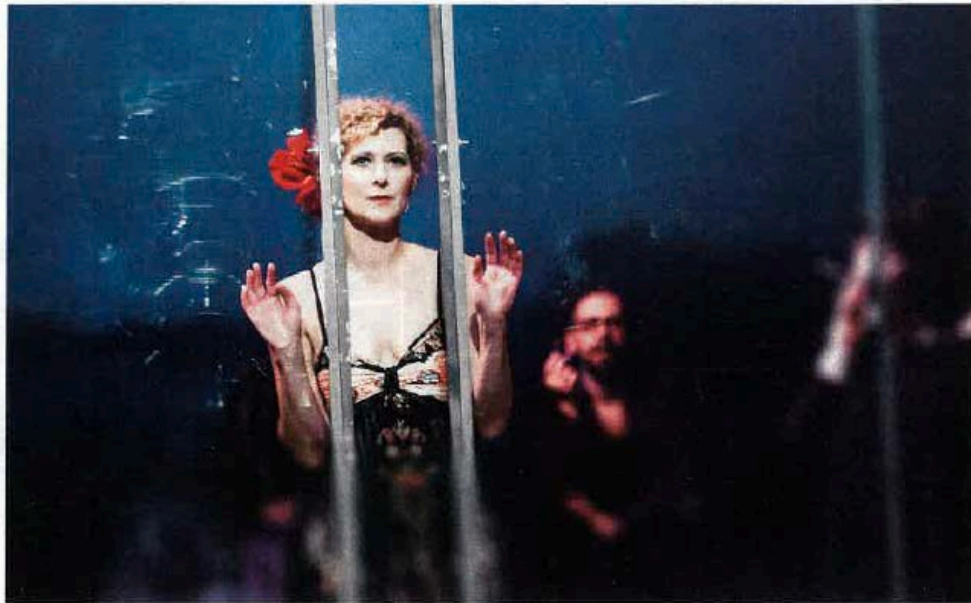
Ce numéro comporte: une couverture spécifique « Paris-IDF » pour les abonnés et les kiosques de Paris-IDF et une couverture nationale; une brochure Salon du livre de Montreuil posée pour les abonnés et jetée pour les kiosques des dép. 75-78-91-92-93-94. Édition régionale, *Télérama-Sortir*, foliotée de 1 à 64 jetée pour les kiosques des dép. 75, 77, 78, 91, 92, 93, 94, 95, posée sur la 4^e de couverture pour les abonnés des dép. 75, 78, 92, 93, 94.

LE RENDEZ-VOUS CRITIQUE

« PORTRAIT
KRYSTIAN LUPA »
*Le metteur en scène
polonais est à l'honneur
du Festival d'automne,
avec trois drames de
Thomas Bernhard. Une
plongée métaphysique
au cœur de l'Histoire.*



LE RENDEZ-VOUS



« PORTRAIT KRYSZTIAN LUPA »

EN TROIS MISES EN SCÈNE

LETT

Prodigieuse expérience de spectateur : regarder, voir, écouter, pénétrer ce jeu d'acteur poussé jusqu'à la quintessence de l'intériorité. Jusqu'à ce qu'il fasse miroir en nous, résonne en nous et procure un fraternel vertige. Mais sans que les éblouissants interprètes de Krystian Lupa s'enferment jamais, et s'isolent, dans leurs rôles, constamment sensibles qu'ils restent au contraire à l'écoute de leurs partenaires, à la choralité de la pièce. Du texte. Car le Polonais Lupa, 73 ans, aime avant tout la littérature. Ne s'embarrasse pas forcément de théâtre codifié, mais adapte, laboure, sculpte pour ses comédiens les grands fleuves romanesques : de Musil à Dostoïevski, de Rilke à Thomas Bernhard aujourd'hui, ce frère, ce double secret, dont il semble partager l'intime conviction d'une société en déroute, d'où a disparu l'esprit.

C'est autour de l'imprécauteur autrichien (1931-1989), misanthrope nourri de haine pour les compromissions de sa patrie avec les nazis, avec lesquels il affirme qu'elle n'a jamais rompu, que le Festival d'automne offre un magnifique et essentiel « Portrait Krystian Lupa » en trois spectacles. *Des arbres à abattre*, *Place des Héros*, *Déjeuner chez Wittgenstein*. Trois absolus et fascinants moments de théâtre et d'incarnation.

Est-ce parce qu'il commença par des études scientifiques avant de se lan-

cer dans la gravure, puis rentra à l'école de cinéma de Łódź que le visionnaire touche-à-tout, capable de jongler avec les idées, les images et les formes (il signe la scénographie et les lumières de chaque spectacle), sait parvenir au mystère des choses et des êtres ? Dans *Des arbres à abattre*, le maître de Cracovie réussit par exemple à suggérer dans l'obsédante détestation de Bernhard l'amour secret pour Vienne, qui le hante et qu'il avoue douloureusement ; à emplir la rage du dramaturge de sa tendresse cachée pour les êtres mêmes qu'il honnit. A mettre de l'acceptation dans le rejet. Du trouble, du doute, cette insondable palpitation des frustrations tuées, des désirs muets. Et il y en a beaucoup dans ce pamphlet contre la société viennoise branchée des années 1970. Bernhard y met en scène un caricatural et autobiographique « dîner artistique » rassemblant des créateurs après le suicide d'une comédienne amie qu'ils ont laissée sombrer dans la solitude et l'alcoolisme.

Abandons, hypocrisies, narcissismes et mauvaise foi : voilà de pathétiques ego rassemblés par un couple de musiciens calamiteux, en présence de Thomas Bernhard en personne. Qui exècre ses confrères, même s'il sait ne pas se comporter mieux qu'eux... On rit beaucoup à cette descente, masochiste, aux enfers mondains que Krystian Lupa dirige avec une sobriété brûlante, de

l'immobilité parfois, et beaucoup de silence. La seule excentricité qu'il s'autorise est de rugir, au loin, des indications au micro pour ses comédiens-disciples... Ceux-là chuchotent souvent au point qu'on ne sait plus qui parle. Mais ne répétons-nous pas constamment la même chose ? Au gré d'une tournette qui alterne décors et époques, c'est au voyage intérieur, aux flots de conscience insoupçonnés, à la remontée involontaire des mémoires qu'incite Lupa.

Comme dans *Place des Héros*, « vrai » et ultime texte dramatique, cette fois, sur cette Autriche qui vient d'élire à sa tête Kurt Waldheim, nazi notoire. Commande du Théâtre national de Vienne, *Place des Héros* y fit scandale dès sa création, en 1988. N'y entend-on pas qu'« il ya aujourd'hui plus de nazis qu'en 1938 » ? Et que les Viennois, intimement antisémites, le resteront pour l'éternité... Brûlot politique de circonstance, flot de rage comme d'habitude déversé contre un pays que Bernhard, pourtant, ne peut quitter ? Tel son héros fantôme, justement, ce professeur Schuster, grand mathématicien juif à la retraite, et qui vient de se défenestrer. Il devait quitter Vienne et ce lugubre appartement donnant sur la fameuse place où Hitler, en mars 1938, avait proclamé devant cent mille Viennois enthousiastes l'annexion de l'Autriche au III^e Reich. Sa femme y était devenue folle d'être ainsi obligée d'habiter sur le lieu même du calvaire programmé des Juifs, ses frères. Elle réentendait sans fin Hitler, que le public finira par entendre aussi. Alors le couple avait décidé de fuir à Oxford, où Schuster avait enseigné. Mais, in extremis, Schuster avait préféré se suicider.

Place des Héros raconte encore bien autre chose. C'est le testament d'un intellectuel européen sans plus d'illusions – Bernhard, Lupa ? –, désespéré de la défaite de la pensée, du politique, de la culture. Désespéré de l'évolution d'un monde où s'est perdue la beauté de l'intelligence, des êtres et des choses. Par-delà les mots rageurs de Bernhard – que Lupa traduit avec cette tragique lenteur, cette effroyable douleur dont il est le grand prêtre –, c'est ce vide désormais propice à toutes les terreurs – si proches, d'ouest en est – que nous fait saisir le metteur en scène.

Dans l'espace grandiose et délabré du vieux palais viennois où se préparait le déménagement, comme entre deux temps donc, deux mondes, celui

Place des Héros (page précédente) et *Des arbres à abattre* (ci-dessus), deux pamphlets de Thomas Bernhard sur la société autrichienne.

des vivants et celui des morts, il nous immerge à merveille dans la conscience de son énigmatique héros. Car Schuster non seulement hante ici tous les personnages qui surgissent peu à peu telles des ombres – sa gouvernante, sa domestique, ses deux filles, son frère, son fils, son épouse –, mais il envoûte l'espace même de la représentation, apparaît au gré de fugitives images vidéo...

Comment expliquer l'art infini du metteur en scène, tout d'indicibles sensations intérieures et de frémissements inconscients de la pensée? Comment témoigner de la plongée métaphysique, et si simple, qu'il nous offre au cœur de l'Histoire, du politique, des êtres et de la tragédie toujours recommencée de nos existences? L'artiste plasticien, chef d'orchestre, procède à base de détails si concrets: le repassage de chemises que le mathématicien ne mettra plus jamais, le cirage de ses chaussures, un bouquet de ces fleurs qu'il détestait, une mystérieuse photo, un repas, un manteau, une caisse où apparaît une croix nazie... Son travail est celui d'un peintre comme d'un médium, d'un cinéaste comme d'un confesseur, d'un musicien comme d'un accoucheur. Il nous réveille, nous alerte et étrangement nous console avec tendresse, dans ce monde de morts-vivants et de fantômes qui semble désormais être le nôtre. A l'image de celui de la pièce. Et malgré toutes les tentatives – illusives et vaines, l'actualité le prouve – d'oublier ou au contraire de rappeler sans fin nos monstruosité. Dans ce bel et fol espoir heureusement toujours recommencé de les éradiquer...

– Fabienne Pascaud

| *Des arbres à abattre*, drame de Thomas Bernhard
| 4h40
| Du 30 novembre au 11 décembre, Festival d'automne, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris 6^e, tél.: 01 53 45 17 17.

| *Place des Héros*, drame de Thomas Bernhard
| 4h | Du 9 au 15 décembre, Festival d'automne, Théâtre national de la Colline, Paris 20^e; du 6 au 13 avril au TNP de Villeurbanne, tél.: 01 53 45 17 17.

| *Déjeuner chez Wittgenstein*, drame de Thomas Bernhard
| 3h30 | Du 13 au 18 décembre, Festival d'automne, Théâtre des Abbesses, Paris 18^e, tél.: 01 53 45 17 17.

« LETTRES AUX ACTEURS », DE KRYSYAN LUPA

« Aussi longtemps que tu te mets au service de tes intentions, que tu sers consciemment la tâche fixée, plus ou moins théorique – tu restes aveugle. La réalité ne s'ouvre pas. Tu restes un exécutant, un artisan de ton modèle qui ne sera que le reflet toujours plus pâle de conclusions et de reflets de reflets. Ta création restera scolaire... Morte... Aussi longtemps que rien ne contredira ta logique, ne fera de toi ce que tu refuses, ne boycottera tes plans et ne renversera ton itinéraire programmé. Tu dois parvenir à ton personnage révolté – insoumis à ton imagination. Aussi longtemps que tu ne créeras pas un personnage qui renverse tes plans – aussi longtemps que tu ne seras pas créateur de vie. »

| *Utopia, Lettres aux acteurs*, éd. Actes Sud, 172 p., 18 €.

DU GRAND THÉÂTRE ET AUTRES SURPRISES...

Place des héros, mis en scène par Krystian Lupa.
Photo © D. Matvejevas

JOURNAL CRÉÉ EN 1992

« LA CULTURE EST UNE RÉSISTANCE À LA DISTRACTION » PASOLINI

La Terrasse

249

LE JOURNAL DE RÉFÉRENCE
DES ARTS VIVANTS
DECEMBRE 2016

LA TERRASSE

4 avenue de Corbéra 75012 Paris
Tél: 01 53 02 06 60 / Fax: 01 43 44 07 08
la.terrasse@wanadoo.fr

Paru le 30 novembre 2016
25^e saison / **80 000 exemplaires**
Prochaine parution le 4 janvier 2017
Abonnement p. 39 / Sommaire p. 2
Directeur de la publication: Dan Abitbol
www.journal-laterrasse.fr



Les fêtes de fin d'année approchent, l'élection présidentielle aussi! Profitons pleinement des spectacles, c'est aussi une manière d'exercer notre liberté et notre esprit. Et informons-nous avec vigilance. «*Une idée fausse, mais claire et précise, aura toujours plus de puissance dans le monde qu'une idée vraie, mais complexe*» rappelle Alexis de Tocqueville dans *De la démocratie en Amérique*. Au programme en décembre, en théâtre, danse et musiques: *Place des Héros, Une Chambre en Inde, La résistible ascension d'Arturo Ui, F(l)ammes, Il cielo, Avant le Ciel, Les Caprices de Marianne, Scènes de violences conjugales, Le Temps et la Chambre, Un Démocrate, Aleatorio, Les Percussions de Strasbourg, Fred Hersch, Alain Planès, John Adams, Ping Machine...*

Auditions 2017

Bachelor Contemporary Dance pour danseurs
Master Théâtre pour metteurs en scène

Haute école des arts de la scène, la Manufacture offre à Lorraine trois filières de formation supérieure: le Bachelor Théâtre (pour comédiens), le Bachelor Danse contemporaine (option création) et le Master Théâtre (orientation mise en scène).



MANUFACTURE

www.manufacture.ch

Hes 50

THÉÂTRE NATIONAL DE LA COLLINE
DE THOMAS BERNHARD / MES KRYSZTIAN LUPA

PLACE DES HÉROS

À 73 ans, le metteur en scène polonais Krystian Lupa continue de s'affirmer, de création en création, comme l'un des maîtres du théâtre mondial. Le Festival d'Automne à Paris lui consacre « un portrait » composé de trois spectacles*. Parmi eux, l'impressionnant *Place des héros*, de Thomas Bernhard, présenté au Théâtre national de la Colline.

© D. Matvejevas



Place des héros, mis en scène par Krystian Lupa.

Ils parlent ou ils se taisent. Donnent corps à de longs monologues. Se manifestent dans la simplicité d'activités quotidiennes : s'asseoir sur un banc, convoquer la mémoire et les propos d'un proche venant de mettre fin à ses jours, s'atteler au rangement d'un placard, prendre

place autour d'une table à l'heure du repas, repasser une pile de linge... Dans des décors et des lumières (de Krystian Lupa) qui portent plus loin que leur apparent réalisme, les interprètes lituaniens** de *Place des héros* pèsent, jusque dans leurs non-dits, de tout leur poids humain. Lentement. Pleinement. Sans le début d'une coquetterie. La vie, lorsqu'elle s'exprime à travers une telle évidence, n'a pas besoin de frasques ou de traits de fantaisie. Elle se suffit à elle-même. Déploie une densité d'autant plus frappante que ses fondements échappent. Sa force, aussi, reste mystérieuse. Sa beauté surgit d'on ne sait où. Comme dans la plupart des créations du metteur en scène polonais, les fils de la temporalité se distendent et nous englobent. Ils nous emportent dans un monde qui outrepassé l'idée de réussite théâtrale.

LA CONSISTANCE DES MOTS ET DES SILENCES

Car cette version tout en élans contenus de la pièce testamentaire de Thomas Bernhard (l'écrivain autrichien a écrit *Place des héros* en 1988, un an avant sa disparition) est d'une amplitude hors norme. Centrée sur les impulsions souterraines que font naître les onze comédiens, la mise en scène de Krystian Lupa frappe comme une tornade sans pluie. Et sans vent. Une tornade sèche, en somme, sourde, qui vient pourtant réactiver de manière surprenante les traumatismes d'un passé qui se réinvente dans le présent. L'Anschluss. Les fantômes du nazisme. La décomposition morale et politique d'un peuple, d'une nation. « *Les gens ne soupçonnent pas que la catastrophe peut arriver* », dit l'un des personnages. Du XX^e au XXI^e siècle, le cinglant Thomas Bernhard fait ici plus que jamais figure de visionnaire. Il dénonce, pointe du doigt, apostrophe. Krystian Lupa – intime de cette grande écriture – explore la consistance des mots, mais aussi des silences. Il touche à l'invisible. À l'irreprésentable.

Manuel Piolat Soleymat

* Outre *Place des héros*, ce portrait se compose de *Des Arbres à abattre* au Théâtre national de l'Odéon et de *Déjeuner chez Wittgenstein* au Théâtre des Abbesses.

** Le spectacle est une production du Théâtre national de Lituanie.

La Colline – Théâtre national, 15 rue Maite-Brun, 75020 Paris. Du 9 au 15 décembre 2016.

**Du mardi au samedi à 19h, le dimanche à 15h, relâche le lundi. Spectacle en lituanien surtitré en français, vu le 18 juillet 2016 lors du Festival d'Avignon. Durée de la représentation : 4h entractes inclus. Tél. 01 44 62 52 52. www.colline.fr
Également du 08 au 13 avril 2017 au TNP à Villeurbanne.**

Réagissez sur www.journal-laterrasse.fr



THOMAS BERNHARD / KRYSZTOF LUPA

Déjeuner chez Wittgenstein Ritter, Dene, Voss

VIE DE FAMILLE. KRYSZTOF LUPA RENCONTRE THOMAS BERNHARD. ET SI LEUR PESSIMISME, LEUR COLÈRE ÉTAIENT JUSTIFIÉS ?

Un déjeuner qui réunit deux sœurs et un frère. Elles sont comédiennes, « intermittentes ». Mais elles ne sont pas pauvres, loin de là. Lui est un intellectuel. Un philosophe que, pour l'occasion, elles ont fait sortir de la maison de santé où il est en traitement.

L'affaire se passe dans un « salon bourgeois » entre portraits et meubles de famille. On connaît les sentiments de Thomas Bernhard envers la bourgeoisie de son pays, l'Autriche, dont jamais il n'a accepté le comportement avant, pendant et après Hitler. Ses personnages en portent le poids. Ici, les voilà prisonniers de leurs rêves avortés, de leurs désirs sans solution. Tout à la fois pitoyables et inquiétants, ils sont lourds de questions qu'ils ne peuvent pas, n'osent pas résoudre.

Avec ses authentiques « personnages de théâtre », la pièce semble écrite pour Krzysztof Lupa. Metteur en scène polonais, qui, d'abord et avant tout, construit son travail à partir de ses comédiens. Avec eux. Avec ce qu'ils sont, ce qu'ils peuvent devenir. La manière dont il les observe, dont progressivement, sans jamais lâcher prise, il amène chacun d'eux à s'impliquer « corps et âme » dans tout ce que mots et silences peuvent entraîner, est fascinante. Aussi celle dont, jour après jour, il fait vivre à chacun, et ensemble, leur histoire commune.

Une première fois, ils sont venus (en 2004) aux Ateliers Berthier. Ceux qui ont eu la chance de les voir ne peuvent oublier leur intense présence, les flashes d'ironie et de détresse, la tension, l'émotion.

Nous allons les retrouver. Le spectacle revient, invité par le Festival d'Automne à Paris, aux Abbesses. Ni le temps passé ni l'âge n'y font rien. Le mur des passions, la « difficulté d'être » demeurent. Et brûlent.

Il ne reviendra pas au Théâtre Polski de Wrocław, où Krzysztof Lupa l'a répété, travaillé, retravaillé, comme d'ailleurs la plupart de ses spectacles. Pour lui, c'est fini.

La raison ? Peu apprécié par les autorités catholiques, le directeur a été remplacé par un acteur, jusqu'à présent sans lien avec la scène, connu pour ses rôles dans des feuilletons télévisés. Il a été choisi, a-t-il expliqué, après avoir exposé son projet au ministre de la Culture : un programme de pièces uniquement polonaises, capables de remplir la salle à cent pour cent à chaque représentation, et parfaitement rentables.

Et il ne s'agit pas d'un sketch.

Les protestations n'ont pas tardé. En vain. Quant à Lupa, il a annulé ses répétitions programmées du *Procès de Kafka*. Que sans doute il reprendra ailleurs.

Mais la disparition d'un théâtre ambitieux et la victoire du populisme ne sont, à aucun point de vue, rassurants.

c. g.

AU THÉÂTRE DES ABBESSES
DU 13 AU 18 DÉCEMBRE
10 € À 30 €



EN POLONAIS SURTITRÉ EN FRANÇAIS

TEXTE Thomas Bernhard TRADUCTION Jacek S. Buras MISE EN SCÈNE & SCÉNOGRAPHIE Krzysztof Lupa
MUSIQUE Jacek Ostaszewski SON Mirosław Guzman ASSISTANT SCÉNOGRAPHE Piotr Skiba
AVEC Małgorzata Hajewska-Krzysztofik, Agnieszka Mandat, Piotr Skiba

PRODUCTION Narodowy Stary Teatr - Cracovie/Nowa Polska (une action polonaise en France).

AVEC LE SOUTIEN DE ADAM MICHAŁCZ Instytut et du Théâtre Polonais de Paris.

COFINANÇON Théâtre de la Ville-Paris - Festival d'Automne à Paris.

La pièce représentée est publiée chez l'Arche Éditeur dans la traduction française de Michel Nebenzahl.

THÉÂTRE

LA NUIT NAZIE



VICTIME OU COUPABLE ? L'Autriche face à un passe qui ne passe pas...

Une haute fenêtre donne sur la place des Héros : Vienne, mars 1938, la foule acclame Hitler après la proclamation de l'Anschluss. 1988, en pleine affaire Kurt Waldheim, le professeur Schuster, juif, retraité, s'y défenestre. On attend sa veuve qui arrivera tardivement. On se prépare pour l'enterrement et le dîner. Le metteur en scène recrée l'univers sombre de Bernhard, son écrivain fétiche. On cire les chaussures alignées, on plie les chemises dans un rituel obsédant qui révèle la présence du mort. Bruit des vitres cassées pendant la Nuit de cristal. Rituel d'un repas aux allures de Cène. On se souvient du professeur tyrannique, de son mauvais caractère, de ses caprices. Affluent les rivalités, les haines. Bernhard abhorrait une Autriche antisémite et nazie. Et la pièce met douloureusement le doigt sur la persistance du nazisme. À la fin de chaque acte, rien ne se passe, une vacuité impensable au théâtre qui annonce les démons à venir. Les non-dits, l'inconscient se révèlent au fil des dialogues, en même temps qu'ils occultent les pensées. Lupa met en exergue l'ironie acerbe et la désespérance de l'auteur devant une société lobotomisée politiquement et intellectuellement. *Place des Héros*, œuvre testamentaire labyrinthique et provocatrice de Bernhard, fut un scandale politique. Une pièce prophétique contre le nationalisme et l'antisémitisme : « Tout n'est plus qu'un immense dépôt de bilan. »

ÉVELYNE SELLES-FISCHER

■ **Place des Héros**, de Thomas Bernhard, mise en scène de Krystian Lupa, jusqu'au 31 décembre, Paris, Théâtre de la Colline Rens 01 44 62 52 52

Place des héros

de Thomas Bernhard. Mis en scène Krystian Lupa. Théâtre de la Colline, du 9 au 15 décembre.
Mais aussi *Des Arbres à abattre*, théâtre de l'Odéon. Du 30 novembre au 11 décembre. Dans le cadre du festival d'Automne.

Sans doute le spectacle le plus attendu du mois de décembre, *Place des héros* mis en scène par Krystian Lupa s'annonce comme un événement. Si l'on retrouve dans cette création la passion fidèle du patriarche de la mise en scène polonaise pour Thomas Bernhard, dont il a fait ces dernières années son interlocuteur privilégié, il faudra aussi assister au spectacle en pensant à la réflexion politique que mène Lupa dans son pays. Lui qui a dit souffrir d'étrangeté face au nationalisme installé en Pologne, et grimant dans tout l'Occident, retrouve un lieu de pensée dans la pièce de Bernhard, attaque frontale contre le patriotisme. Le travail de Lupa avec les comédiens, cette intransigeance à laquelle le metteur en scène les fait parvenir, devrait culminer dans cette pièce. Et avant cela, début décembre, l'on pourra revoir l'autre grand spectacle bernhardien de Lupa, *Des Arbres à abattre* à l'Odéon. **CP**



MITTELEUROPA

Thomas Bernhard continue à inspirer les plus grands et faire les grandes heures du festival d'Avignon.

PAR JEAN-PIERRE HAN



Des arbres à abattre. © Natalia Kabanow



Place des Héros. © D. Matvejevs / Lithuanian National Drama Theatre

Il a illuminé de son immense talent les deux dernières éditions du Festival d'Avignon, qui en avaient grandement besoin. Il s'agit de l'un des derniers grands noms de la scène internationale, le Polonais Krystian Lupa, 73 ans depuis novembre et toujours en pleine force créatrice, auquel le Festival d'automne rend un très juste hommage en présentant trois de ses productions, *Place des héros*, *Des arbres à abattre* et *Déjeuner chez Wittgenstein*, qui constitueront un excellent « portrait » du metteur en scène, mais aussi, à certains égards, de l'auteur avec lequel il a toujours entretenu une relation particulière (il a à son actif une dizaine de travaux sur ses textes, les adaptant lui-même lorsqu'il ne s'agissait pas de pièces de théâtre), Thomas Bernhard. Les trois spectacles présentés, que les spectateurs auront le loisir (et le plaisir) de juger sur... pièces donc, sont en effet des œuvres de l'écrivain autrichien. *Place des Héros*, justement, est la dernière, écrite en 1988 quelques mois avant sa mort. Son titre, *Heldenplatz* en version originale, était pour le moins provocateur, car il ravivait le souvenir

du discours qu'Hitler avait prononcé sur cette place en 1938 pour proclamer l'Anschluss, rattachement de l'Autriche au III^e Reich, devant une foule de cent mille personnes enthousiastes.

Là où ça fait mal

Thomas Bernhard, à son habitude, appuie là où ça fait mal, jusqu'au ressassement ; l'écho de cette foule accompagne toute la pièce, dans laquelle il est question d'un professeur juif dont les fenêtres de l'appartement donnent sur la place et qui a fui le nazisme avec toute sa famille pour se réfugier à Oxford, en Angleterre. Il mettra fin à ses jours dix ans plus tard, estimant qu'« il y a aujourd'hui plus de nazis à Vienne qu'en 1938 »... On ne saurait être plus clair sur ce qu'était sa vision du monde alors que la famille et quelques amis du défunt se retrouvent dans le fameux appartement autour d'un repas après la célébration des obsèques. Paroles et considérations sont impitoyables. Si leur violence inouïe fit scandale lors de la création de la pièce en 1988, elle a en revanche

fait soupirer d'aise les spectateurs du dernier Festival d'Avignon, enfin confrontés à une œuvre forte. Thomas Bernhard, son metteur en scène et ses interprètes – Lituaniens appartenant à la troupe du Théâtre national à Vilnius – se montraient là sous leur meilleur jour, ces derniers faisant preuve d'une présence et d'une justesse extraordinaires, chantant leur partition presque *mezzo voce*, avec une intensité d'autant plus forte qu'elle n'avait pas besoin d'être vociférée, mais simplement réitérée à l'infini. Toute la mise en scène de Krystian Lupa joue à merveille de ce subtil registre.

Des arbres à abattre, qui avait fait les beaux jours d'Avignon l'année dernière, met en scène un autre repas, celui pris ensemble par des artistes et des intellectuels qui se retrouvent là encore après les obsèques d'un ami commun – la mort est toujours présente dans les œuvres de Thomas Bernhard. C'est d'une drôlerie dévastatrice, réglée avec une précision d'horloger, par les comédiens de Lupa cette fois-ci... Éblouissant. ■

VOIR

Trois pièces de Thomas Bernhard mises en scènes par Krystian Lupa :

Place des Héros. Théâtre de la Colline, du 9 au 15 décembre.

Des arbres à abattre. Odéon, du 30 novembre au 11 décembre.

Déjeuner chez Wittgenstein. Théâtre des Abbesses, du 13 au 18 décembre.

LIRE

Utopia. Lettres aux acteurs. Krystian Lupa. Actes Sud. 176 pages, 18€

La forêt humaine de Krystian Lupa à l'Odéon

Philippe Chevilley / Chef de Service | Le 01/12 à 06:00, mis à jour à 16:42



La forêt humaine de Krystian Lupa à l'Odéon ©Natalia Kabanow

Artiste vedette du festival d'automne, le Polonais Krystian Lupa va secouer le public parisien avec son adaptation-fleuve du roman de Thomas Bernhard « Des arbres à abattre ». Un spectacle ultrasensible, au plus près de la vanité des hommes, de leur laideur et de leur beauté, porté par d'immenses comédiens. Ici, notre critique enthousiaste, parue lors de la création, au festival d'Avignon 2015.

Si la mission du théâtre est de dire le monde, le théâtre de Krystian Lupa semble dire la vie même. Le close-combat que livre le metteur en scène polonais avec le roman de Thomas Bernhard « Des arbres à abattre » (1984) offre une saisissante mise en perspective des espoirs déçus des hommes, de leur solitude glacée, de la grâce un instant embrassée et à jamais perdue.

Quatre heures durant, le temps du « dîner artistique » donné par le couple Auersberger, où est invité Thomas - double de l'auteur autrichien -, le spectateur assiste au délitement d'êtres ridicules, mais profondément humains et touchants. Les treize comédiens sont d'une stupéfiante vérité. Du

salon à la salle à manger, le public, fasciné, a l'impression d'être aspiré par cette assemblée de coeurs cassés et de faire partie des convives.

Lupa suit les grandes lignes du roman. Le fil rouge est bien le regard acerbe que porte Thomas Bernhard sur cette petite société d'artistes compassés (ratés, vendus, usés) qu'il retrouve trente ans après - ayant accepté contre son gré l'invitation des Auesberger. Mais il tire le propos vers l'universalité et teinte l'ironie de beaucoup de compassion.

HAINES ET AMOUR



©Natalia Kabanow

On n'est plus forcément à Vienne. On est dans toutes les villes d'Europe où s'épanouissent de microsociétés culturelles, plus ou moins brillantes. Lupa montre avec malice le pathétique et les failles des Auersberger, des deux écrivaines en bout de course ou des deux jeunes loups qui passent leur temps à ricaner... Mais, en mettant en scène avec délicatesse le fantôme de Joanna, l'artiste alcoolique qui s'est récemment suicidée, il rappelle la magie d'antan, lorsque la tribu était jeune, enthousiaste, qu'elle croyait en son génie. Lupa nous émeut avec ces flash-back joués sur scène ou filmés en noir et blanc.

L'action est lente. Pourtant, les sens du spectateur sont sans cesse sollicités. A la première partie grave et feutrée, où se dévoilent par petites touches les « caractères », répond la seconde, intense et souvent hilarante. Le dernier convive tant attendu est un comédien imbu de lui-même, qui pontifie à l'envi. C'est lui qui, indirectement, va provoquer l'implosion de la soirée (sur fond de « Boléro » de Ravel) et dire tout haut la faillite de l'idéal « arty ».

Projetés sur écran, les derniers mots du roman, où Bernhard avoue l'amour qu'il éprouve malgré tout pour ces gens et cette ville honnis, arrachent les larmes. Le public, debout, applaudit de longues minutes cette leçon de théâtre et de vie, entrée dans la légende d'Avignon et qui attend son heure de gloire à Paris..

DES ARBRES À ABATTRE (WYCINKA HOLZFÄLLEN)

de Thomas Bernhard. Mise en scène de Krystian Lupa. Paris, Odéon (01 44 85 40 40) du 30 nov. au 11 déc., à 19h00 (dimanche 15h00). En V.O. surtitrée. 4h40. Rencontre avec le metteur en scène polonais samedi 3 décembre, 14h00, Odéon 6e Grandes salle.

Le baillon noir des acteurs de Lupa

Par Armelle Heliot | Publié le 01/12/2016 à 12:37



À l'Odéon, hier soir, mercredi 30 novembre, les comédiens qui venaient de jouer *Des arbres à abattre* d'après Thomas Bernard, ont collé sur leurs bouches des morceaux de ruban adhésif noir. Image qui dit comment la culture est réduite au silence, dans leur pays.

C'est [Halina Rasiakówna](#) qui donne le signal. La première, elle arrache quelque chose à sa robe noire de maîtresse de maison, et se le colle sur la bouche. Un large morceau de ruban adhésif noir. Aussitôt tous ses camarades font de même. Ils sont plus d'une dizaine, alignés sur le plateau de l'Odéon-Théâtre de l'Europe (6^e) et se tiennent immobiles devant le public médusé mais qui comprend aussitôt.

La salle, qui vient de saluer longuement les artistes réunis par Krystian Lupa dans *Des arbres à abattre* d'après [Thomas Bernhard](#), acclame encore plus chaleureusement ces comédiens exceptionnels.

Krystian Lupa a eu beau nous expliquer ce geste, lundi dernier, lors d'une longue interview sur la situation des intellectuels et des artistes dans son pays, la Pologne - interview à paraître dans quelques jours dans les colonnes du *Figaro* - il y a bien longtemps que l'on n'avait pas été aussi remué par un geste de protestation sur un plateau de théâtre.



Le Figaro.fr – Jeudi 1^{er} décembre 2016 (Suite de l'article)

Krystian Lupa n'est pas en scène avec ses acteurs. On l'a entendu, caché dans un recoin du plateau, intervenir en direct tout au long de la représentation de *Wycinka Holzfällen (Des arbres à abattre)* et particulièrement dans la scène du dîner, appuyer des répliques, commenter, souvent en français, ce que disent les personnages, mais il n'a pas voulu paraître. Il est très exigeant. Il a vu des défauts dans un spectacle pourtant sidérant qui avait fait l'ouverture du festival d'Avignon, à la Fabrica, début juillet 2015.

Voici que paraît Agnieszka Zgieb, traductrice de Lupa, qui nous avait permis de l'interviewer le 24 août dernier à propos de la situation du Théâtre Polski de Wrocław: «*On détruit un théâtre*» nous avait-il alors dit. Agnieszka Zgieb lit en français un communiqué de la troupe et de Krystian Lupa qui explique rapidement pourquoi les comédiens se sont résolus à ce geste auquel adhèrent presque tous les comédiens de Pologne. À Wrocław, à l'issue d'une parodie de sélection, un directeur peu sensible au théâtre d'art a été nommé. Krystian Lupa, qui travaillait sur son nouveau spectacle, une adaptation du *Procès* de Kafka, avait suspendu les répétitions, en manière de protestation.

***Le Procès* pourrait voir le jour d'ici 2018**

Mais il sait que la réplique la plus forte aux nouveaux dirigeants polonais, qui ne jurent que folklore et retour en arrière, mise sous le boisseau des arts d'aujourd'hui et des avant-gardes, la seule réplique est le travail. On verra sans doute un jour ce *Procès* et sans doute dans le cadre du festival d'Automne qui a invité cette année trois spectacles du maître et poursuit ce «portrait» l'année prochaine. *Le Procès*, les comédiens en rêvent, pourrait être créé en France, en 2017-2018.

Samedi 3 décembre, à 14h à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, une rencontre est organisée avec le grand artiste européen en présence du dramaturge Piotr Gruszczynski et de Georges Banu. Il sera notamment question du nouveau livre de Krystian Lupa, *Utopia, lettres aux acteurs* paru chez Actes Sud (18€).

Quant aux spectacles, *Des arbres à abattre*, à l'Odéon (6e) jusqu'au 11 décembre, *Place des héros*, à La Colline du 9 au 15 décembre, *Déjeuner chez Wittgenstein*, aux Abbesses, du 13 au 18 décembre. Trois fois Bernhard, trois fois Lupa, trois fois de fabuleux interprètes. À ne pas rater!

Wycinka Holzfällen – Des arbres à abattre – d'après Thomas Bernhard, mise en scène de Krystian Lupa – Festival d'Automne à Paris.

Crédit photo : Natalia Kabanow



Wycinka Holzfällen – Des arbres à abattre – d'après Thomas Bernhard, mise en scène de Krystian Lupa – Festival d'Automne à Paris.

Dans *Des arbres à abattre* (1984), le romancier et dramaturge Thomas Bernhard se venge du mécénat de Gerhard Lampersberg, une aide à ses débuts et raillée trente ans plus tard, sous les traits de Auersberger.

Chantal Thomas à travers *Le Briseur de silence* se penche sur ce regard assassin auquel n'échappe nulle faiblesse : l'œil aigu de Thomas Bernhard rivé sur ses anciens amis comme sur lui-même, est un constat d'amertume lucide et absolument sans concession.

Le livre *Des arbres à abattre* fut victime en son temps de mesures judiciaires : la confiscation des exemplaires par la police, la protestation contre les entraves à la liberté artistique, et le tourbillon médiatique extraordinaire sur un « roman à clefs ».

L'écrivain autrichien a pris en horreur l'éclectisme des gens cultivés – leur prétendue supériorité intellectuelle et sociale qui ne sont que possesseurs et consommateurs, soit la coterie des Auersberger que le narrateur croise par hasard à Vienne au Graben :

« *Et avant de s'éloigner avec leurs paquets, ils me signalèrent encore qu'ils avaient tout acheté de Ludwig Wittgenstein parce qu'ils avaient l'intention de se pencher sur Wittgenstein ces temps-ci* ».

Dans le contexte du suicide d'une amie peintre commune et de son enterrement, le narrateur ne peut échapper à l'invitation des Auersberger de bien vouloir se rendre à l'un de ces dîners artistiques où tous les convives sont musiciens, écrivains – prétendus disciples de Joyce, Woolf, Stein -, peintres, chanteurs et acteurs de théâtre.

La conversation de cette réunion mondaine est vide et ne met en valeur que la maîtresse de maison et ses invitées, à la façon de Madame Verdurin dans *Un Amour de Swann de la Recherche* de Proust.

Est observée la même tyrannie des hôtes avec lesquels il faut composer dans ses jugements à travers un babillage éloigné de la moindre perception esthétique. Les convives attendront jusqu'à plus de minuit un acteur fat du Théâtre National, pour écouter celui-ci faire son propre éloge tout en mangeant du sandre.

La rage du narrateur sur le temps perdu se mue en déploration, soit l'épanchement d'un discours intérieur sur la nausée que lui inspire ce dîner artistique : il regrette de rester coincé chez des gens qui ne parlent que de livres au lieu de lire lui-même...

Hottello théâtre.com – Jeudi 1^{er} décembre 2016 (Suite de l'article)

En fuyant à l'aube enfin dans les rues de Vienne, il prend la décision de regagner par l'écriture cette dilapidation du temps gâché et de la vie non vécue :

« Et je courais et courais et pensai, je vais immédiatement écrire quelque chose sur ce prétendu dîner artistique dans la Gentsgasse, peu importe quoi, uniquement écrire quelque chose... immédiatement et sans délai et immédiatement et immédiatement, avant qu'il ne soit trop tard. »

Une vie sauvée de justesse.

Le metteur en scène Krystian Lupa procède à une somptueuse mise en abyme de tous ces regards désenchantés portés sur la vanité quotidienne des petits esprits bourgeois et satisfaits, des points de vue emboîtés les uns sur les autres à travers le prisme de l'art.

Non seulement le narrateur se tient dans son fauteuil, à la lisière de la « cène » et scène qu'orchestre la coterie des Auersberger, à cour et à jardin, se levant parfois et commentant le vide et le regret de son attitude pusillanime et lâche, mais le metteur en scène lui-même est placé sur l'une des coursives dans les hauteurs de la salle, et commente à son tour la situation burlesque et comique du dîner mondain, ses paroles et ses ritournelles chevauchant celles mêmes de son personnage principal.

La mise en valeur de cette exhibition artistique et impudique, ridicule et obscène, gagne d'autant plus en acuité et en profondeur. Les acteurs sont tout bonnement excellents, à la fois libres et eux-mêmes, patients et virulents, emportés et éteints. Qu'ils apparaissent sur le film en noir et blanc pour l'enterrement de leur amie ou qu'ils s'affaissent sur la scène dans un fauteuil ou bien qu'il s'en relèvent soudainement, ils suivent le manège entêtant d'une scénographie qui tourne sur elle – tournoiement et tournis des jours et des prétentions, vanité des vanités. Lupa propose un matériau scénique irréprochable, contre tous les Auersberger du monde, prétendus possesseurs d'un bien pour lequel ils ne sont pas faits.

Véronique Hotte

Festival d'Automne à Paris – Odéon – Théâtre de l'Europe, du 30 novembre au 11 décembre.

KRYSTIAN LUPA RÉVÈLE L'HUMANITÉ DE THOMAS BERNHARD

— par Pierre Fort —

Maître Incontesté du théâtre européen, Krystian Lupa a été invité pour la première fois à Avignon en 2015. Le spectateur est saisi d'emblée par la beauté du dispositif scénique – dont le démiurge polonais a réglé lui-même le moindre détail – qui le plonge près de cinq heures dans un monde mental, celui si complexe de l'écrivain Thomas Bernhard.

A l'origine, « Des arbres à abattre » est un texte inclassable, une sorte de discours fleuve – sans chapitre ni paragraphe –, un ressassement furieux de l'auteur contre le couple Auersberger, équivalent viennois des Verdurin, qui l'a invité à un « dîner artistique » le soir même de l'enterrement de leur amie commune Joana. Depuis son « fauteuil à oreilles » où il se tient à distance, Bernhard observe haineusement ce petit monde d'artistes ineptes et prétentieux qu'il a connus vingt ans auparavant, lors de ses débuts littéraires. Fin lecteur, Lupa ne propose pas une adaptation mais une véritable re-création de l'œuvre, qui rend compte des contradictions tellement logiques qui la traversent : « Je hais ces gens mais ils m'émeuvent. » Il restitue bien sûr le ridicule des victimes

de Bernhard, mais aussi toute leur humanité. Plutôt que d'enfermer les êtres dans le monologue hargneux de l'auteur, il les fait exister pleinement et favorise, par leur sonorisation au micro HF, l'individualité et l'intimité des voix. Bernhard lui-même ne fait pas qu'éructer. Bien souvent il murmure. On perçoit son souffle court de pulmonaire en off, se mêlant aux « Let me, let me fre-e-eze » de la cold song de Purcell. Le spectateur s'attache tour à tour aux différents personnages, dont il suit la mobilité délicate des corps, observe les visages filmés émotionnellement, caméra à l'épaule, dans des séquences projetées.

“

Une pièce d'une richesse inouïe sur le temps, la mort, la vérité des êtres, la vérité de l'art

Le jeu des comédiens, toujours parfait, devient particulièrement saisissant lors des scènes de tension et d'affrontement. Plusieurs temporalités se chevauchent et s'inscrivent dans l'espace ou l'agencement du plateau : toute la première partie est hantée par la présence de l'absente, Joana, qui s'est suicidée et dont les

images, le récit des obsèques surplombent le plateau. Bernhard retrouve Joana, quand jeune il l'a possédée physiquement pour la première fois. On le découvre, des années plus tard, rendant une ultime visite à cette amie désormais vieillie et désespérée, dans sa chambre misérable, emplies de livres protégés de la poussière par des sacs en plastique comparables à celui qui enveloppera son cadavre. Joana est la part maudite de l'artiste. Sa mort agit comme un révélateur. Le spectateur est absolument bouleversé lorsque Bernhard vitupère contre les invités des Auersberger, « morts vivants de l'art », « coquilles vides », artistes académiques, bons pour les médailles, et que ceux-ci, placés derrière lui, enfermés dans un cube de verre, se figent progressivement, comme saisis dans leur ultime vérité. « Des arbres à abattre » est une pièce d'une richesse inouïe sur le temps, la mort, la vérité des êtres, la vérité de l'art. C'est aussi une grande pièce sur le théâtre.

Autonomie

FOCUS — DES ARBRES À ABATTRE

MISE EN SCÈNE KRYSTIAN LUPA / ODÉON THÉÂTRE DE L'EUROPE DU 30/11 AU 11/12

« Poursuivant son dialogue de toute une vie avec Thomas Bernhard, le maître polonais aborde à nouveau un sujet qui lui tient à cœur : la dimension spirituelle qui anime la quête solitaire des véritables artistes. »

Spectacle vu au Festival d'Avignon en juillet 2015

MAIS POURQUOI THOMAS BERNHARD EST-IL SI MÉCHANT ?!!

— par Jean Christophe Brianchon —

Un chemin de croix. Pour qui ? Mais pour vous, bande d'inconscients ! Pour vous tous qui aviez encore foi en ce monde !

Parce que oui, comme toujours, Thomas Bernhard détruit. Les artistes, les politiques, les institutions, vous, moi... Tout, tout le monde et tout le temps. En un mot : monde de merde. Comment ? Monde de merde. Comment ?! Monde de merde. Pourquoi ? PARCE QUE !!! Parce que, comme l'Orangina rouge de notre enfance, Thomas Bernhard est secoué, alors il répète, martèle et serine son propos à grands coups de talon dans les dents. Et gare à celui qui se relève de sa chute porté par la force futile de ses idéaux ! Non, Bernhard ne vous lâchera pas et cognera encore plus fort si vous faites mine de croire en ce bas monde. Rien de nouveau sous le soleil pour celles et ceux qui connaissent le dramaturge autrichien, donc, sauf que cette fois-ci « Des arbres à abattre » est servi par un grand homme de théâtre. Sur une scène-mondestrie de panneaux en plexiglas à la Mondrian et cer-

clée d'une bordure rouge du sang versé par ceux qui croyaient, Krystian Lupa expose une version trois fois belle comme l'espoir de cette œuvre ténébreuse et enragée. Plongé au cœur d'une intelligentsia pathétique au lendemain du suicide d'une artiste qui s'était mis en tête d'apprendre aux acteurs à marcher, le spectateur regarde, partagé entre la honte qu'il éprouve à se reconnaître en eux et le plaisir tendre qu'il prend à les voir tournés en ridicule.

“

Ne pas détruire ce qui existe

Et c'est ici que réside la première prouesse de Krystian Lupa. Doucement, il extrait le texte de sa fureur adolescente pour en proposer une version douce-amère au cœur de laquelle les failles de l'individu prennent le dessus sur la critique d'un siècle dont on pleure déjà assez les errances pour ne pas avoir besoin de se faire expliquer les raisons de son pourrissement. En représentant éclairé d'un théâtre post-dramatique réfléchi,

le metteur en scène polonais s'émancipe ainsi du texte pour l'amener vers cet ailleurs qu'appelle de ses vœux un des personnages de la pièce alors qu'il dit vouloir « apporter une nouveauté plutôt que de détruire ce qui existe ». Un ailleurs, et donc tout un monde, qui s'ouvre sous nos pieds. Un monde neuf et possible dans lequel nous arrêterions de nous flageller au sujet de nos erreurs sans pour autant les occulter, pour mieux avancer. Un monde dans lequel l'individu aurait toute sa place et où l'Autre serait un ami. Autrement dit, si c'est possible, c'est ce que, porté par une distribution inouïe, Krystian Lupa propose. Fugitif de la vacuité de la forme et conscient de notre connaissance du vivant, il s'attelle à la définition même du théâtre quand il s'efforce de ne pas seulement crier le monde. Car oui, avec cette scène qui tourne, ces acteurs qui vivent et ces vidéos qui exposent, l'artiste nous force à renouveler notre idée du texte, et donc d'un monde. Ce faisant, il passionne le spectateur et accessoirement fait de son théâtre un outil au service du renouvellement de notre perception du réel... Une belle et ambitieuse définition du théâtre.



© Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

PLACE DES HÉROS

MISE EN SCÈNE KRYSZTOF LUPA / LA COLLINE THÉÂTRE NATIONAL DU 9 AU 15/12

« La veille de son départ en Angleterre pour fulminer l'Autriche et son passé, Schuster se suicide.
L'exploration d'un temps suspendu entre le monde des vivants et des morts. »

THÉÂTRE JANSÉNISTE

— par Augustin Guillot —

« Un monde où l'on regarde bouche bée est un monde qui ne sait pas penser. » Ces mots prononcés par l'un des personnages de la pièce érigent la mise en scène de Krzysztof Lupa en une antithèse radicale des « Damnés » d'Ivo van Hove. Si celui-ci, par une grandiloquence spectaculaire, instrumentalise le génocide pour le mettre au service de sa virtuosité plastique, le metteur en scène polonais, par son austérité, ne cesse au contraire de mettre en question l'idée même de représentation.

Le suicidé Joseph Schuster est un mathématicien. À cette figure, la pièce ne cesse d'opposer celle du frère, professeur de philosophie, reprenant au passage quelques clichés qui font pourtant sens. Le mathématicien, authentique philosophe en quête de la vérité, ascète asocial et misanthrope, refusant le monde et sa mise en scène. Le « philosophe », figure mondaine et vénérée, nouvelle idole de la société du spectacle, prophète laïc et médiatique en perpétuelle représentation. Joseph Schuster vomissait le monde, son frère s'en accommode. En individu conséquent, le premier s'est suicidé. Il n'a pas écrit ni mis en scène sa souffrance, il ne s'en est pas glorifié ni n'en a tiré orgueil, car le désespoir ne peut se dire qu'au risque de sombrer dans l'afféterie d'une posture. De sa parole et de sa haine nous n'aurions rien su, si elle n'avait pas été relayée, ou au moins dessinée en creux, par son frère, vieux Tirésias à la parole prophétique. Précisément parce qu'il est charismatique, le prophète est un poseur, sa parole est sacrée, vénérée, mise en scène, et manifeste, dans son acte même de refus du monde – la communication plutôt que le suicide –, une adhésion à celui-ci. Mais ce prophète-là, cet oncle Robert qui se fait la voix lancinante de la détestation, qui manifeste son dégoût de

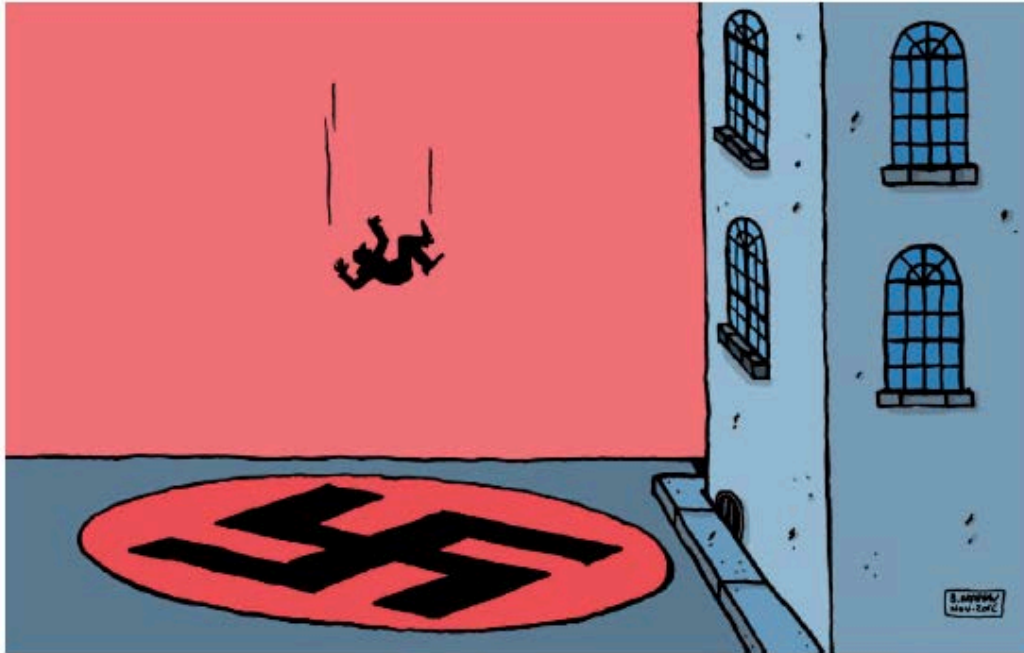
l'extrême droite tout en épousant sa rhétorique de l'exécration, parvient très étrangement à saisir le fond nihiliste qui recèle en nous. C'est en effet avec une grande justesse que Thomas Bernhard comme Krzysztof Lupa parviennent à l'émanciper des postures doloristes. D'abord parce que ce frère parle tout autant en son nom qu'en celui du mort, mais aussi parce que sa longue diatribe contre le monde est également celle d'un vieillard qui, bien que trop attaché à la vie et trop indifférent à ses horreurs, est déjà un être lividifié par la mort. Ainsi entend-on moins les accents adolescents et suspects d'une souffrance qui se complait dans la monstration d'elle-même que la parole moribonde d'un homme sur le point d'atteindre sa propre fin. La sobriété de la mise en scène de Lupa, son aridité presque ascétique relèvent donc moins de la routine d'un classicisme que de la retenue d'un jansénisme. C'est que la simplicité est ici indissociable d'une profonde compréhension du texte de Bernhard. Il y est en effet question de la vanité de toute forme de représentation, puisque c'est par le regard d'autrui que commence l'orgueil du moi. Ainsi, par sa mort, le suicidé Joseph Schuster s'est absenté du monde et, par là, de toute possibilité de mise en scène de soi. De même, par son retrait, le metteur en scène se met au service d'un texte avec une épure qui rechigne à toute forme d'épate – à l'exception d'un final regrettable qui cède à un spectaculaire auquel la pièce s'était constamment refusée. En une discrète mais profonde réflexivité, c'est donc une homologie puissamment construite qui s'établit entre le mathématicien et le metteur en scène, entre les vacuités respectives de la représentation sociale et de la représentation théâtrale, entre les vanités du monde et celles de l'art.

Spectacle vu au Festival d'Avignon en juillet 2016

LE DESSIN

PLACE DES HÉROS, KRYSYIAN LUPA

— par Baptiste Drapeau —



Krystian Lupa revient avec « Des arbres à abattre », deux ans plus tard...

Le **Festival d'Automne** consacre un portrait au metteur en scène polonais Krystian Lupa en deux saisons. Cette année, trois mises en scène d'après des textes de son écrivain de prédilection : Thomas Bernhard. Pour commencer « Des arbres à abattre », vu à Avignon il y a deux ans. Entre temps, la Pologne a changé, le spectacle aussi. Le Polski Teatr de Wroclaw, d'où il vient, est bâillonné.



acteurs du Teatr Polski de Wroclaw manifestant devant leur théâtre © Natalia Kabanow

Il y a deux étés, au **Festival** d'Avignon, Krystian Lupa présentait sa mise en scène du récit de Thomas Bernhard, *Des arbres à abattre*. Ce fut un événement d'une rare intensité dont j'avais rendu compte autant que faire se peut, dans un article écrit au lendemain même de la représentation (lire [ici](#)). Une urgence à dire sans attendre qui fait le charme, la fragilité et la fébrilité du journalisme à vif. Le spectacle revient et ouvre le portrait que le **Festival** d'Automne consacre à l'artiste polonais en présentant cette année trois de ses mises en scène d'œuvres de Thomas Bernhard. Suivront dans les semaines qui viennent *Place des héros* (au Théâtre de la **Colline**) et *Ritter, Dene, Voss* ou *Le Déjeuner chez Wittgenstein* (au Théâtre de la Ville, au théâtre des **Abbesses**). Retenez vos places. Un second volet du portrait suivra la saison prochaine.

Un sparadrap noir

Tout grand spectacle laisse forcément insatisfait celui qui, sans attendre, en rend compte, sans la sédimentation du temps, de la lente réflexion, voire du revoir. Je suis allé revoir *Des arbres à abattre*, ces jours-ci, deux ans plus tard. Revoir ? On retrouve le spectacle sans le retrouver, il semble même et autre à la fois. Ce sont pourtant les mêmes acteurs, le même décor et le même texte, semble-t-il, mais j'aurais juré avoir entendu, ici et là, d'autres mots. Bien sûr toute représentation est unique, et celle d'aujourd'hui ne se superpose pas exactement à celle d'hier, mais il y a autre chose. Misérable miracle du théâtre.

D'une part, revoir *Des arbres à abattre* m'a fait mieux voir, ou plutôt voir autrement, des moments, des séquences, voire des personnages. D'autre part, le contexte a changé, le spectacle de Lupa nous vient d'un pays qui n'est plus le même, d'un théâtre, le Teatr Polski de Wroclaw, qui depuis quelques mois est dans la tourmente (lire [ici](#)). A la fin du spectacle, au dernier salut, les acteurs reviennent avec un sparadrap noir sur la bouche comme ils l'ont fait à Wroclaw sur la scène et devant le théâtre (voir photo). Un texte est lu au public :

« Mesdames, Messieurs,

Depuis le 1^{er} septembre 2016, partout où ils jouent, les acteurs du Teatr Polski à Wroclaw manifestent contre les mauvais coups portés à leur théâtre. Après chaque spectacle, ils reviennent en scène avec un sparadrap noir sur la bouche. Cette protestation muette symbolise le fait que la parole leur a été enlevée. Selon eux, la nomination d'une nouvelle direction, à la suite d'une procédure contestée, est une atteinte à la qualité artistique et à la liberté créatrice de leur maison. Depuis le début, partout en Pologne, cette protestation est soutenue par le monde du théâtre et par le public. Les autorités responsables refusent toute discussion.

Mediapart.fr – Lundi 5 décembre 2016 (Suite de l'article)

Le 23 novembre 2016 à Wrocław aurait dû avoir lieu la première du *Procès* de Franz Kafka, mis en scène par Krystian Lupa. Depuis la mise en place de la nouvelle direction, les répétitions du spectacle ont été suspendues. En ces temps difficiles, nous nous mobilisons avec nos collègues et amis de Wrocław. Nous demandons que les artistes du théâtre retrouvent leur voix. Nous dénonçons les agissements destructeurs des autorités.

La Culture doit être notre bien commun. »

Et on invite le public à signer une pétition de soutien ([ici](#)).

La voix de Lupa

Dans l'article mis en ligne en juillet 2005, j'avais, me semble-t-il (je n'ai pas voulu le relire), traité de la relation intime entre Krystian Lupa et Thomas Bernhard. Comment, en faisant du narrateur Thomas Bernhard lui-même (ce qui n'est jamais indiqué dans le roman mais est cependant plausible) et en confiant ce rôle à Piotr Skiba, l'acteur qui est toujours aux côtés de Lupa depuis longtemps, s'opérait un glissement entre Thomas et Krystian. Même perversité, même humour, même proximité du rire et des larmes, même absence de compromis, même haine de ces artistes qui baissent la garde et, en s'embourgeoisant, embourgeoisent le théâtre.

Cette fois, par-delà la litanie des sarcasmes bernhardiens, j'ai ressenti autre chose, un sentiment indéfinissable où la tristesse, la fatigue et la rage imposeraient leur tempo, celui de Lupa lui-même dont la voix maugréant souvent des sons inarticulés (ou bien un mot en français – « la porte ! » quand cette dernière n'est pas refermée) est plus présente que jamais derrière la voix des acteurs et la musique (inchangée) du spectacle. Comme si la mise en scène était sous-tendue par une sorte de monologue intérieur propre au metteur en scène qui, dans la première partie du spectacle, décentre le récit pour le recentrer autour du personnage de Joana.

Le récit de Thomas Bernhard se passe dans un lieu unique, le salon des époux Auersberger. Lui, compositeur alcoolique souvent silencieux et soudain véhément. Elle, hôtesse soucieuse du bon ordre de la soirée, qui, lors des « dîners artistiques » que le couple organise, chante du Purcell. Il y a là des écrivains, des artistes. Tous étaient présents à l'enterrement de l'artiste Joana qui, à 57 ans (âge moyen de l'assistance hormis deux jeunes écrivains), s'est pendue dans son village natal de Kilb. Tous ont été conviés à un « dîner artistique » organisé par les Auersberger en honneur d'un acteur du Théâtre National (dans le récit, c'est un acteur du Burgtheater) qui interprète ce soir-là Ekdal dans *Le Canard sauvage* d'Ibsen et on attend interminablement ce dernier. Il finira par arriver et le dîner constitue la seconde partie du récit (et du spectacle) avant le départ des convives.

Le narrateur a connu à peu près tout le monde trente ans auparavant lorsqu'il était jeune. Il est ensuite parti vivre à Londres, est devenu écrivain et est revenu pour cet enterrement car il fut proche de Joana à laquelle il avait été présenté naguère par les Auersberger. Ayant croisé ces derniers après l'enterrement, il a été, lui aussi, convié au « dîner artistique ». Il est là, assis à l'écart, les regardant tous depuis un « fauteuil à oreilles » qu'il ne quitte guère.

Joana, princesse nue

Le spectacle de Lupa recompose le récit autour du personnage de Joana en interface avec le salon et ce dès l'entrée des spectateurs où on la voit (vidéo) être interviewée par un journaliste sur le cours de mouvement qu'elle est censé donner au Théâtre National, un cours snobé par les acteurs. Plus tard on la verra dans sa chambre, étendue en petite tenue, dans un état larvaire. Un homme ouvre la porte, c'est Thomas, le narrateur, Piotr Skiba. Un flash-back qui nous ramène des années en arrière. Ces moments du passé interviennent dans le récit de Bernhard mais par petites touches que Lupa rassemble en plusieurs scènes.

Ensemble, tout en buvant, Joana et lui cherchaient quelque chose d'autre au théâtre, ils s'entraînaient à « l'art dramatique total ». Thomas écrivait des pièces courtes, des « esquisses dramatiques » qu'ils jouaient et enregistraient. Comme l'histoire de la princesse nue et du prince nu. Dans le récit, il en est fait mention une seule fois en une ligne, dans le spectacle cela devient une scène à part entière et même plusieurs. A la fin de ces séquences, Thomas et Joana se retrouvent nus dans une église, passe une ombre. « C'était qui ? La mort. » Rien de cela n'est explicitement évoqué dans le récit de Bernhard, Lupa en déploie les velléités, se glisse derrière Thomas et Joana, celle qui « après une si longue phase de répulsion » a « de nouveau mis en contact » le narrateur, « le plus simplement du monde, avec l'art et, d'une manière générale, avec tout ce qui a trait au monde artistique », écrit Bernhard.



Scène du spectacle "Des arbres à abattre" © dr

Joanna est alcoolisée, dépravée mais son suicide, si misérable soit-il, est un acte. Authentique. Elle n'est pas du même monde que les « artistes en trompe-l'œil » du salon. Lupa lui dresse un piédestal. Le narrateur Thomas est celui qui se tient en équilibre, entre deux mondes, acteur et spectateur à la fois. A un moment, au pied de son fauteuil à oreilles, il ramasse un clou. Je ne me souvenais pas de ce moment. Est-ce un hasard de répétition ? Piotr Skiba regarde longuement le clou. Plus tard dans l'église, Joana s'écrit : « Enfonce les clous puisque je suis déjà crucifiée. Enfonce-les, puisque je suis déjà pendue. » Ce n'est pas dans le texte du récit, c'est dans le spectacle. Alchimie des écritures.

Un art vulgaire et archi-catholique

Dans la seconde partie (le dîner avec l'acteur du National où l'on sert « le véritable sandre du lac Balaton »), Lupa augmente le sarcasme de Thomas Bernhard, son « irritation » (c'est le sous-titre de *Des arbres à abattre*), en soufflant des phrases entières au personnage de Thomas tandis que l'acteur du National raconte sa gloire avec suffisance avant de révéler la face cachée de sa personnalité. Il est question de ces femmes écrivaines présentes au salon qui se sont vendues « à ce pays catholique-nationaliste », de « politiciens de la culture » qui sont là pour « promouvoir avec une brutalité éhontée leur infâme politique culturelle », d'un président du prétendu « Sénat de l'art » qui n'est rien d'autre qu'un « escroc de l'art vulgaire et archi-catholique ».

L'actualité polonaise s'invite lorsque est évoqué le récent renouvellement du directeur du Théâtre National. « Ils sont nommés par le Ministre qui ne connaît rien au théâtre », dit un des personnages. Il est probable qu'à Wrocław où le spectacle a été donné deux fois récemment, le public ait savouré cette phrase (elle aurait pu être de Thomas Bernhard, elle est de Lupa), retrouvant l'art du texte allusif et de la complicité muette datant des années où le pays vivait sous la botte de gouvernements aux ordres de Moscou.

Les temps ont changé en Europe. Vagues de populisme, replis nationalistes, croisade de la chrétienté, peur de l'étranger, du rom, de l'immigré, antisémitisme, montée en puissance des conservatismes, harcèlements anti avortements, etc. En Pologne comme ailleurs, et parfois plus qu'ailleurs. L'une des meilleures troupes du pays, celle du théâtre Polski de Wrocław, celle du spectacle *Des arbres à abattre*, celle avec laquelle Krystian Lupa adorait travailler, est étouffée. Il y a des troncs qui sont pourris de l'intérieur, il y a des arbres à abattre. C'est aussi ce que raconte aujourd'hui le spectacle de Lupa d'après Thomas Bernhard.

Des arbres à abattre, Odéon-Théâtre de l'Europe, du mardi au samedi à 19h, dimanche à 15h, jusqu'au 11 décembre.

A lire : *Utopia, Lettres aux acteurs* de Krystian Lupa (ensemble de textes où il explique son travail avec les acteurs), traduit par Erik Beaux, Actes Sud, « Le Temps du théâtre », 178 p., 18€.

Le Club est l'espace de libre expression des abonnés de Mediapart. Ses contenus n'engagent pas la rédaction.

Journaliste : jean-pierre thibaudat

« Des arbres à abattre » Lupa demiurge bernhardien

Le Festival d'Automne met à l'honneur le metteur en scène polonais Krystian Lupa. Au programme « Des arbres à abattre » qui prend aujourd'hui une dimension plus politique depuis sa création à Avignon en 2015.



Le Festival d'Automne met à l'honneur le metteur en scène polonais Krystian Lupa. Au programme « Des arbres à abattre » de Thomas Bernhard. Ce texte prend aujourd'hui une dimension plus politique depuis sa création à Avignon en 2015. Motivé par l'irritation qu'avait provoqué chez Lupa la désignation du nouveau directeur du théâtre Polski, n'ayant pour tenir une telle fonction, aucune connaissance du théâtre. L'adaptation de décembre 2016 à l'Odéon résonne étonnamment de réalité, ce qui en fait un moment théâtral exceptionnel. Alors que le public n'est pas encore installé, un film a déjà commencé. Un journaliste interviewe Joana sur son jeu d'actrice. Bien sûr c'est l'occasion pour Lupa de parler de son art, le théâtre.

L'écran, comme une enseigne, domine une vitrine en forme de cube, sorte de « laboratoire des expressions humaines ». À l'intérieur s'expose une société artistique bourgeoise, conviée à un diner entre « amis ». Seulement ce n'est pas un repas de fête. Les invités sont réunis pour rendre hommage à Joana, comédienne ratée, morte dans la fleur de l'âge.

Krystian Lupa imagine, pour cette adaptation scénique, Thomas Bernhard lui-même en narrateur sardonique qui, confortablement lové dans un fauteuil à oreilles, observe au travers de ce « vivarium humain » les gens qu'il a aimés dans sa jeunesse. Cette coquerie scénographique nous met de suite dans l'ambiance bernhardienne où l'intériorité de l'œuvre laisse voir et entendre, au-delà de la vue et de l'ouïe, la morgue bourgeoise d'une société artistique qui hélas ! sévit encore de nos jours.

Lupa, tel un demiurge facétieux, parasite par des borborygmes moqueurs, la parole de cette société artistique, réduite à la subjectivité irritée du narrateur. Un à un les personnages arrivent et pendent leur manteau au vestiaire de leur fatuité. Sans que Thomas n'ait un regard compatissant pour eux. C'est alors la foire aux banalités dans l'attente d'une insupportable vedette du Burgtheater qui joue Ekdal dans *le Canard sauvage*, d'Ibsen. Pourtant Thomas Bernhard concède aux épouvantails de l'art viennois, pseudo-artiste comme on en trouve partout dans notre monde : « (...) qu'un homme, qui n'a pu que nous horripiler au départ et provoquer en fin de compte effectivement chez nous une réaction de dégoût, se révèle tout à coup digne de notre intérêt pour s'être transformé en homme philosophe, *en philosophe d'un instant*, comme on peut le dire ».

La mise en scène nous lie, peu à peu, physiquement et psychologiquement au récit, dans un pur bonheur de théâtre. Le jeu intense de tous les comédiens donne, à l'esprit caustique et espiègle de Thomas Bernhard, un surprenant ressenti émotionnel qui nous tient longtemps après la représentation terminée.

Mediapart.fr – Lundi 5 décembre 2016 (Suite de l'article)

Wycinka Holzfällen (Des arbres à abattre) d'après Thomas Bernhard

Adaptation, mise en scène, scénographie et lumière, Krystian Lupa

Avec Bolzena Baranowska, Krzesislawa Dubielowna, Jan Frycz, Anna Ilczzuck, Michel Opalinski, Marcin Pempus, Halina Rasiakowna, Piotr Skiba, Adam Szczyszczaj, Andrzej Szeremeta, Ewa Skibinska, Marta Zieba, Wojciech Ziemianski

Costumes Piotr Skiba

Vidéo Karol Rakowski

Arrangements musicaux Bogumil Maria

En langue polonaise surtitrée en français

Durée 4 heures 30

Du 30 novembre au 11 décembre 2016.

Photo Christophe Raynaud De Lage

Odéon - Théâtre de l'Europe

Place de l'Odéon Paris 75006

Des arbres à abattre

(Merci, Bernhard !)

LE théâtre politique est-il menacé de disparaître en Pologne ? Un an après avoir remporté les élections, l'ultra-droite n'a pas pu s'empêcher de s'immiscer dans le choix douteux d'un nouveau directeur au fameux Teatr Polski, à Wrocław. Le metteur en scène Krystian Lupa, alors membre du jury, a vu la manipulation au plus près et a décidé d'annuler son spectacle en cours de répétition. Du coup, à la fin de la représentation, les 13 comédiens polonais saluent avec la bouche bâillonnée par du ruban adhésif noir.

Écrit sous la forme d'un hémourme monologue intérieur, ce roman autobiographique de Thomas Bernhard, publié en 1984, est plus que jamais d'actualité. C'est un brûlot sur l'opportunisme ? Contre les « artistes qui fraternisent avec les donneurs d'argent, de médailles et de rentes » ? Mettant en scène le gratin qui fré-

quente les dîners mondains d'un musicien devenu un petit-bourgeois alcoolique ?

Durant 4 h 40 (avec entracte), Lupa nous fait sentir ces personnages, infects et touchants, avec leurs fêlures et leurs gouffres. Il est allé chercher dans les profondeurs du texte, dans les abîmes de l'âme de quoi insuffler à son adaptation et à sa mise en scène une subtilité, une drôlerie, une sensibilité qui donnent le vertige. Le tout ponctué de longues séquences filmées en noir et blanc.

Comment l'auteur (Piotr Skiba) atterrit-il dans ce dîner ? Il retrouve ce musicien et sa femme, qui l'invitent à une sauterie donnée en l'honneur d'un illustre comédien (Jan Frycz). Soirée viennoise gâchée d'avance, qui coïncide avec l'enterrement d'une amie commune.

Voici donc les convives installés dans un salon bourgeois derrière une paroi vitrée.

Dans ce haut lieu des « épouvantails de l'art » qu'il fréquentait autrefois, Thomas, avachi sur un fauteuil dans un coin de la scène, les scrute. Tandis que tous descendent les bouteilles dans l'attente interminable du théâtral, il les éreinte froidement : « *Tous ces gens qui ont effectivement été un jour des artistes ou, du moins, des représentants de cette chose artistique ne sont plus à présent que les masques et les enveloppes de ceux qu'ils ont été autrefois.* »

Sur ce plateau qui tourne, les vapeurs d'alcool se dissipent en rêveries. Joana, l'amie suicidée, surgit du fond de la mémoire de l'auteur. Elle qui « *avait le don de voir aussi constamment le beau à côté de toute la laideur monstrueusement omniprésente, destructrice et annihilante* ». Elle qui s'est laissé dévorer par cette ville et n'a su consentir à toutes les compromissions.

Voilà qui tranche avec le grand comédien qui, à table, débite les clichés avec une grandiloquence (tordante !). Théâtre, littérature, il a un avis sur tout. « *Y a-t-il des*

gens purs encore capables de nourrir l'âme et l'esprit de l'humanité ? » interroge-t-il. « *Thomas Bernhard* », répond Lupa. Oui, il lui répond directement.

Tout au long du spectacle, le metteur en scène, caché hors du plateau, intervient avec un micro, multiplie les commentaires, double les répliques, pousse des gémissements. Le procédé déstabilise. Et voilà que, coup de théâtre, le prince de la rampe, soudain furibard, se retourne contre cette petite société. La passe au vitriol. Lâcheté, bêtise, ignorance...

Une fois les convives partis, notre auteur s'échappe pour aller « *immédiatement écrire quelque chose sur ce prétendu dîner artistique* ». Avouant au passage, avec un sens inouï de la contradiction, son amour pour cette ville : « *Je hais Vienne mais Vienne est quand même émouvante, je maudis ces gens mais je suis quand même forcé de les aimer...* » A Vienne que pourra.

Mathieu Perez

● A l'Odéon, à Paris.

ET AUSSI



«PLACE DES HÉROS»

Une pièce de Thomas Bernhard mise en scène par le maître polonais Krystian Lupa qui dirige des comédiens lituaniens. Ils sont admirables, comme le spectacle et la scénographie.

À voir absolument.

*La Colline/Festival d'Automne,
du 9 au 15 déc. Tél. : 0144 62 52 52.*

8 décembre 2016

Hélène Kuttner

« Place des Héros » : le triomphe de Lupa à La Colline

Critiques - Théâtre

Place des Héros

De Thomas Bernhard

Mise en scène de Krystian Lupa

Avec Povilas Budrys, Neringa Bulotaitė, Eglė Gabrėnaitė, Dolorosa Kazragytė, Viktorija Kuodytė, Valentinas Masalskis, Eglė Mikulionytė, Vytautas Rumšas, Arūnas Sakalauskas, Rasa Samuolytė, Toma Vaškevičiūtė

Du 9 au 15 décembre 2016

Du mardi au samedi à 19h
Le dimanche à 15h

Spectacle en lituanien
surtitré en français

Durée : 4h

La Colline

15 Rue Malte Brun
75020 Paris
M° Gambetta

www.colline.fr



mensonges politiques et idéologiques.

Du 9 au 15 décembre
2016

**Standing ovation
trionphale à Avignon
2016, « Place des
Héros » de Thomas
Bernhard est une pièce
à la charge féroce contre
l'Autriche, mais aussi
contre tous les
nationalismes et**

Une pièce en forme de bombe



La Place des Héros (« Heldenplatz ») a réuni triomphalement les Viennois autour d'Hitler quand l'Allemagne a envahi l'Autriche le 15 mars 1938. Dans sa dernière pièce, testament magnifique d'un auteur détesté dans son pays par une haine réciproque, l'Autrichien Thomas

Bernhard imagine en 1988 le retour, dix ans après l'Anschluss, d'un vieux professeur d'université Juif, Joseph Schuster, à Vienne, dans son appartement donnant sur la Place des Héros, après un long exil avec sa femme à Oxford. Son frère Robert, professeur lui aussi, était à Cambridge, et revient dans leur maison de campagne. Mais sa femme, Hedwige, ne supporte plus le souvenir des clameurs des Viennois nazis et le force à retourner à Oxford. La veille de leur départ, alors que le piano du professeur mélomane a été envoyé par paquebot, il se jette par la fenêtre de son appartement sur la Place des Héros.

Existences maudites



C'est peu dire que la pièce, avant même d'être publiée ou jouée, à été violemment interdite en Autriche, en pleine affaire Kurt Waldheim, Premier Ministre autrichien élu malgré son passé nazi. L'histoire débute avant l'enterrement de Schuster dans la vieille maison familiale, et le fantôme de Schuster, fraîchement défenestré, revit avec le long monologue de Madame Zittel sa gouvernante, qui lui voue une admiration sans bornes et avec laquelle il entretenait une relation privilégiée, évinçant sa propre femme et ses deux filles de manière grossièrement injuste. Car le personnage qui nous est conté dans le premier tableau, alors que la gouvernante repasse et donne des ordres,

est un double de l'écrivain : exigeant, maniaque, paranoïaque, impitoyable, mais aussi d'une intelligence terrible, précis et vouant un culte obsessionnel à la vérité. Schuster fait partie des humanistes lettrés de la veille école, de l'ancienne Autriche multiculturelle, qui n'a pas supporté que son petit pays se couche devant le Reich allemand et puisse se défaire de sa culture et de ses atouts.

Une vérité qui dérange



Mais c'est le second tableau, celui où son frère Robert va prendre la parole face aux deux filles de Joseph, qui est le plus bouleversant. « Etre citoyen de ce pays est mon plus grand malheur » dira Robert, qui s'affiche comme résolu à vivre comme un mort vivant, sans avoir le courage de

se suicider comme son frère ou de protester comme lui demande sa nièce. Face public, dans une belle lumière qui darde ses projecteurs vers les spectateurs, partie prenante de cette adresse, Robert va se lancer avec une douceur infinie dans une diatribe contre l'Autriche, son Eglise mercantile et ses politiciens corrompus, les Socialistes et les Libéraux coupables de tous les mensonges, le racisme et l'antisémitisme encore plus virulents après-guerre, l'abêtissement des individus par le nivellement de l'art et la négation de l'individu. « Le mieux serait de ne pas se réveiller » nous confie-t-il face à une apocalypse programmée, qui verrait l'humanisme, la littérature et la musique vendues aux sirènes de la vulgarité et de la médiocrité. Ce monologue décapant de l'Oncle Robert, écrit il y a moins de trente ans, résonne d'une manière particulièrement saisissante aujourd'hui dans une Europe mal en point et en proie aux nationalismes qui rejaillissent comme d'anciens démons.

Lupa habité par Bernhard



Après « Déjeuner chez Wittgenstein », « Kant », « Extinction », Krystian Lupa poursuit son exploration de son auteur fétiche par une mise en lumière magistrale des personnages, révélant leur ambivalence de manière extrêmement subtile et nuancée. Leurs ressassements, leurs

obsessions, leurs névroses sont la matière même de nos existences fragiles face au monde et à ce qu'on nous dissimule. Les comédiens du Théâtre National Lithuanien sont merveilleusement justes, dans des précipités de vie universelle et commune à tous. « Ce qu'écrivent les écrivains n'est rien en comparaison de la réalité » dit l'oncle Robert. On aimerait ne pas le croire, mais le réel lui a déjà à plusieurs reprises donné raison.

Hélène Kuttner

[Crédit Photos : © D. Matvejev]

„Didvyrių aikštė“ garsiajame Paryžiaus Rudens festivalyje



Dmitrijaus Matvejevo nuotr. / LNNT spektaklis „Didvyrių aikštė“

Trečiadienį Lietuvos nacionalinio dramos teatro (LNNT) spektaklis „Didvyrių aikštė“ išvyko į vieną svarbiausių tarptautinių teatro festivalių Paryžiuje „Festival d'Automne à Paris“. Tai ne tik teatro, bet visų menų festivalis, kuriame nuo rugsėjo 7 dienos iki gruodžio 31 dienos pristatomi dailės, performanso, teatro, muzikos, operos, šokio bei kino kūriniai.

Šio festivalio programoje pristatomi trijų garsių menininkų darbai: Krystiano Lupos (g. 1940) spektakliai, garsios amerikiečių choreografės ir atlikėjos Lucindos Childs (g. 1940) kūriniai ir Ramono Lazkano (g. 1968), šiuolaikinio Ispanijos baskų kompozitoriaus klasikinės muzikos koncertai.

Festivalyje pristatomi trys garsaus lenkų teatro režisieriaus, scenografo ir pedagogo Krystiano Lupos spektakliai, sukurti pagal Thomo Bernhardo kūrybą: „Kirtimas“ (Vroclavo teatras), „Didvyrių aikštė“ (Lietuvos nacionalinis dramos teatras) ir „Ritter, Dene, Voss“ (prancūziškas pavadinimas – „Pusryčiai pas Wittgensteiną“; Senasis teatras, Krokuva).

Šie K.Lupos spektakliai rodomi pagrindinėse Paryžiaus scenose: „Kirtimas“ – „Odéon-Théâtre de l'Europe“, „Didvyrių aikštė“ – „Théâtre national de la Colline“, „Ritter, Dene, Voss“ – „Théâtre de la Ville“.

 LNDT spektaklis „Didvyrių aikštė“ | 10 nuotr.



Festivalio metu LNDT spektaklis „Didvyrių aikštė“ bus parodytas šešis kartus – gruodžio 9–11 ir 13–15 dienomis. Bilietai į šį spektaklį jau seniai išpirkti.

Paryžiaus festivalyje taip pat dalyvauja garsios teatro grupės „Forced Entertainment“ („Priverstinė pramoga“), „The Wooster Group“, rodomi žinomų režisierių Franko Castorfo, Julieno Gosselino, Tiago Rodrigueso, Kurô Tanino bei kitų teatro menininkų darbai.

Spektaklis „Didvyrių aikštė“ jau rodytas Lenkijoje (Varšuvoje, Krokuvoje, Liubline), Kinijoje (Tiandzine ir Harbine), šią vasarą dalyvavo viename didžiausių ir seniausių tarptautinių teatro festivalių – Avinjone, kur Vedène salėje spektaklis buvo suvaidintas taip pat šešis kartus.

Krystiano Lupos režisūra ir aktorių vaidyba (spektaklyje vaidina Valentinas Masalskis, Eglė Gabrėnaitė, Eglė Mikulionytė, Viktorija Kuodytė, Rasa Samuolytė, Toma Vaškevičiūtė, Doloresa Kazragytė, Neringa Bulotaitė, Vytautas Rumšas, Arūnas Sakalauskas, Povilas Budrys), Lietuvoje įvertinta net keturiais „Auksiniais scenos kryžiais“, sužavėjo ir tarptautinių festivalių žiūrovus. Ypač tai atsispindėjo Prancūzijos teatro kritikų straipsniuose. Šios šalies žiniasklaidoje pasirodė per 70 publikacijų apie „Didvyrių aikštę“, didžiulis dėmesys buvo skiriamas lietuvių aktoriams, pabrėžiant, kad pasaulis Lietuvą seniai pažįsta kaip režisierių kraštą, bet po kiekvienos viešnagės ne ką mažiau nustebina aukščiausia aktorinė meistrystė.

77-ąją LNDT sezoną „Didvyrių aikštę“ Lietuvos žiūrovai galės išvysti keturis kartus – gruodžio 28, sausio 18, kovo 2 ir gegužės 2 dienomis.

Autorius: Parengė Daiva Šabasevičienė

Krystian Lupa, le grand théâtre de l'humanité à la Colline

Philippe Chevilley / Chef de Service | Le 08/12 à 06:00, mis à jour à 18:04



Le jeu des comédiens du Théâtre national lituanien, tout en retenue, exprime l'indicible et chavire le public d'Avignon. Photo Christophe Raynaud de Lage

« Place des héros » de Thomas Bernhard, mis en scène par Krystian Lupa, nous confronte au retour du nationalisme d'extrême droite à Vienne. Son spectacle brûlant d'actualité a été encensé à Avignon. Il est programmé pour une semaine à Paris, au Théâtre de la Colline dans le cadre du Festival d'automne. Ici la critique, parue fin juillet 2016.

A Avignon, les spectacles se répendent avec fracas. Après l'opéra funèbre des « Damnés », où Ivo Van Hove met en scène la montée du nazisme en Allemagne dans les années 1930, « Place des héros » de Thomas Bernhard, revu par Krystian Lupa, nous confronte au retour du nationalisme d'extrême droite à Vienne un demi-siècle plus tard. L'ultime pièce du dramaturge autrichien, écrite en 1988 pour l'anniversaire de l'Anschluss, fustige avec férocité la classe politique viennoise, les catholiques et les nationalistes antisémites. Elle anticipe les victoires électorales de l'extrême droite. A quelques mois d'un nouveau vote serré pour la présidentielle en Autriche, le propos alarmiste fait froid dans le dos.

« Place des héros » part du suicide d'un professeur d'université juif, Josef Schuster, commis alors qu'il s'apprêtait à quitter sa ville de Vienne pour retrouver sa chaire d'Oxford. Un départ désiré par sa femme qui ne supporte plus d'habiter au-dessus de la place où Hitler a prononcé son discours de l'Anschluss - pendant ses « crises » elle croit entendre la voix du dictateur et les clameurs

de la foule. Mais la perspective de ce changement d'air n'a pas suffi à calmer le désespoir de Josef. A travers les voix de sa gouvernante et de sa famille réunie le jour de l'enterrement (l'épouse, les enfants mal-aimés, Robert, le frère philosophe, lui aussi dégoûté du monde) s'ébauche le portrait d'un homme brisé par la barbarie .

DOULEUR PALPABLE

Se gardant de parasiter le déchaînement verbal de Bernhard par une surenchère d'effets, Lupa livre une mise en scène sobre, ultrasensible, qui se déploie dans deux grands décors faussement réalistes (une maison bourgeoise, un parc) - un cadre classique qui, grâce à de fines projections, devient un univers mental mouvant.

Aux comédiens virtuoses du Théâtre national lituanien, le Polonais impose un jeu tout en retenue, intense mais intériorisé. Au-delà de la colère et du désespoir, il laisse s'épanouir l'humanité des personnages. La douleur, palpable sur la scène, est partagée par le public, éclairé pleins feux à plusieurs reprises. Exprimer à ce point l'indicible est la marque d'un grand maître. Jusqu'à l'image finale à couper le souffle, le théâtre de Lupa nous chavire le coeur. « *Le but est la fin* », dit le frère du suicidé avec amertume. Le message subliminal du spectacle est qu'il est temps de recommencer à se battre.

PLACE DES HÉROS

de Thomas Bernhard

Mise en scène de Krystian Lupa. En lituanien surtitré en français. A Paris, FESTIVAL d'AUTOMNE, La Colline (01 44 62 52 52), du 9 au 15 décembre. Durée 4 heures avec deux entractes.

Place des héros de Thomas Bernhard

par Dominique Darzacq

Effrayant et magnifique



Mise en scène, pour le Théâtre National de Lituanie à Vilnius, par le metteur en scène polonais krystian Lupa, *Place des héros* fut un des événements phares du dernier Festival d'Avignon, le spectacle nous revient aujourd'hui à Paris sous l'égide du Festival d'Automne qui propose *Un portrait krystian Lupa* à travers les mises en scène de trois pièces du dramaturge autrichien Thomas Bernhard (1931-1989) : *Des arbres à abattre* (Théâtre de l'Odéon du 30/11 au 11/12), *Déjeuner chez les Wittgenstein* (Théâtre des Abbesses du 13 au 18/12), et au Théâtre de la Colline (du 9 au 15/12) *Place des Héros*.

Alors que tout était prêt pour le déménagement, le précieux piano Bösendorfer déjà expédié, le professeur Joseph Schuster, la veille de retourner à Oxford, se suicide en se défenestrant de son appartement qui ouvre sur la place des Héros où le 15 mars 1938 les Viennois acclamaient Hitler qui venait d'annexer l'Autriche. Des clameurs que ne cesse d'entendre la femme du défunt et qui la tourmentent au point de lui faire, parfois, perdre la raison.

En ce jour d'obsèques, que la pièce déploie en trois temps et trois lieux différents, on se remémore l'imposante et énigmatique figure du professeur Schuster qui semble hanter chacun, à commencer par Madame Zittel la gouvernante et pivot de la maison qui le voit apparaître palimpseste autoritaire et exigeant sur la manière de bien repasser ses chemises. Elle hante Herta la bonne qui ne cesse de fixer la fenêtre qui donne sur la place en cirant les multiples paires de chaussures qu'il ne mettra plus. Il hante Robert son frère, ses filles comme sa veuve. Chacun se souvient de ses lubies, de ses détestations, de son caractère entier et peu conciliant, de « son impossibilité d'entendre Beethoven sans penser au procès de Nuremberg ».



Ecrit en 1988, alors que Kurt Waldheim vient d'être élu et nommé Premier Ministre en dépit de son passé nazi, cette ultime pièce de Thomas Bernhard, sous les apparences d'un cérémonial de deuil, est une virulente charge contre cette Autriche « où au petit matin celui qui pense ne peut avoir que la nausée » comme le déclare l'oncle Robert de toute évidence le porte-parole de l'auteur qui voyait son pays comme « un cloaque où l'on compte plus de nazis aujourd'hui qu'en 1938 ». Si, ferraillant contre une Autriche qui n'en a pas fini avec l'antisémitisme, une Vienne « qui salit et détruit tout », « l'église mercantile », « les politiciens corrompus », et « le nivellement de l'art », l'oncle Robert est le double de l'atrabilaire écrivain, il est aussi le porte-voix du metteur en scène polonais lui-même préoccupé « par ce que produit le carnaval furieux des réalités politiques » et pour qui, devant les poussées nationalistes et xénophobes qui traversent une partie de l'Europe et surtout son pays, « il devient possible de s'identifier entièrement aux personnages de *Place des Héros* ».

A l'envers de toute vocifération qui ne serait que caricaturale, Krystian Lupa choisit l'épure, l'apesanteur, le mezza-voce. Ce que se disent les protagonistes est d'autant plus effroyable et terrifiant qu'échangé sur le ton de la simple conversation et de l'évidence. De la bande son aux décors qui n'ouvrent sur aucune perspective en passant par les lumières, mais surtout superbement secondé par le jeu exceptionnel des acteurs du Théâtre National de Vilnius, c'est le monde crépusculaire d'une société décervelée dont le vide est propice à toutes les frayeurs obscurantistes que nous donne à voir magnifiquement Krystian Lupa.

Sans doute porté par le succès d'Avignon et un bouche à oreille enthousiaste, le spectacle (en lituanien surtitré en français) se donne-t-il à guichet fermé, ce qui est d'autant plus dommageable qu'un tel spectacle relève de la salubrité publique. Comment dès lors ne pas déplorer que le Festival d'Automne et le Théâtre de la Colline n'aient pas trouvé les moyens d'une programmation plus longue qui aurait permis comme le disait Brecht « d'élargir le cercle des connaisseurs ».

Le texte de la pièce *Place des héros* est publié aux éditions de l'Arche.

A signaler également pour ceux qui voudraient en savoir plus sur le metteur en scène Krystian Lupa, son ouvrage publié chez Actes Sud, *UTOPIA, Lettres aux acteurs*. (Voir la critique (5377 du 19 octobre) de Jean Chollet sur le même site .

Place des héros de Thomas Bernhard, mise en scène, décors et lumières : Krystian Lupa, avec Valentinas Masalskis, Viktorija Kuodyté, Eglė Mikulionytė, Arūnas Sakalauskas, Eglė Gabrėnaitė, Rasa Samuolyté, Toma Vaskeviciūtė, Dolorosa Kazragytė, Vytautas Rumsas, Neringa Bulotaitė, Povilas Budrys.

Théâtre de la Colline durée 4h - En lituanien surtitré du 9 au 15 décembre 19h.

Thomas Bernhard, l'extralucide

CHRONIQUE Le maître polonais Krystian Lupa met en scène « Des arbres à abattre » et deux autres pièces.



LE THÉÂTRE

Armelle Hélot

ahelot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

C'est un peu Thomas Bernhard qui a gagné les élections, dimanche dernier, en Autriche ! Et le comédien qui attire tout Vienne vers *Le Canard sauvage* d'Ibsen, lui qui dit à la fin son amour des forêts et de la nature, devrait être comblé... Ironie de l'Histoire qui nous donne à voir et entendre, ces temps-ci, à Paris, trois spectacles puissants, profonds, trois productions marquantes unies par un double lien : des textes de Thomas Bernhard, des mises en scène du maître polonais Krystian Lupa.

Ce cycle exceptionnel, inscrit dans le cadre du Festival d'automne, a commencé il y a huit jours, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe (Paris VI^e) par *Des arbres à abattre*. Une adaptation, par Krystian Lupa d'un épais volume publié en 1984, un livre qui laisse sourdre la voix d'un écrivain irascible, déchiré entre la détestation du petit monde des intellectuels et artistes de Vienne et l'amour pour cette ville unique.

Se jouer du temps

Dans l'adaptation théâtrale, tout commence avec un film. Une jeune femme blonde répond aux questions d'un journaliste. Son visage occupe tout le centre de l'écran qui surplombe la scène. Posée sur le plateau, une sorte de cage de verre, dans laquelle, plus tard, on découvrira les protagonistes, affalés sur des divans, ou alignés face à nous, lors



Des arbres à abattre, où transpirent la détestation du monde intellectuel de Vienne, mais aussi l'amour pour cette ville. N. KABANOW

d'un dîner très tardif... La jeune femme, Joana, se défend, répliquant avec une sincérité que l'on devine lézardée de désarroi, de désespoir, peut-être. Qui est-elle ? Le spectacle se développe à la fois comme une enquête sur Joana Thul, et comme le portrait au vitriol d'un petit groupe d'artistes parvenus. Le livre fut immédiatement interdit, car un compositeur crut s'y reconnaître.

Installé le plus souvent hors de l'espace du salon, du dîner, il y a Thomas, le narrateur (Piotr Skiba). Il n'aime pas ces jacasseurs avec qui il a dû renouer. Il

se sent différent sinon supérieur. Thomas Bernhard lui-même, d'une certaine façon. Une autre personne est un peu hors champ : le metteur en scène. Au fond du plateau il suit le jeu et intervient, commente. Souvent en français.

Pas de quoi tout à fait déstabiliser les interprètes de Krystian Lupa, rompus à cette pratique. Le spectateur, lui, peut s'en trouver perturbé.

Il y a dans ce grand travail une manière très particulière de se jouer du

temps. Le groupe est reçu chez les Auersberger. Lui compositeur, elle chanteuse lyrique. Le matin même tous ont enterré leur amie Joana qui a mis fin à ses jours. La mort plane. Ce petit monde de la Vienne d'il y a quelques dizaines d'années ressemble furieusement à celui de Paris aujourd'hui. C'est un miroir que nous tendent Bernhard et Lupa. On rit, on a le cœur noué. C'est d'une férocité réjouissante. Les comédiens sont engagés, audacieux, extraordinaires. Ces personnages sont bien nos semblables. Et celui qu'on croyait le plus fat, le comédien, révèle sa vraie personnalité. Il aime les forêts.

À la Colline, ce sont des comédiens lituaniens qui interprètent *Place des héros*, autre couteau porté dans les plaies d'une société. Ne craignez pas les langues étrangères : on suit tout, tout est admirablement réglé et joué. Enfin, aux Abbesses on reverra *Déjeuner chez Wittgenstein*, affrontement névrotique de deux sœurs et de leur génie de frère. Le plus grand théâtre que l'on puisse voir ces temps-ci à Paris.

Des arbres à abattre, Odéon Théâtre de l'Europe (Paris VI^e), jusqu'au 11 décembre. Tél. : 01 44 85 40 40.
Rencontre avec Krystian Lupa, le 14 décembre, à 11 heures, aux Beaux-Arts de Paris. ***Place des héros***, du 9 au 15 décembre à la Colline (Paris XX^e) et ***Déjeuner chez Wittgenstein***, du 13 au 18 décembre, Abbesses (XVIII^e).

DIMANCHE 11 DÉCEMBRE 2016

Place des héros de Thomas Bernhard. Mise en scène Krystian Lupa.

Quand le Théâtre national de Lituanie proposa à Krystian Lupa de venir travailler avec la troupe, le metteur en scène polonais porta son choix sur Place des héros la dernière et plus virulente pièce de Thomas Bernhard, son auteur favori. L'écrivain, comme on le sait, a toujours été en délicatesse avec l'Autriche, son pays qu'il ne quitta pourtant jamais. Josef Schuster qui s'est jeté par la fenêtre et dont le fantôme est le personnage central de la pièce, était un intellectuel juif qui, avec femme et enfants, s'exila en Angleterre au lendemain de l'Anschluss. Il revint pourtant vivre à Vienne dans un appartement dont les fenêtres s'ouvrent sur la place des héros où Hitler éruçta un discours acclamé par la foule. Ces ovations, l'épouse du professeur ne cesse, depuis leur retour, de les entendre. Ce qui a altéré sa santé et son esprit. Plus qu'avec elle le professeur aimait s'entretenir avec sa gouvernante madame Zittel qui dans la longue et sublime scène du début détaille les manies et singularités de son patron et des membres de sa famille dont on fait connaissance dans la deuxième partie du spectacle. Celle-ci se déroule à la sortie du cimetière où après une inhumation bâclée se retrouvent les deux filles et le frère du défunt. Ce frère, Robert Schusters, s'est lui aussi décidé à finir ses jours dans le pays où il est né. Cet homme a la mémoire longue et le désespoir sarcastique. Tragique et comique sont, comme toujours chez Thomas Bernhard intimement liés. Incapable de retenir plus longtemps son courroux, l'homme qui fut professeur de philosophe - et est à l'évidence le porte parole de l'auteur - s'insurge contre ce pays où l'antisémitisme apparaît enraciné et les hommes politiques d'un cynisme à toute épreuve. Ce discours dans lequel l'auteur exprime le dégoût que lui inspire la recrudescence du nationalisme trouve une accablante résonance en ces temps où se libèrent les discours de haine. Ce spectacle d'une rare splendeur visuelle, soulignée par le filet de lumière blanche qui entoure le plateau à la fin des deux premières parties de la représentation, est comme tous ceux mis en scène par Lupa interprété par des comédiens dont le jeu est réglé à la perfection. Jusqu'au 15 décembre Dans le cadre du Festival d'automne. La Colline tél 01 44 62 52 52

PUBLIÉ PAR JOSHKA SCHIDLOW À 16:56 AUCUN COMMENTAIRE: 

Krystian Lupa, Thomas Bernhard e la rovina degli artisti



Ogni essere umano ha bisogno di un cappotto, perché, altrimenti, si gela in inverno, e il mondo è una specie di inverno.

Thomas Bernhard pronunciò questa frase durante un'intervista con **Krista Fleischmann**, prima del 28 agosto 1984. In questa data il tribunale di Vienna ordinò il ritiro di tutte le copie del romanzo "Holzfällen. Eine Erregung". L'edizione italiana (Adelphi, 1990) ha scelto come titolo per questo romanzo "A colpi d'ascia" e come sottotitolo "Un'irritazione". L'edizione francese (Gallimard, 1997) invece traduce "Holzfällen" come "Des Arbres à abattre". Identica la traduzione del sottotitolo, "Une irritation". Entrambe le traduzioni, però, non danno il giusto valore al termine "Erregung", il quale porta in sé un significato di movimento, di scontro ma anche di emozione ed eccitamento sessuale.

In più di duecento, impetuose, irritate ed eccitate pagine, Bernhard, con un gioco di specchi, rappresenta il circolo degli intellettuali viennesi più in vista, più premiati e più vuoti. Nello sprofondare nella loro laida, deprimente e falsa esistenza, Bernhard li abbatte. Lo specchio deformato riflette una verità altrettanto deformata, irritante nella sua esagerazione, eccitata dal gusto perverso dell'annichilimento, dell'annientamento sistematico di questa piccola comunità umana, della quale anche il narratore, in fondo, fa parte. E della quale in fondo è complice.

Bernhard non fa altro che descrivere come "la palla di neve della stupidità", una volta lanciata dalla montagna, prenda forza diventando una gigantesca valanga che "distrugge tutta Vienna. Forse è più grande di Vienna". Questi uomini e donne, artisti una volta puri, ambiziosi e radicali, non hanno saputo resistere alla tentazione della stupidità, della meschinità, della ricerca di un'affermazione sociale e di un riconoscimento pubblico che passa attraverso un asservimento al potere e alle istituzioni.

La loro coscienza, sotterrata dalla valanga della banalità, e la loro condizione di vuoti involucri privi di sostanza è chirurgicamente, sadicamente vivisezionata da Bernhard, lucido narratore della presente rovina di questi geni, in virtù del suo stato di testimone della loro passata genialità.

Krapp's Last Post (Italia) – Dimanche 11 décembre 2016 (Suite de l'article)

Nel volume "Utopia. Lettres aux acteurs" (Actes Sud, 2016) il regista polacco **Krystian Lupa** afferma che "tutto il teatro, questo racconto di una vita, è lì perché io mi confidi, perché io tragga una verità da me, una verità che sgorgi dalla mia propria vita, dal mio pensiero verso l'altro, dal mio jeu...".

Il suo adattamento di "Des Arbres à abattre" si struttura come un labirintico gioco di sguardi riflessi. Per tre fattori principali. Primo, il rapporto tra Lupa e Bernhard. Tra lui e il romanziere austriaco il legame è forte: "Thomas Bernhard mi abita ostinatamente" ha affermato Lupa in un'intervista rilasciata a **Jean-François Perrier**.

Secondo, il particolare metodo di lavoro sugli attori del regista polacco. Terzo, il metodo col quale l'adattamento è stato concepito e poi montato.

Per quest'affinità profonda, lo spettacolo, in questi giorni al Théâtre de l'Odéon di Parigi per il **Festival d'Automne**, può esprimere tutta la sua forza di macchina illusionistica e di casa degli specchi. L'universo plasmato dallo sguardo feroce di Bernhard è fatto proprio da Lupa. Egli lo accetta, vi penetra senza esitazione e poi sa restituirlo al pubblico nella sua lucida contraddizione.

Senza un lavoro pluridecennale sull'autore austriaco, questa chiarezza sarebbe impossibile.

L'opera di Bernhard, è bene ricordarlo, è ambigua. E la lettura di Lupa non solo rispetta questa ambiguità, ma anzi ci gioca, la esaspera, la mette in mostra fino a sovrapporre chiaramente la sua voce, la sua lettura e il suo commento al corso dello spettacolo.

In alcune scene salienti, nella seconda parte dello spettacolo, sentiamo distintamente la voce di Lupa intervenire sulla scena. Ora per dare il tempo ed il ritmo a scene concitate, marcando con versi ritmici l'andamento dello spettacolo, ora commentando, con domande e frasi brevissime e sussurrate, gli avvenimenti rappresentati. Egli sembra, così, dirigere da lontano i suoi attori, proprio nello svolgersi della rappresentazione. Con la sua voce, lui è lì, in mezzo a loro. Questa presenza imposta agli attori - e comunicata al pubblico - è meno sorprendente se pensiamo alla sua concezione di "direzione degli attori" e a come lavori con e grazie a loro.

Da anni ormai Lupa fa preparare ai suoi attori lunghi monologhi interiori, flussi della loro coscienza, compositi e privi di controllo. Lo strumento del monologo serve affinché essi possano accedere alla loro parte incosciente e profonda. Molti degli esercizi proposti da Lupa

richiedono di fissare su carta questi flussi, in una forma il più fedele possibile all'"originale" pensato. Questi stralci di IO dell'attore, della sua memoria e del suo passato, andranno in seguito a nutrire il corpo e le parole del personaggio interpretato.

Per "Des arbres à abattre" il lavoro di training su ogni singolo attore si è coniugato con un lavoro collettivo di adattamento. Il romanzo originale non è trasposto a tavolino da una forma letteraria, quella romanzesca, ad un'altra forma letteraria, quella drammatica.

Il vero lavoro di adattamento è stato compiuto durante le prove e con gli attori, racconta Lupa. Essi hanno scavato i propri personaggi nella materia grezza ed indistinta della loro psiche. Li hanno portati alla luce dando loro corpo e respiro.

Ma, una volta fuori, sembra più che altro essere Lupa a scrivere attraverso questi corpi, a far di loro segni da muovere all'interno di un dispositivo scenico ideato intorno agli attori e sulla base del lavoro collettivo di tutta la compagnia.

Per parlare di questo dispositivo e delle linee di forza che sorreggono quest'opera, possiamo descrivere l'inizio dello spettacolo.

Un'attrice, in video, racconta ad un giornalista le sue sensazioni e riflessioni dopo che un suo laboratorio, presentato al Théâtre National, è stato un fiasco completo. Il filmato ci introduce nel mondo costruito da Lupa sulle parole di Bernhard, a platea ancora illuminata. Verso la fine del video i personaggi fanno il loro, silenzioso, ingresso in scena.

Joyce il pittore, la drammaturga, il musicista, i due giovani autori e la padrona di casa si posizionano nel salotto degli Auersberger. Il salotto è il luogo nel quale si svolge quello che il critico letterario ungherese **Péter Szondi** avrebbe definito il "dramma assoluto", ovvero un dramma la cui azione si compie interamente nel presente e si risolve nel solo dialogo interumano.

Krapp's Last Post (Italie) – Dimanche 11 décembre 2016 (Suite de l'article)

Questo luogo è delimitato alla vista del pubblico da un reticolo metallico di travi: un muro aperto che divide pubblico e attori ma che al contempo li espone allo sguardo, voyeuristico, del pubblico. Inoltre, esso impone una dialettica tra dentro e fuori tanto rigida quanto in sé critica ed instabile. Una condizione eminentemente contraddittoria a causa di due personaggi: il romanziere Thomas, ed il compagno di Joana, l'attrice la cui intervista funziona da introduzione alla fabula.

Sono questi due i personaggi chiave del racconto di Lupa/Bernhard, scritto attraverso il corpo degli attori in scena e montato con un processo compositivo che si rivela sapiente gioco dialettico tra filmico e teatrale, tra diegetico ed extradiegetico, tra presente della scena e passato della narrazione.

Alfred, compagno di Joana, è stato invitato ad una "cena artistica" organizzata dagli Auersberger che, dopo il recente suicidio di Joana, loro amica, ed il suo funerale, dovrebbe diventare una serata in onore dell'amica scomparsa. Nuovo arrivato in una cerchia di persone che si conoscono l'un l'altro fino alla nausea, fino a confondersi l'uno nella meschinità dell'altro, la sua marginalità è evidente, confermata dalla sua posizione, defilata rispetto al centro del salotto. La sua espressione e gli sguardi obliqui e diffidenti criticano e giudicano le pose dei personaggi principali. Ma all'inizio, anche lui, si confonde, annegato nel suo dolore di personaggio e soffocato dall'atmosfera pesante, asfissiante del salotto.

La noia, la stanchezza, il rifiuto invadono anche noi spettatori. Tanto che l'inizio dello spettacolo è di una noia mortale e velenosa. Ci pervade, ci fa dubitare della riuscita dello spettacolo. Il vuoto delle battute dei personaggi è tale da volerci far scappare via dal teatro prima che la noia ci inghiotta. Ma ormai siamo nel gioco, siamo nella gabbia. E scappare sembra impossibile.

Il solo fattore che ci tiene svegli è la figura dello scrittore Thomas. La sua funzione epica e narrativa è dichiarata dalla sua posizione, radicalmente fuori dalla "gabbia-salotto", sprofondato su una poltrona in avanscena. Tuttavia, la sua posizione fisica, così come lo statuto all'interno dello spettacolo, non potrebbero essere più ambigui. Egli fa da *passeur* tra il salotto e il mondo fuori. La sua posizione di partenza è quella di Caronte sullo Stige: in bilico tra una sponda e l'altra del fiume dei morti, traghettatore di anime dannate ma dannato egli stesso. La sua voce e i commenti criticano il salotto-mondo nel quale siamo entrati. Di più, la sua noia, l'apatia, il distacco e il suo disgusto ci invadono. È lui che getta su di noi questa sensazione di pesante e noioso malessere. Senza di lui, la vita psichica degli altri dietro al muro del salotto ci risulterebbe solo noiosa ed indifferente. La sua presenza, invece, istituisce un legame diretto tra pubblico e platea. Con filo doppio egli lega il pubblico alla vita dei personaggi.

Senza la possibilità di descrivere la totalità della meccanica di questo lungo spettacolo (quattro ore e mezza con intervallo), già da questa scena liminare possiamo elencare le colonne portanti del montaggio di Lupa.

I video, proiettati al di sopra degli attori, hanno la funzione di analessi descrittiva dei fatti antecedenti la "cena artistica". A volte introducono gli antefatti, senza i quali sarebbe impossibile seguire il corso della scena, altre approfondiscono la psicologia di alcuni personaggi. Sono comunque e sempre salti nel passato. Anch'essi, come la divisione del palco, rilevano di una dialettica dentro/fuori: il dialogo interumano al presente delle scene nel salotto – o, una volta girato il palco, negli altri luoghi vissuti al presente dagli attori del dramma – è riempito di contenuto grazie ai rimandi al passato.

In questo senso i video non solo spiegano, ma interagiscono e danno densità (negativa) e spessore (angosciante) al vuoto dei dialoghi.

In uno di essi, i rapporti di forza tra i gruppi presenti sulla scena sono riprodotti in una *mise en abîme* chiarificatrice. Durante il pranzo che segue il funerale di Joana, gli artisti sono ad un tavolo separato da quello del compagno di Joana e di un personaggio femminile che potrebbe essere tanto la sorella di Joana quanto un'amica. Ciò che importa è il suo essere, lei come Alfred, separata dagli "altri", dal circolo degli "artisti". Tra i due gruppi appena pochi sguardi, per il resto regna la più totale indifferenza.

Il racconto straziante di come Alfred ha scoperto il corpo di Joana è possibile solo grazie al personaggio di Thomas, che rompe la barriera e permette alla storia di Alfred di essere raccontata.

Krapp's Last Post (Italie) – Dimanche 11 décembre 2016 (Suite de l'article)

Del resto, tutto lo spettacolo è una storia di isolamenti e di solitudini. Di gabbie che imprigionano e legano l'uno all'altro i personaggi e i gruppi. Il salotto è una gabbia dalla quale tutti vorrebbero scappare ma dalla quale solo Alfred, alla fine, riuscirà a sfuggire veramente.

Thomas riporta il passato al presente ricordando e rivivendo il suo rapporto con Joana. La quale, del resto, era chiusa in una morsa di dolore che solo il suicidio, forse, è riuscito a placare. Come cinicamente afferma Thomas verso la fine dello spettacolo.

Lui, però, il nostro *passeur*, il traghettatore Thomas, è colui che non fa altro che mostrare e definire i contorni delle gabbie al pubblico. Non solo: in forza del suo doppio statuto di personaggio sia dentro che fuori, emanazione del romanziere Bernhard e del regista Lupa, da personaggio ci racconta la storia legandoci ad essa, e così imprigiona anche noi in questa gabbia. Ci rinchioda nella storia, ci immerge in essa e ce ne rende responsabili. Rispondendo, così, ad un'esigenza precisa della poetica di Lupa, il quale, in un'intervista a **Jean-Pierre Thibaut**, spiega che per lui il pubblico "non è un semplice spettatore, è un co-medium", perché i personaggi, da soli, non bastano. A loro serve il pubblico come partner. E per sfuggire dalla gabbia/spettacolo, l'unica "via di fuga è verso il pubblico".

Il labirintico gioco di sguardi riflessi, evocato all'inizio, è tale per la presenza del pubblico. I soli fattori interni alla scena non basterebbero a giustificare o a tenere in piedi queste gabbie. Il pubblico, col suo guardare attivo, chiamato in causa e risvegliato dagli attori in scena, imbrigliato dal narratore Thomas, si ritrova a fine spettacolo cosciente di aver partecipato a questo gioco, di esserne stato, se non proprio co-autore, sicuramente complice. Le sue proiezioni sulla scena e i rimandi silenziosi hanno nutrito quel mondo.

Gli spettatori non possono più ignorare o chiudere gli occhi su questa realtà: la gabbia/teatro è diventata una gabbia/mondo.

Soli in questa gabbia popolata di altri, anche un personaggio disgustoso come l'Attore può farsi "filosofo di un'istante", evocare la foresta, l'alta foresta e questi *arbres à abattre*.

Des Arbres à abattre

regia, adattamento e luci: Krystian Lupa

dal testo di Thomas Bernhard

traduction: Monika Muska?a

con: Piotr Skiba (Thomas Bernhard), Halina Rasiakówna (Maja Auersberger), Wojciech Ziemia?ski (Gerhard Auersberger), Marta Zi?ba (Joana Thul), Jan Frycz (acteur du Théâtre National), Ewa Skibi?ska (Jeannie Billroth), Bo?ena Baranowska (Anna Schreker), Andrzej Szeremeta (Albert Rehmden), Adam Szczyszczaj (Joyce), Micha? Opali?ski (James), Marcin Pempu? (John), Anna Ilczuk (Mira), Krzesis?awa Dubielówna (cuisinière)

citazioni da opere di: Jeannie Ebner e Friederike Mayröcker

costumi: Piotr Skiba

arrangiamneto musicale: Bogumi? Misala

video: Karol Rakowski e ?ukasz Twarkowski

aiuto regia: Oskar Sadowski, Sebastian Krysiak, Amadeusz Nosal

produzione: Polski Theatre in Wroc?aw // Coréalisation Odéon-Théâtre de l'Europe (Paris)

Festival d'Automne à Paris // Avec le soutien du Adam Mickiewicz Institute

Avec le soutien de l'Adami // Spectacle créé le 23 octobre 2014 au Polski

Theater in Wroc?aw // En partenariat avec France Inter

durata: 4h 30

Visto a Parigi, [Théâtre de l'Odéon](#), il 2 dicembre 2016



Les Inrockuptibles – Du 14 décembre 2016 au 3 janvier 2017

scènes



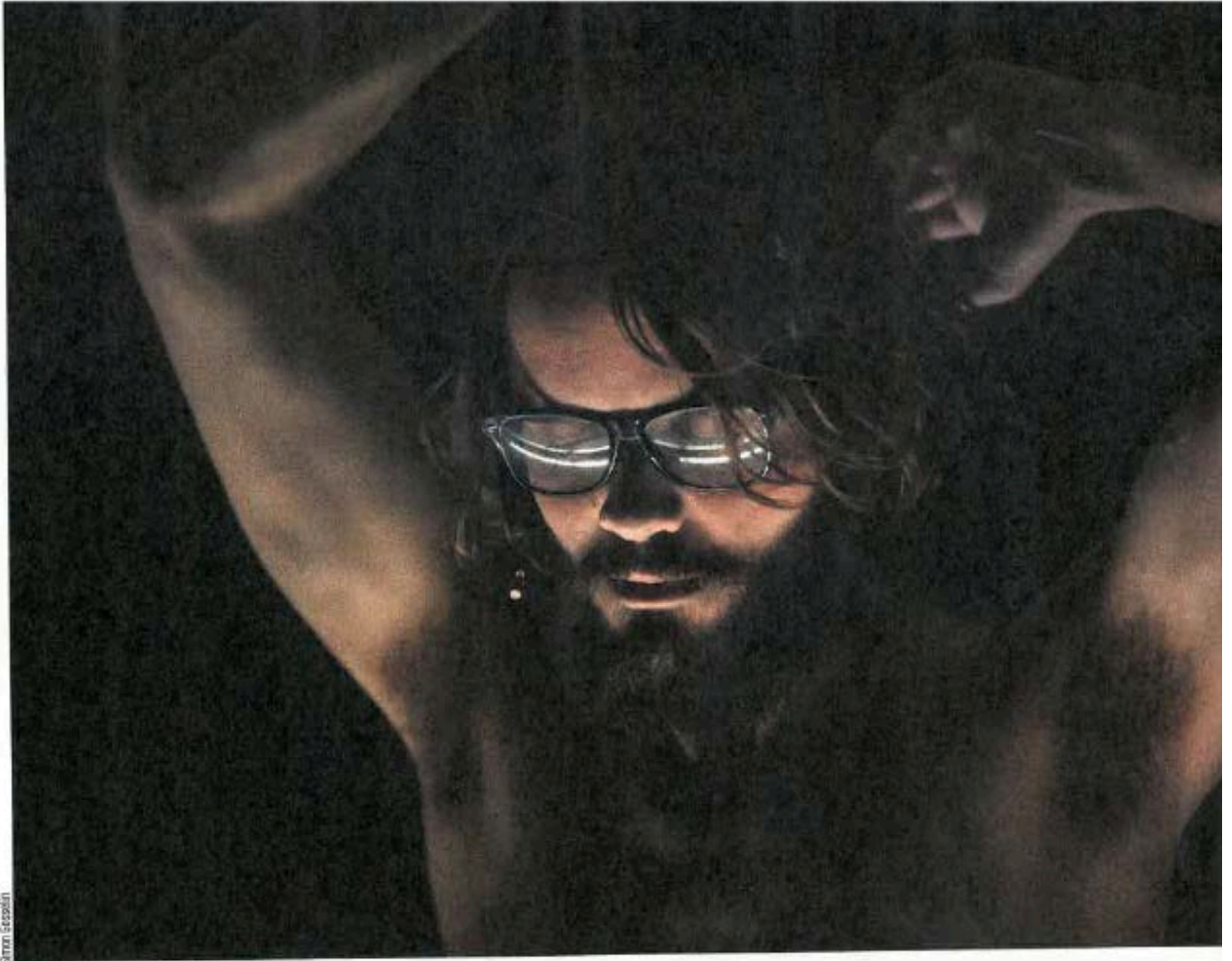
Les Damnés
par Ivo van Hove,
avec la troupe de la
Comédie-Française



retour au politique

Face à la terreur, à l'obscurantisme et à la montée des populismes, les artistes se mobilisent et transforment nos plateaux en agoras. Les arts vivants ont aussi leur mot à dire.

par Fabienne Arvers, Philippe Noisette,
Hervé Pons et Patrick Sourd



Sirri Fazzini

En réagissant à chaud et en rendant compte du désordre de nos émotions, le théâtre a joué le rôle de média privilégié pour témoigner des événements politiques et de l'état de choc créé par la série d'attentats ayant frappé la France et l'Europe au cours de l'année. Sans prétendre avoir des solutions toutes faites, nos artistes ouvrent le débat, chacun à sa manière, pour mettre en perspective le chaos du présent au regard des leçons qu'on pourrait tirer de l'histoire.

En cosignant *Je suis Fassbinder*, le Français Stanislas Nordey et l'Allemand Falk Richter évoquent tout autant le massacre des journalistes de la rédaction de *Charlie Hebdo* que les agressions sexuelles de la nuit du premier de l'an à Cologne. Ce faisant, ils nous rappellent aussi qu'en 1977, le cinéaste allemand avait déjà choisi de prendre sa caméra pour questionner son ressenti face à la violence des actions perpétrées, en son temps, par la Fraction armée rouge d'Andreas Baader et Ulrike Meinhoff.

Ouvrant le Festival d'Avignon, Ivo van Hove fait de même avec *Les Damnés*,

sa mise en scène du scénario du film de Luchino Visconti avec la troupe de la Comédie-Française. S'emparant de l'analyse viscontienne de la montée en puissance de l'idéologie nazie dans une famille d'industriels allemands, il la rapproche de la fabrique des jihadistes d'aujourd'hui. Clôturant son spectacle sur l'image d'un homme tirant à la mitrailleuse sur le public, Ivo van Hove fait sans ambiguïté le lien entre la haine de l'autre prônée par le nazisme et le massacre du 13 novembre au Bataclan.

L'Angelus Novus de Sylvain Creuzevault fait référence à un tableau de Paul Klee que Walter Benjamin compare, en 1940, à une vision de "l'ange de l'histoire". La tempête qui le pousse vers l'avenir, toutes ailes déployées, l'empêche d'intervenir et il ne peut que constater l'étendue des ruines et des souffrances qu'il découvre dans son vol. D'une évocation des débats du mouvement Nuit debout à la résistance des opposants à la construction de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes, le spectacle de Sylvain Creuzevault fait le compte au présent de nos tentatives d'enrayer le cours de l'histoire...

Autre tendance forte de la saison, trouver matière à témoigner de l'époque en adaptant des chefs-d'œuvre de la littérature. Avec *Les Français*, Krzysztof

Warlikowski s'inspire d'*A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust pour un voyage dans le temps qui entraîne ses personnages de l'Europe de l'affaire Dreyfus à celle d'aujourd'hui.

Autre roman-fleuve, *2666*, de Roberto Bolaño, offre à Julien Gosselin l'occasion d'une enquête sur un mystérieux auteur allemand pour faire le lien entre l'indicible horreur de la Shoah et le calvaire de femmes mexicaines violées et torturées – dans une ville qui ressemble à s'y méprendre à celle de Ciudad Juárez où une série de crimes ont été commis. En montant *Disgrâce*, de John Maxwell Coetzee, Jean-Pierre Baro revient quant à lui sur les rêves de changements de l'Afrique du Sud de l'après-apartheid et sur son lot de désillusions pointées par le Nobel de littérature 2003.

Au fil de cette année où le domaine public est devenu lieu de controverses, la danse n'est pas en reste. Elle repense le geste comme une revendication, en prenant modèle sur les occupants de la place de la République à Paris ou sur les zadistes nantais. Ainsi, avec *Danse de nuit*, Boris Charmatz convie le public à une déambulation nocturne où la référence aux dessinateurs politiques le dispute à l'intime.



2666 par Julien Gosselin, adaptation du roman-fleuve de Roberto Bolaño

Bouchra Ouizguen rameute ses *Corbeaux*, soit une vingtaine de femmes sur le parvis d'un musée ou dans un amphithéâtre de plein air lyonnais : son cri de ralliement devient alors une transe percutante. Comme en écho, Lia Rodrigues invite le spectateur sur la scène même – celle, immense, du Corum de Montpellier – pour une cérémonie aux allures de happening engagé. Quant à Tino Sehgal, ancien danseur devenu la coqueluche de l'art contemporain, il occupe les marches du palais Garnier et, plus beau encore, les coins et recoins du Palais de Tokyo, le temps de performances en mouvement.

Lorsqu'ils regagnent les plateaux, les chorégraphes, loin de s'assagir, osent l'hommage virtuose (William Forsythe et son *Blake Works I*), le concert de danse (*Sunny* d'Emanuel Gat ou *Le Syndrome lan* de Christian Rizzo), l'invention permanente (*TURNING_motion sickness version* d'Alessandro Sciarroni avec le Ballet de l'Opéra de Lyon ou le surprenant Albert Khoza dans *And So You See...*, un solo signé Robyn Orlin).

Au-delà du décompte des chefs-d'œuvre qui ont marqué cette saison, on ne peut s'empêcher de penser que le théâtre comme la danse ont tenu leur rang de la plus belle manière qui soit. ■

top des critiques

Fabienne Arvers

(sans ordre de préférence)

Les Français

par Krzysztof Warlikowski

Ce bouleversant cabaret consacré à Proust exalte dans la magie de ses images les émotions sans pareil d'une fabuleuse nuit d'insomnie.

Radio Vinci Park

par Théo Mercier

Une chorégraphie en-sous-sol pour un irradiant ballet entre un danseur et un motard... Ou comment convoquer avec brio les désirs et les mythes dans le huis clos d'un parking.

Des arbres à abattre

par Krystian Lupa

Bien plus qu'une adaptation du roman de Thomas Bernhard, le maître polonais nous fait découvrir les tréfonds de l'âme du dramaturge autrichien et signe un manifeste sur l'état de la culture en Pologne.

Les Damnés

par Ivo van Hove

À partir du scénario du film de Visconti, Ivo van Hove dénonce les nouveaux fascismes, en entraînant la troupe de la Comédie-Française dans une mise en scène aussi somptueuse qu'inoubliable.

Phèdre(s)

par Krzysztof Warlikowski

Isabelle Huppert prend tous les risques pour incarner *Phèdre(s)* et porter à l'incandescence les amours de l'héroïne incestueuse, dans un montage de textes réunissant trois auteurs contemporains (Sarah Kane, Wajdi Mouawad, J. M. Coetzee), sans oublier Racine.

Hervé Pons

1 Je suis Fassbinder par Stanislas Nordey et Falk Richter

Prenant Rainer Werner Fassbinder comme modèle, Falk Richter et Stanislas Nordey inventent un théâtre aussi réactif que politique, pour faire écho au choc provoqué par la tragédie de *Charlie hebdo*.

2 Conférence de choses par 2b company

Avec une bienveillance espiègle, Pierre Mifsud dévide

un flot continu de connaissances bigarrées...

Jouant de son savoir, il rebondit d'une idée à l'autre comme un mathématicien rallongeant ses équations pour en jouir à l'infini.

3 2666 par Julien Gosselin

Julien Gosselin témoigne avec passion et brio de la démesure du roman de Roberto Bolaño et gagne le pari hors norme d'un spectacle de douze heures où le théâtre se met brillamment au service de la littérature.

4 Nachlass

par Rimini Protokoll

Pièce de théâtre sans être humain, l'installation déambulatoire *Nachlass* invite au partage d'espaces intimes que des personnes confrontées à la mort ont souhaité reconstituer, afin de transmettre leur héritage.

5 Les Français par

Krzysztof Warlikowski

Patrick Sourd

1 Traviata, vous méritez un avenir meilleur par Judith Chemla, Benjamin Lazar et Florent Hubert

Judith Chemla convoque les multiples visages de l'héroïne de *La Traviata* pour un spectacle réunissant théâtre et opéra où l'intime des mots le dispute au lyrique, dans un précipité d'émotions.

2 Les Français par

Krzysztof Warlikowski

3 L'Empire des lumières par Arthur Nauzyciel

Au prétexte d'une histoire d'espionnage en Corée du Sud, Arthur Nauzyciel questionne la force de l'amour et la capacité des êtres à résister face à la violence étatique.

4 Radio Vinci Park

par Théo Mercier

5 Disgrâce

S'accordant avec J. M. Coetzee pour gratter le vernis de la toile idyllique de l'après-apartheid, Jean-Pierre Baro met en lumière la violence de l'ordre moral qui subsiste en Afrique du Sud.

Philippe Noisette

(sans ordre de préférence)

Blake Works I

chorégraphie William Forsythe

Forsythe dynamite une fois de plus les conventions du ballet avec cet hommage aux maîtres. Le tout sur les chansons de James Blake et avec quelques-uns des meilleurs danseurs de l'Opéra national de Paris.

Corbeaux

par Bouchra Ouizguen

Une performance avec une vingtaine de femmes – proches de Bouchra Ouizguen ou amateurs –, qui confine à la transe. Un choc visuel et sonore mémorable.

Sunny par Emanuel Gat

Le créateur israélien signe avec *Sunny* une chorégraphie minérale, enrichie de musique électronique live, relevant ainsi le niveau des festivals d'été.

Fever Room

par Apichatpong Weerasethakul

Objet cinématographique non identifié, entre installation et rêverie, la chambre du cinéaste thaïlandais nous aura transportés au-delà d'un monde flottant à la beauté languide.

L'Empire des lumières

par Arthur Nauzyciel

Jean-Marc Lalanne

1 Les Damnés

par Ivo van Hove

2 Phèdre(s) par

Krzysztof Warlikowski

3 Fever Room

par Apichatpong Weerasethakul

4 Danse de nuit

par Boris Charmatz

La nuit venue, toujours en extérieur, la troupe de Boris Charmatz investit des lieux publics et joue une ronde citoyenne étrange et énervée. La mémoire des multiples attentats y affronte l'engagement protestataire des manifestants. Une danse pour la nuit, debout.

5 2666

par Julien Gosselin

Déjeuner chez Wittgenstein : la folie d'un retour

Dans le cadre du portrait que lui consacre cette 45^{ème} édition du Festival d'Automne à Paris, après Des arbres à abattre à l'Odéon-Théâtre de l'Europe et Place des Héros au Théâtre national La Colline, le metteur en scène polonais Krystian Lupa présente une troisième œuvre de Thomas Bernhard, Déjeuner chez Wittgenstein, au Théâtre des Abbesses. La pièce vaut aussi bien pour la force de son texte que pour son époustouflant trio d'acteurs qui le porte avec conviction.



© Marek Gardulski

Comme souvent dans les pièces mises en scène par Krystian Lupa, la scénographie est constituée d'une boîte dont le quatrième mur est vitré. Cela instaure une légère distance, nécessaire, avec l'intimité des personnages que nous pénétrons sans retenue. Le décor est celui d'un intérieur bourgeois, qui se veut chaleureux mais devient oppressant, avec pas moins de douze portraits de famille suspendus. La peinture écaillée des portes du séjour donnant dans la chambre ou la cuisine nous montre que rien n'a changé depuis vingt ans, depuis la mort du père qui a figé la scène dans le temps. La tension est palpable dès le lever du rideau et la pression va aller crescendo comme dans une cocotte-minute au bord de l'implosion.

La fluidité patiente du texte laisse la place à certains silences nécessaires, bien que la pièce soit plus resserrée que les deux autres qui constituent le Portrait Lupa au Festival d'Automne. Dans la première partie, scène d'exposition étirée et sublimée, nous assistons au face-à-face latent de deux sœurs. L'une fume et boit dans un coin tandis que l'autre s'agite pour dresser la table du déjeuner. C'est elle qui a fait sortir leur frère de Steinhof, l'asile psychiatrique dans lequel il était placé. Tous les oppose, même l'art théâtral qu'elles ont en commun : « Nous avons choisi le théâtre parce que notre frère et nos parents le haïssait. ». La cadette est résignée et lucide tandis que l'aînée régente tout sans se sentir traitée à sa juste valeur : « Il a besoin de moi. Il dépend de moi. Mais toi, il t'aime. ». Des relations malsaines voire incestueuses couvent sans jamais éclater réellement au grand jour. Malgorzata Hajewska-Krzysztofik est fabuleuse dans le rôle de Ritter qui porte en elle l'espoir d'un horizon moins sombre malgré un huis-clos tacite qui la contraint à rester. Agnieszka Mandat est brillante également. L'aînée n'a pas jouée depuis quatre ans et prépare le rôle d'une aveugle avec deux répliques mais ici elle possède un texte précis et tranchant qui nous emporte totalement.

Il faudra attendre la seconde partie pour voir apparaître Ludwig, le frère, philosophe « anti-artiste » fou et paranoïaque qui voue une admiration sans borne pour la musique de Beethoven, Brahms ou encore Schonberg. Piotr Skiba est magnétique. Nous sommes suspendus à ses lèvres tandis qu'il dévore sa soupe, avec appétit mais en silence. Son premier monologue est d'une perfection merveilleuse. Sa divagation, qui se heurte au regard de glace de sa sœur, fissure sa carapace pour laisser glisser sa folie et envahir la pièce. Pessimiste et méprisant (« Etre acteur, c'est ordinaire. Jouer d'un instrument, c'est tout autre chose. »), tyrannique et ne supportant pas le mécénat parental qui perdure, il nous subjugué, nous dévaste aussi dans ses accès de folie lucide : « Ici, c'est une tombe. Nous sommes déjà enterrés. ». Il est époustouflant dans la scène du beignet, juste avant le second entracte que nous subissons à grand regret, pris dans le tourbillon de cette plongée en enfer.

Théâtre.com – Jeudi 15 décembre 2016 (Suite de l'article)

L'instant fort et saisissant retrouve son intensité dans la dernière partie, avec toujours autant de profondeur et de justesse. Nous faisons les montagnes russes des émotions avec des fulgurances vertigineuses. Tout est savamment dosé, sans excès ni carence dans ces rapports pervers et vampiriques où chacun s'abreuve des faiblesses des autres jusqu'à épuisement et abrutissement. Le final nous laisse conquis, au moment où se produit une forme de délivrance des fantômes qui hantent le jeune homme avant un retour au quotidien emprisonnant qui ne laisse aucune échappatoire. La maîtrise du temps de la représentation est telle que ces 3h30 avec entractes seraient presque insuffisantes. Un magistral chef-d'œuvre théâtral, juste, sincère et parfait comme nous aimerions en voir plus souvent.

Le portrait consacré à Krystian Lupa se révèle être constitué de trois œuvres majeures dont ce *Déjeuner chez Wittgenstein* vient refermer la série des uppercuts théâtraux assenés par un grand maître de la scène internationale. Son contrôle des textes de Thomas Bernhard en fait un art éloquent dont on ne se lasse pas. Très différent de la version qu'en avait fait Séverine Chavrier la saison dernière à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, la tension s'installe ici lentement comme un poison qui s'invite dans nos veines sans que l'on y prenne garde. En ce soir de première, Krystian Lupa, légèrement en retrait des autres spectateurs, enveloppait la scène de son œil attentif et bienveillant et nous offrait un rire hoquetant comme pour ne pas oublier que le texte possède des touches de légèreté et d'humour cynique voire grinçant au milieu des tensions saisissantes de la situation familiale.

Pour prolonger le plaisir de ce portrait, hormis l'irrésistible envie de relire les œuvres complètes de Thomas Bernhard, nous vous conseillons de plonger avec délectation dans l'ouvrage *Utopia, lettres aux acteurs* de Krystian Lupa, paru chez Actes Sud en septembre dernier, dans lequel le metteur en scène polonais donne des pistes de lecture et de compréhension sur ses choix scéniques, lui pour qui le théâtre est « un laboratoire des expressions humaines ». Un régal de lecture en adéquation avec la bulle de bonheur dans laquelle nous avons été enveloppés avec *Déjeuner chez Wittgenstein*.

Krystian Lupa – för konstnärens ansvar och frihet



Paris Festival d'Automne presenterar just nu en serie magnifika gästspel regisserade av den polske regissören Krystian Lupa. Storartade därför att de går in i hjärtat av frågorna om vad den fria konsten, tanken och kunskapen kan göra i en värld av tilltagande rädsla, intolerans och tvivel på människans förmåga att leva i förändring.

Lupa skapar dessa tre uppsättningar utifrån texter av österrikaren Thomas Bernhard – romanen *Skogshuggning* samt pjäserna *Heldenplatz* och *Ritter, Dene, Voss* (sistnämnda får premiär på Dramaten i januari). Bernhard författade dem på 80-talet och gjorde skandal i hemlandet för sina skarpa, satiriska vidräkningar med den intellektuella klassens feghet och självgoda positioneringar, samtidigt som han menade att Österrike släpade runt på ett smutsigt arv av nazism, inskränkthet och antisemitism.

När nu Krystian Lupa gör *Heldenplatz* med en enastående ensemble från Litauens nationalteater och de två andra texterna med polska toppskådespelare från Teatr Polski i Wroclaw respektive Stary Teatr i Krakow, skapar han ett dämpat tonläge av förtvivlan och raseri. Det är annars så lätt att spela Thomas Bernhard med briljant sarkasm, vilket lätt får publiken att skratta i ett självgott "vi" och "dom". Men genom att långsamt, lågmält och outgrundligt låta orden verka som ett slags inre efterskalv genom långa pauser och tystnader, där vag musik och ljudinstallationer lägger drömlika stämningar, dras vi åskådare in i den akuta kris som gestaltas.

Theresa Bener.se – Jeudi 15 décembre 2016 (Suite de l'article)

Thomas Bernhards verk blir då inte en fråga om vad som hände i Österrike på 80-talet, ej heller en intern offentlig angelägenhet för Litauen eller Polen just nu. Lupa gör oss direkt delaktiga i frågan om vad det innebär att vara en reflekterande medborgare i dagens Europa. Hur möter vi det uppskruvade politiska tonläget? Hur möter vi ren dumhet och ignorans? Hur undviker vi att hamna i inbördes, futtiga gräl om oväsentligheter medan rädslans och intoleransens överbefälhavare vinner terräng med sina trupper?

Krystian Lupa och hans ensembler har en absolut ärlighet i tilltalet, inga färdiga agendor om vad som är rätt och fel. De gestaltar en sammansatt tidsanda, där var och en av oss får söka identifikation – med personer eller situationer.

Men i ett avseende är de mycket tydliga. I applådtacket sätter varje skådespelare en bred svart tejprensa över munnen. Samtidigt läses en text om Teatr Polski, där den konstnärligt framsynte chefen Krzysztof Mieszkowski, som också är politiskt aktiv i ett liberalt oppositionsparti, har ersatts av den utifrån kommande Cezary Morawski, välsignad av PiS-regeringens kulturminister för sitt katolsk-patriotiska program, i en tydlig omorientering av den poetiskt komplexa, europeiska scenkonst som Polski har hyllats för.

Teatrar över hela Polen har solidariserat sig med protester från de anställda på Teatr Polski som blivit överkörda i denna chefsutnämning. Krystian Lupa, som skulle sätta upp Kafkas *Processen* som en meditation över Polens aktuella politiska situation, har i protest mot den nye chefen dragit tillbaka sitt projekt. Lupa, född 1943, har upplevt många politiska strider i sitt hemland och är för egen del hyllad som en mästare i exempelvis Frankrike, så han lär inte ha problem att få jobb. Men hans engagemang för konstens och teaterns frihet går långt bortom honom själv. Det är detta som framställs med sådan övertygelse och kraft i hans kompromisslösa scenkonst.

Paris 13 december, Theresa Benér

En längre essä om Krystian Lupas scenbearbetning av *Skoggshuggning* kommer snart att publiceras i kulturtidskriften Dixikon. Anmäl dig till Theresa Benérs nyhetsbrev om du vill läsa den.

Licenciements au théâtre Polski de Wrocław

Par [Armelle Héliot](#) le 15 décembre 2016 19h37 | [Réactions \(0\)](#)

A peine les comédiens de la troupe de Krystian Lupa qui jouaient à l'Odéon "Des arbres à abattre" de Thomas Bernhard étaient-ils rentrés en Pologne, que le nouveau directeur du Théâtre Poslki, annonçait une série de licenciements.

Ils se mettaient sur la bouche un morceau de ruban adhésif noir, aux saluts, sur la scène de l'Odéon. Ils disaient ainsi que la culture se trouvait baillonnée en Pologne et que leur théâtre était dans une étrange situation.

Ils ne croyaient pas si bien dire. Après les représentations triomphales de "Des arbres à abattre" à l'Odéon, les comédiens sont rentrés en Pologne.

Cet après midi, le directeur nommé l'été dernier, Cezary Morawski a fait connaître sa décision : en date du 13 décembre, il a engagé une procédure de licenciement de onze personnes parmi lesquelles des comédiens parmi les plus remarquables, dont celui qui devait jouer Joseph K. dans l'adaptation du Procès de Kafka, grand travail auquel se consacre Lupa actuellement.

Sont également concernés les artistes graphiques, etc...

Les motifs de l'engagement de cette procédure de licenciement sont, entre autres, des "posts" personnels sur Facebook, mettre du ruban adhésif noir sur la bouche aux saluts, lire une lettre de protestation après ces saluts. Voici pour les motifs avancés...

Nous reparlerons plus longuement de ces décisions incompréhensibles mais hélas dans la logique de la reprise en mains de la culture en Pologne et du désir d'étouffer le théâtre d'art au Polski.

NOUS REVIENDRONS DES DEMAIN MATIN SUR CE DOSSIER

Voici l'article d'août dernier Krystian Lupa : «À Wrocław, on détruit un théâtre»

INFO LE FIGARO - Scandalisé par la manière dont a été désigné le nouveau directeur du Théâtre Polski, le grand metteur en scène polonais abandonne la mise en scène du *Procès* de Kafka.

Il n'a jamais mâché ses mots. Mais cette fois, le metteur en scène polonais [Krystian Lupa](#), qui a illuminé le dernier festival d'Avignon avec sa mise en scène de *Place des Héros* de Thomas Bernhard, est scandalisé par la manière dont la culture est dévoyée dans son pays.

À 72 ans, Krystian Lupa domine le paysage théâtral européen par la puissance de ses mises en scène. Il est non seulement un maître reconnu dans le monde entier, mais il est d'une rigueur morale et intellectuelle qui force l'admiration.

Tous les grands théâtres du monde le réclament. Et il était au travail à Barcelone, où il monte, avec des comédiens espagnols *Avant la retraite* de Thomas Bernhard, son auteur de prédilection, lorsqu'il a dû se rendre à Wrocław (Basse Silésie), une des grandes villes de Pologne et qui est d'ailleurs cette année «Capitale culturelle européenne». Ce voyage était prévu puisqu'il avait accepté de siéger au jury devant choisir le nouveau directeur du Théâtre Polski, une des meilleures institutions du pays, dirigée depuis dix ans par Krzysztof Mieszkowski.

Le Figaro.fr – Jeudi 15 décembre 2016 (Suite de l'article)

Les dés étaient pipés

Il n'est pas metteur en scène. C'est un «régisseur», un directeur artistique extraordinairement inspiré et rigoureux. Krzysztof Mieszkowski a fait deux mandats de cinq ans et, évidemment, il aurait compris qu'on ne lui accorde pas un troisième mandat. Mais il y avait des candidats à sa succession qui auraient poursuivi son travail et conservé la qualité et le renom du Polski.

Mais il semble que les dés aient été pipés. De tous les candidats, c'est le plus inattendu qui a été choisi. Cezary Morawski, en effet, s'il s'est formé à l'art dramatique autrefois, n'a presque jamais foulé les plateaux de théâtre. Il a une carrière au cinéma et surtout à la télévision. Il est la vedette très populaire d'un feuilleton de divertissement d'un niveau résolument faiblard et le théâtre exigeant qui a fait la réputation du Polski est à des années-lumière de ses préoccupations.

Or, il l'a déclaré lui-même lors de l'audition des candidats, il avait été reçu en amont par le ministre de la Culture! «Et pourquoi avez-vous été reçu, vous, et pas les autres candidats?» lui a demandé Lupa. Embarras du vrai-faux candidat qui, par contre, avait répondu à un questionnaire pré-établi et dont, visiblement, il avait eu connaissance.

«Un questionnaire que j'ai refusé», souligne Krystian Lupa. «Je pensais qu'une commission de choix était là pour débattre des fondements des choix: qu'est-ce qu'un bon directeur? Il y a de nombreux excellents metteurs en scène, mais des directeurs solides, c'est beaucoup plus rare. Or, un homme qui postule à la direction d'une institution doit avoir des visions, des rêves. Et même pour ce qui concerne l'administration, les financements, il faut avoir une vision.»

«On a choisi le pire»

Cezary Morawski a bénéficié de 6 voix sur 8. Les deux opposants étaient Krystian Lupa et le directeur littéraire du Polski. Tous les autres ont accepté celui qui semble le plus inattendu, le moins préparé à sa mission. Et qui, de plus, a été mis en cause dans certains dossiers délictueux concernant une association professionnelle. Il s'en est d'ailleurs défendu.

Au lendemain de la réunion de la commission, Krystian Lupa a donné une conférence de presse, en présence de Krzysztof Mieszkowski, demeuré, comme il se doit dans la réserve. Lupa est scandalisé. Il a répété devant les journalistes à quel point ces manœuvres le heurtaient.

«Pourtant, moi qui suis souvent appelé à siéger pour des jurys de concours, j'ai toujours de la sympathie pour les candidats et je n'étais pas a priori hostile à Monsieur Morawski. Je l'ai écouté avec honnêteté. Mais il est le moins bon des candidats. On a choisi le pire, celui qui s'est le moins bien présenté. D'ailleurs, je dirais même qu'il est inquiétant, insaisissable, qu'il avait peu de projets consistants à exposer et que cet exposé a été très chaotique.»

Il demeure un petit espoir pour que cette décision incohérente ne soit pas entérinée par les tutelles. On saura mardi si le choix est maintenu. Mais Krystian Lupa craint que tout ne soit déjà décidé et lui-même a annoncé qu'il renonçait au travail qu'il mène depuis quatre mois avec vingt comédiens du Polski, une mise en scène très attendue du *Procès de Kafka*.

Le Figaro.fr – Jeudi 15 décembre 2016 (Suite de l'article)

Les comédiens du Polski envisagent de se mettre en grève

«Je suis réellement effondré devant la bêtise, l'égoïsme, la mauvaise foi que traduit ce choix. Il s'agit d'une décision politique sans précédent, qui ruine le processus artistique mis en œuvre depuis des années au Polski. À Wrocław, on détruit un théâtre.»

Krystian Lupa n'a pas pris cette décision à la légère. «J'ai pris une nuit entière pour réfléchir et je ne vois pas d'autre réplique que de renoncer à ce travail sur *Le Procès*. Ce qui se passe en Pologne résulte du fait que les gens s'accrochent à leur propre valeur d'existence. On ferme les yeux sur beaucoup de choses. Beaucoup de décisions sont prises à cause du mécanisme vampirique de gens qui n'ont aucun scrupule. Le pouvoir est égotique.»

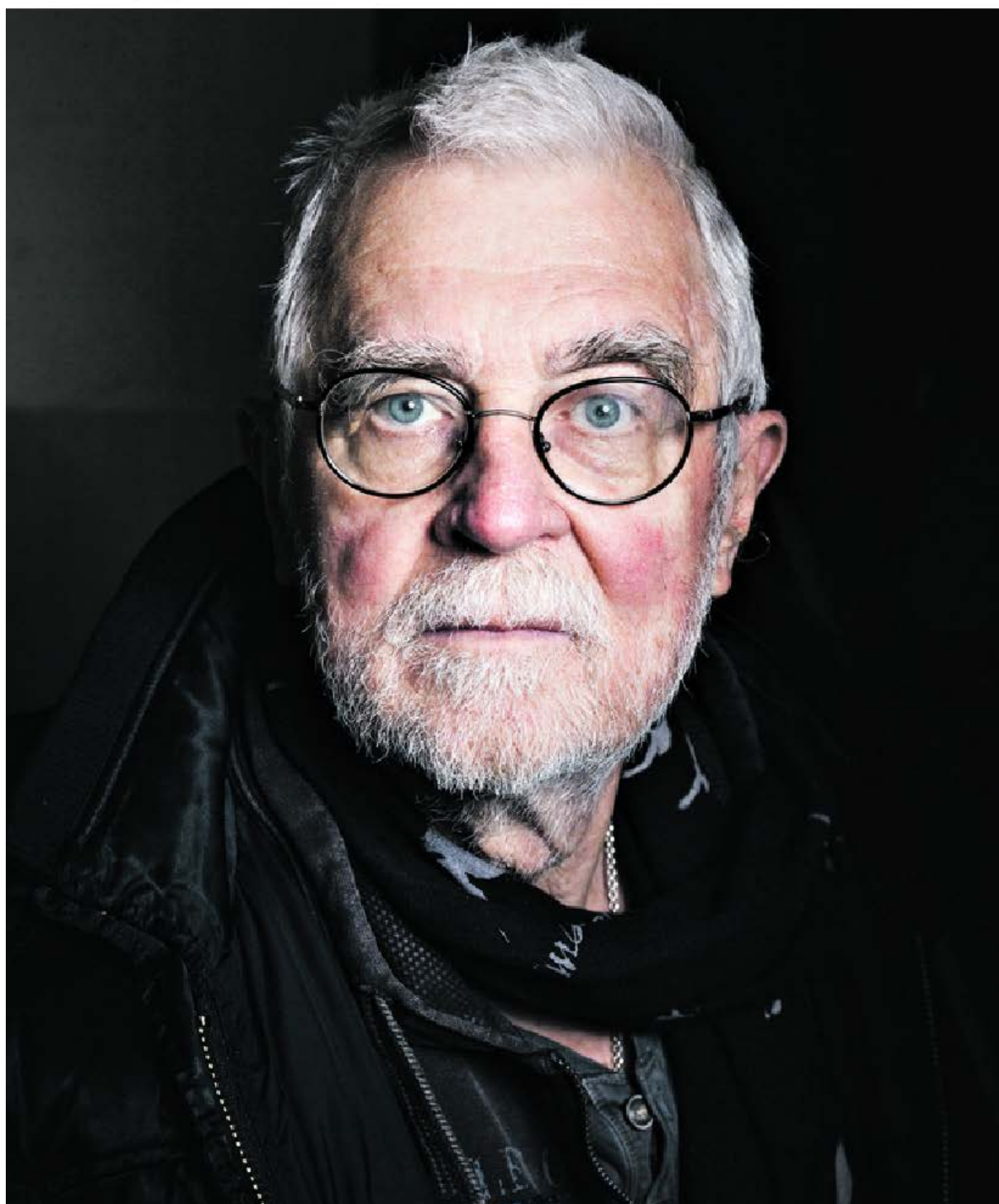
Les comédiens du Polski, quant à eux, envisagent de se mettre en grève et de toute la Pologne les messages affluent et des propositions d'occupation se font jour. Krystian Lupa, quant à lui, a dû retourner à Barcelone. La première d'*Avant la retraite* a lieu à Gérone le 14 octobre et les représentations se poursuivront au théâtre Lluïa de la capitale de Catalogne. Ensuite, Krystian Lupa et ses comédiens présenteront *Des arbres à abattre* à Séoul, à Tokyo.

Et à Paris, dans le cadre du Festival d'Automne, on verra trois de ses grands spectacles. *Des arbres à abattre* à l'Odéon, du 30 novembre au 11 décembre, *Place des Héros*, du 9 au 15 décembre à la Colline, *Déjeuner chez Wittgenstein*, du 13 au 18 décembre aux Abbesses. Réservez vos places!

Traduction des propos de Krystian Lupa pour Le Figaro, Agnieszka Zgieb.

KRYSTIAN LUPA : «LA POLOGNE DÉVELOPPE DE LA JALOUSIE À L'ÉGARD DES ARTISTES»

De passage à Paris pour ses trois mises en scène de Thomas Bernhard, le metteur en scène revient sur les actions d'un gouvernement qui menace son théâtre et les milieux culturels de son pays.



On s'achemine vers la fin. Vers la fin de ce triptyque consacré au grand metteur en scène polonais Krystian Lupa, et proposé par le Festival d'automne dans trois salles parisiennes (Odéon, la Colline et Théâtre des Abbesses). Pendant une poignée de soirs éparpillés en décembre, on s'est immergé dans le monde de Lupa habité par la langue de Thomas Bernhard, et réciproquement, tant ce compagnonnage est aussi puissant qu'intime. On a écouté les imprécations chuchotées et les railleries, scruté le ralentissement extrême de certains gestes, la précision sublime des acteurs, archi-présents, toujours. On s'est assis - ou on aurait pu - à cette longue table sur scène, où toutes les dissensions remontent, ainsi que les fantômes, les vivants n'étant jamais seuls. On a basculé dans un univers onirique qu'un seul grain de sable détraque parfois, comme dans toutes les familles. Chez Lupa comme chez Bernhard, c'est souvent le plus prosaïque qui envoûte : le cirage minutieux des chaussures d'un homme qui vient juste de se suicider, par exemple, dans *Place des héros*. On a vu, puis revu, cette convive de plus en plus saoule se pencher pour attraper un verre sur une petite table, avec adresse et crainte, dans *Des arbres à abattre*. Revu mentalement, bien sûr, car la bizarrerie des mises en scène de Lupa est qu'elles restent en partie gravées dans la mémoire. Scène désencombrée mais cadrée par des fenêtres, ou entourée d'un décor en vidéo qui bouge imperceptiblement. Quelquefois, un narrateur, Thomas Bernhard lui-même, est en retrait de la scène, dans son fauteuil à oreilles, qui traverse textes et spectacles. Il écoute.

On s'achemine vers la fin, donc, et elle est glorieuse : les salles furent comblées et concentrées comme rarement, au point qu'on n'hésitait à prendre des notes - le crayon fait trop de bruit sur la feuille.

A la fin des représentations *Des arbres à abattre* sur la scène de l'Odéon, les acteurs du théâtre Polski reviennent après l'ovation et saluent une dernière fois avec un sparadrap noir sur la bouche. Effet sordide. Par ce silence qu'ils s'imposent, ils protestent contre le remplacement du directeur Krzysztof Mieszkowski au théâtre Polski de Wrocław par un acteur de sitcom sans compétence. Rappel des faits : Krystian Lupa, grand précurseur de l'adaptation de romans sur scène, professeur de mise en scène à la faculté de Cracovie, venait de commencer les répétitions du *Procès* de Kafka, il les a interrompues tout net. Il ne peut plus travailler dans ce théâtre, son théâtre, le seul avec lequel il a tissé un lien nécessaire. Ce jeudi, onze licenciements ont été annoncés par le directeur, dont trois comédiens *Des arbres à abattre*.

Next Libération.fr – Jeudi 15 décembre 2016 (Suite de l'article)

Vu de France, c'est le drame banal des remplacements. On se fait virer, c'est injuste, ça arrive à tout le monde. En réalité, cette substitution ne concerne pas que Lupa. Elle est une partie pour le tout : la mainmise d'une idéologie fascisante sur la création. On rencontre le metteur en scène à Paris, il espère plus que jamais que sa bataille puisse être gagnée, grâce au soutien imprévisible des nombreux spectateurs, polonais bien sûr, mais aussi français. L'entretien a lieu en polonais grâce au traducteur Michel Lisowski. Krystian Lupa parle vite, on peine à le suivre, on a toujours trois phrases et deux provocations de retard. De temps en temps, le metteur en scène se tait. Il nous fixe.

Pourquoi le pouvoir polonais s'intéresse au théâtre ?

Avant l'arrivée à la tête de l'Etat du parti Droit et Justice (PiS), les institutions s'étaient déjà retirées de la recherche, de l'avant-garde, de la pensée libre. Avec le pouvoir ancien, ce désengagement relevait de l'indifférence. Depuis les élections législatives qui ont placé PiS aux manettes, le gouvernement n'ignore plus la culture, mais l'instrumentalise d'une manière qui n'a rien à envier au III^e Reich ou à l'URSS. Elle est vouée au catholicisme patriotique le plus extrême. Tout ce qui ressemble à une opposition est mis à terre. Ce pouvoir nationaliste développe aussi méfiance et jalousie à l'égard des artistes - même de notoriété moyenne - qui voyagent en Europe avec leur spectacle. C'est frappant : les membres du gouvernement et ceux qui les représentent traversent très peu les frontières, ils sont perdus à l'étranger, ils ont peur, n'ont plus aucun repère. Ce sont des considérations terriblement terre à terre qui décident de leurs choix. Je ne sais pas si l'on peut parler d'une pensée politique. Leur déficience est maquillée en idéologie.

Pourquoi s'en prendre particulièrement au théâtre Polski de Wrocław ?

Ce théâtre est un symbole. Le mérite en revient au précédent directeur, Krzysztof Mieszkowski, avec qui je travaillais, qui l'a hissé, depuis dix ans, à la tête de l'avant-garde avec une excellente programmation qui voyage. Le public est souvent jeune, c'est un lieu d'expérimentation et d'ébullition, où on interroge justement toutes les formes de pouvoir. Le remplacement de Mieszkowski par l'improbable Cezary Morawski, star de sitcom sans expérience, témoigne d'une volonté d'anéantissement. L'histoire est connue : il y a eu un concours, je faisais partie du jury, les dés étaient pipés. Avec certains épisodes grotesques... Je rencontre aux toilettes des autres membres du jury, qui m'expliquent : *« Nous sommes de tout cœur avec vous, mais le ministre de la Culture nous a demandé de voter pour Morawski. »* Ce que le pouvoir n'avait pas prévu est que le

Next Libération.fr – Jeudi 15 décembre 2016 (Suite de l'article)

public manifeste. Il n'imaginait pas du tout qu'il soit possible d'être attaché à un théâtre. Quand le public proteste - et il proteste -, le nouveau directeur fait éteindre les lumières sur scène mais aussi dans la salle. En cas de mouvement de panique, c'est catastrophique. Il a annulé sept spectacles, qui marchaient très bien, par pure méchanceté, pour mettre au chômage et à terre les acteurs du théâtre. Le nouveau directeur invite des troupes nationalistes d'extrême droite, à la limite du fascisme. Le premier soir, il y avait 25 personnes dans la salle. Le second, 5. Et il n'y a pas eu de troisième.

On a vu *Des arbres à abattre* sur la scène de l'Odéon ainsi que *Déjeuner chez Wittgenstein* mais aussi *Place des héros*, toujours de Thomas Bernhard, en lituanien, avec une troupe d'acteurs lituaniens. Pourquoi travaillez-vous avec plusieurs troupes ?

Mon travail exige d'être avec une troupe, non pour une saison et un spectacle précis, mais de la suivre pendant plusieurs années. Souvent, c'est seulement la veille de la première que l'on comprend comment on aurait dû entamer le travail, peut-être avec une autre distribution. Cet éblouissement final, quand il est déjà trop tard, nous entraîne dans une tâche infinie avec les acteurs, puisqu'elle est l'étincelle du spectacle d'après. Les acteurs du théâtre Polski accroissent ma conscience, et je crois développer la leur, à condition que ce soit un compagnonnage qui s'étende sur de nombreuses années. Il y a cependant un risque d'aveuglement réciproque. Très souvent, les comédiens d'une troupe, quelle qu'elle soit, cherchent à satisfaire le metteur en scène à moindre frais. A force de se fréquenter, les acteurs deviennent suffisamment rusés pour ne lui donner que ce qu'il désire. Il y a le risque d'une rigidification, la recherche s'étrique, elle ne se développe plus que pour obtenir les faveurs du maître. Partir de temps en temps pour diriger des acteurs dans une langue étrangère que je ne connais pas et qui ont d'autres habitudes permet de se prémunir de la fossilisation. Actuellement, cependant, les proportions s'inversent. Je crains d'avoir trop de projets à l'étranger alors que mes possibilités d'œuvrer en Pologne où je suis persona non grata rétrécissent.

Vous allez notamment en créer un en Chine au printemps prochain...

Oui, en chinois, avec une troupe chinoise. Il s'agit d'une œuvre en partie lyrique, très personnelle. De Shi Tisheng, un anarchiste qui, toute sa vie, a été outsider dans son pays. Il était invalide, alcoolique, se déplaçait dans un fauteuil roulant, et avait la nostalgie d'une culture européenne qu'il n'avait cependant jamais connue. L'œuvre que je mettrai en scène évoque cette sensation d'être complètement perdue dans sa propre ville, quand on est obligé de disparaître et de détruire ses rêves. Evidemment comme tous les intellectuels, il a été renvoyé pendant la Révolution culturelle à la campagne. Il fabriquait des pipeaux en bambou. Et se masturbait beaucoup, probablement. Que faire d'autre, en fauteuil roulant, perdu dans un champ ?

Next Libération.fr – Jeudi 15 décembre 2016 (Suite de l'article)

Krzysztof Warlikowski qui vient de reprendre *les Français*, une adaptation libre de *la Recherche*, avec sa troupe polonaise à Chaillot, et vous-même avec notamment *Place des héros*, de Thomas Bernhard, mettaient en scène un antisémitisme brûlant. Est-ce un hasard ?

Non. De fait, il y a des sujets qu'on est obligé d'aborder aujourd'hui : celui de l'étranger en nous. Mais aussi, et c'est ce qui rend cette question de l'altérité en soi encore plus sensible, la montée effroyable de la xénophobie, de la haine et, bien sûr, de l'antisémitisme qui joue ce rôle de tuyaux d'égout où les pires saletés sont déversées. Le bouc émissaire peut varier, ce peut être les juifs, les homosexuels... Ce sont des exutoires aux sentiments de fiasco et de ratage, dans les périodes de désastre. La haine se développe dès lors qu'on parvient à persuader les gens qu'ils sont responsables du désœuvrement, de la misère, de l'échec. Juste après la chute du Mur, en Pologne, on parvenait à lutter contre ce phénomène de claustration et à élargir notre point de vue. La curiosité et l'espoir étaient immenses. Aujourd'hui, avec PiS, revient la sainte tradition d'un catholicisme toxique, religion d'Etat. Pour la majorité d'entre eux, être catholique veut dire haïr. N'essayons pas de nous convaincre qu'ils s'occupent de Dieu. Ils vont machinalement à la messe. Le reste du temps, ils s'ennuient. Et ils n'ont que la haine de l'autre et la déploration pour occuper leur temps.

Vous êtes Thomas Bernhard !

On s'entend bien ! Je suis heureux de l'avoir rencontré à travers ses livres.

N'avez-vous pas peur, vous-même, d'être un dieu pour autrui ?

Ce sont des choses qui arrivent lorsqu'on dirige un groupe, et il faut veiller à contrecarrer cette tendance, ou en tout cas ne pas faciliter la tâche à ceux qui ont besoin d'un maître, lorsqu'ils sont en crise. J'ai tendance à apporter de l'aide à qui me la demande, et la ligne est parfois fragile entre aider quelqu'un et le faire entrer en dépendance. S'habituer à ce rôle de maître est très dangereux. Cela augmente le besoin de se sentir grand magicien. Je ne vous cache pas que cette forme de mégalomanie fait partie de mes sept péchés capitaux, je ne suis ni timide ni modeste. Il y a longtemps, cela me faisait plaisir lorsqu'on m'appelle «maître». Mais j'ai aussi un railleur impitoyable en moi qui perçoit ce personnage imbu de lui-même et qui se bat contre lui. Je déteste Grotowski car il s'est cantonné dans ce rôle de dieu. ◀

Anne Diatkine

Déjeuner chez Wittgenstein de Thomas Bernhard ms Krystian Lupa, Théâtre des Abbesses (75018), jusqu'à dimanche

Krystian Lupa : «En Pologne, la culture, voilà l'ennemi pour le pouvoir»

Par Armelle Héliot | Publié le 16/12/2016 à 12:17



INTERVIEW - Le 28 novembre dernier, alors qu'il venait d'arriver à Paris, Krytian Lupa avait accordé cet entretien au *Figaro*. Depuis hélas, avec le licenciement de onze personnes au Teatr Polski de Wroclaw, son pessimisme ne peut nous étonner.

C'est un maître. Un maître dans la force de l'âge et le rayonnement international de son art. Un grand artiste dont les mises en scène subjuguent et qui ne cesse de travailler. Depuis plusieurs années, Krystian Lupa s'est consacré aux pièces de l'Autrichien Thomas Bernhard. Trois de ses spectacles ont été à l'affiche en décembre, dans le cadre du Festival d'Automne. Depuis plusieurs mois il travaille sur *Le Procès de Kafka*. Mais les problèmes survenus au Théâtre Polski de Wroclaw, ont suspendu les répétitions. À l'Odéon, dès mercredi soir, on a revu *Des arbres à abattre*, un extraordinaire spectacle présenté il y a deux étés à Avignon. Après les saluts, les comédiens, alignés en bord de plateau, se sont collé un ruban adhésif noir sur la bouche pour signifier la manière dont les autorités polonaises traitent l'art et la culture. En août dernier, *Le Figaro* avait consacré des articles à cette situation et notamment au combat mené pour sauver du désastre le théâtre Polski de Wroclaw.

Le Figaro.fr – Vendredi 16 décembre 2016 (Suite de l'article)

On le retrouve à Paris. Dans la loge inondée de soleil de l'Odéon, avec vue sur le jardin du Luxembourg où il aime se promener en pensant à Rilke et aux Cahiers de Malte Laurids Brigge, il parle avec clarté et fermeté de la situation des artistes et de la culture dans son pays. Sa lucidité, son intransigeance, le conduisent à broser un tableau très noir. Mais il ne perd pas espoir.

LE FIGARO - Quelle est la situation des arts, de la culture, en Pologne, aujourd'hui?

Krystian LUPA - Elle est très dangereuse, selon moi. L'équipe politique précédente, le PO, la Plate-forme civique, ne s'est pas préoccupée de culture, mais de problèmes économiques. Pour le PIS, Droit et Justice, au contraire, la culture est très importante. Mais il s'agit d'une conception exclusivement catholico-patriotique qui cherche à revivifier des traditions ancestrales. Ils cherchent à créer une mythologie. Ils revisitent l'Histoire et par exemple Solidarnosc: Walesa est un traître...Je dirais même qu'ils falsifient l'Histoire, ils la fabriquent et leur méthode est brutale. Pression, élimination de ceux qui ne pensent pas comme eux. Cela rappelle fortement les méthodes communistes, du temps de la bataille du réalisme-socialiste. Le dernier film de Wajda est d'ailleurs le portrait d'un peintre, débranché du système par les communistes. Il est mort de faim...Pour moi, le destin de cet homme est une image très éloquente de ce qui se passe aujourd'hui.

Beaucoup d'artistes sont empêchés, des institutions muselées?

Oui. Je pèse mes mots. En Pologne, la culture, voilà l'ennemi pour le pouvoir. On pourrait aller plus loin dans ce qu'évoque la manière de juguler les artistes, la création. Je peux dire que ce sont les manières du 3ème Reich et lorsque l'on entend les discours du ministre de la culture, on est saisi par leur ressemblance avec ceux de l'époque nazie. On dit que l'on ne va pas piétiner la liberté artistique, mais on le fait quand même et partout où s'exprimait un art progressiste, une avant-garde, tout est détruit, muselé. Ce qui s'est passé cet été au Théâtre Polski de Wroclaw est à cet égard, hélas, un exemple frappant. Une parodie de procédure pour nommer une personne que le théâtre d'art n'a jamais intéressé et qui a été choisi par les autorités politiques.

Les comédiens et les équipes artistiques et administratives du Polski avaient pensé à faire grève, cet été. Où en sont-ils?

Depuis le 1er septembre, tout le monde est au travail. Ils jouent. Mais le nouveau directeur a fait disparaître du répertoire de l'institution les spectacles les plus intéressants, et qui avaient l'adhésion du public. Il a invité un metteur en scène à réputation d'avant-garde, sauf que c'est une avant-garde qui date de dizaines d'années, quand il était un jeune homme... Voilà la curiosité!

Vos propres spectacles ont-ils été retirés de l'affiche?

Oui. Parmi les sept spectacles retirés de l'affiche, il y a Salle d'attente. On y parle de la société polonaise, de sa mentalité, des mécanismes psychiques de la société. C'est le spectacle le plus dangereux, le plus engagé politiquement.

Comment les artistes manifestent-ils leur désaccord?

Après chaque représentation, aux saluts, ils paraissent avec un ruban adhésif noir collé sur la bouche. Une protestation silencieuse à laquelle s'associe le public. Les pouvoirs publics refusent de les écouter, les bâillonnent... Parfois, les spectacles prennent une force inhabituelle. Ainsi, lors d'une représentation de *Des arbres à abattre* de Thomas Bernhard, au Polski, dans le cadre d'une Olympiade théâtrale -et Wrocław est capitale culturelle, cette année- il s'est passé un phénomène extraordinaire. Quelque chose comme une transe s'est installée entre le public et les comédiens, quelque chose de très émotionnel, comme si le public avait été secoué de spasmes en voyant cette pièce qui plonge dans les milieux artistiques, justement. Quant aux acteurs, ils étaient au bord des larmes. Si l'on s'en réfère à Simone Weil, on sait qu'après les larmes vient l'illumination... Raccrochons-nous à cet espoir. À la fin, on n'arrivait pas à se séparer. Pas d'ovations, mais la scène et la salle figées...



Les autres institutions polonaises vous soutiennent-elles?

Presque tous les autres théâtres de Pologne nous ont rejoints, ont manifesté et soutiennent l'équipe du Polski. Les comédiens utilisent les réseaux sociaux. Il y a plusieurs enregistrements individuels, des vidéos dans lesquelles il est demandé au nouveau directeur de se retirer.

Quelle est la situation à Varsovie?

Elle est un peu meilleure. La présidente (l'équivalent du maire en France, ndlr) n'appartient pas au PIS et pour ce parti, c'est un grand stress de ne pas avoir la main sur Varsovie...Tous les prétextes sont bons, d'ailleurs, pour tenter de faire sauter les présidents non PIS des autres villes. La loi interdit de les remercier sans un vote, mais ils trouvent des biais, notamment en imposant des commissions provisoires. Ce sont des mécanismes d'un état de guerre...

Qu'est ce qui fait donc si peur au PIS, dans le monde de l'art?

Les idéologues du PIS perçoivent l'art contemporain comme un ennemi extrêmement dangereux. Ils ont engagé une bataille sans merci. C'est étrange, parce que, en contre coup, l'art contemporain, l'art que nous faisons au théâtre, dans la musique, dans la peinture, etc...devient un moyen spirituel d'opposition. De fait, comme tous les démagogues, les représentants du pouvoir ont peur devant la pensée libre. Ils ont une peur extrême. Ils appellent cela «pornographie», «dégradation morale». Ils s'appuient sur la morale catholique, mais telle qu'eux l'interprètent. Ils prétendent que la création contemporaine injurie la religion catholique, et qu'elle se dresse contre Dieu...

Est-ce un retour en arrière? Le XXème siècle s'est nourri de très grands artistes polonais...

Un retour en arrière, effectivement. La génération de l'après-guerre s'est ouverte aux autres, est allée vers les autres, a partagé. Nous avons tous, partout en Europe et dans le monde occidental, voulu une société plus juste, avec des hommes et des femmes à l'écoute du monde, relativisant les valeurs trop rigides...Mais aujourd'hui, tout ce qui avait été acquis, et tout ce qui relevait d'une tolérance, d'une compréhension de la complexité du monde, est battu en brèche par ces chevaliers obtus

Avez-vous repris votre travail sur *Le Procès de Kafka*?

Je ne désespère pas de voir créé ce spectacle. Nous avons déjà travaillé plusieurs mois, lorsque l'été dernier, ce nouveau directeur a été nommé au Polski. Je suis très heureux, après toutes ces années à plonger dans le monde de Thomas Bernhard, d'aborder Franz Kafka. Et le Procès dont on voit bien, avec ce que nous subissons aujourd'hui en Pologne, qu'il n'est pas éloigné de la réalité...J'avais pensé à d'autres textes. À Beckett, à l'Amérique de Kafka que Grotowski avait d'ailleurs monté en Pologne. Mais à l'époque, j'avais peur du pessimisme de Kafka, même si j'en suis un fervent lecteur. Et ce besoin de transposer une œuvre qui n'est pas écrite pour le théâtre, à la scène, je ne l'avais pas, alors...C'est d'ailleurs

Le Figaro.fr – Vendredi 16 décembre 2016 (Suite de l'article)

très difficile. Kafka envisage la réalité d'une manière très particulière. Il scrute les mécanismes invisibles. C'est très difficile à construire dans l'imaginaire de l'acteur. Ils comprennent très bien, mais dans l'action, cela leur échappe. En tout cas, je ne renonce pas. Nous cherchons actuellement comment nous pourrions créer ce spectacle en France. Dans le cadre du festival d'Automne de l'année prochaine, notre retour était prévu. Ce serait évidemment très heureux si *Le Procès* se créait ici, à l'Odéon, la saison prochaine.

Fréquentez-vous toujours Juskunia, le pays imaginaire que vous vous êtes inventé, enfant et dont vous parlez quelquefois?

Je rêve souvent d'être dans ce monde-là...J'ai parfois quelque difficulté à aller jusqu'au centre...Je me perds sous les périphériques...Si j'en crois Jung, je dirais que c'est l'image d'un cheminement à travers soi...Je possède toujours la carte de la capitale imaginaire de ce pays, Juskunia. La capitale est Yelo. Le soir, je me concentre sur cette ville...Avant de me coucher, je contemple la carte, pendant une demi-heure. J'imagine nouveaux bâtiments, les événements qui y sont liés. Alors je peux éteindre la lumière...

Vous n'avez-donc jamais rompu avec votre enfance?

Non. Jamais! Quant à ce pays, je ne veux pas me soumettre à une psychanalyse...Aux lecteurs d'interpréter! Mais il est vrai que je me sens comme un enfant, aussi, devant cette carte...Un peu un somnifère, non? L'endormissement, c'est chacun sa méthode. Au-delà, il y a l'autre question: quelle astuce pour la mort?

Traduction des propos de Krystian Lupa pour Le Figaro, Agnieszka Zgieb

Déjeuner chez Wittgenstein (Ritter, Dene, Voss) de Thomas Bernhard, d'après une traduction de Jacek St. Buras, mise en scène et scénographie de Krystian Lupa – Festival d'Automne à Paris

Crédit photo : Marek Gardulski



Déjeuner chez Wittgenstein (Ritter, Dene, Voss) de Thomas Bernhard, d'après une traduction de Jacek St. Buras, mise en scène et scénographie de Krystian Lupa – Festival d'Automne à Paris

Thomas Bernhard fait de la famille Wittgenstein une référence à l'esprit autrichien, au libéralisme, au gain mercantile, à l'indifférence à l'art masquée sous les apparences du mécénat, oubliant en passant le talent musical dont étaient doués tous les membres de la famille Wittgenstein, note Chantal Thomas dans *Thomas Bernhard, le Briseur de silence*.

« Pendant un siècle, les Wittgenstein ont produit des armes et des machines, puis, pour couronner le tout, ils ont fini par produire Ludwig et Paul, le célèbre philosophe d'importance historique et le fou non moins célèbre » écrit le dramaturge autrichien (*Le Neveu de Wittgenstein*)

Or, ce philosophe est lui-même tenu pour un fou dans la pièce *Ritter, Dene, Voss* (1984) ou *Déjeuner chez Wittgenstein*, que le metteur en scène polonais Krystian Lupa, monte pour la troisième fois en vingt ans – 1986, 2005 et 2016 – avec les trois mêmes acteurs polonais initiaux, tels les doubles des acteurs allemands pour lesquels la pièce avait été créée.

Déjeuner chez Wittgenstein expose le retour, pour un week-end dans la maison d'enfance et de famille, de Ludwig, rédacteur philosophique de *Logique I* et de *Logique II*, et patient à part entière de l'asile de Steinhof où il se sent bien, dit-il, et est au mieux avec le directeur qui égrène ses conseils médicaux à la sœur aînée au moment de la sortie du « fou ».

Le premier acte – *Avant le déjeuner* – ne laisse pas paraître sur la scène le convalescent alors que les sœurs parlent de lui en dressant la table pour le repas ; l'aînée se plaint de ce qu'il considère l'asile comme une villégiature alors que son œuvre est étudiée dans toutes les universités.

La cadette Ritter, alcoolique et proche du frère Voss, reproche à l'aînée Dene de s'occuper trop fébrilement et vainement du tyran domestique.

« Je n'avais pas l'intention/de venir ici/Mes sœurs sont mes destructrices/elles me démolissent », répète pendant *Le Déjeuner* le frère à ses deux sœurs, des comédiennes de théâtre qui ont choisi ce métier pour s'opposer précisément à leur père et à leur frère réfractaires.

En attendant une réconciliation improbable, Dene prépare des beignets, le *dessert préféré* de son frère qui les lui jette à la face, vaisselle cassée.

Hottello théâtre.com – Lundi 19 décembre 2016 (Suite de l'article)

Après le déjeuner, la même sœur dévouée lui offre des caleçons en coton dont il se moque, préférant se concentrer sur les portraits de famille qu'il fustige de son ironie cinglante et préfère retourner face contre le mur, afin de cesser des entretiens inutiles avec des fantômes.

Dans une salle à manger aux lambris décrépits et fatigués, un bel appartement aux fenêtres majestueuses et toujours fermées de la grande bourgeoisie viennoise du siècle passé, les acteurs, Malgorzata Hajewska-Krzysztofik pour la cadette, Agnieszka Mandat pour l'aînée et Piotr Skiba pour le frère, dispensent leurs répliques dans un calme souverain, ayant intériorisé, le temps d'une vie, l'âme de leur rôle.

Silences patients, pauses, paroles furtives libérées ou bien déclamées, sorties précipitées et actes de violence fraternelle, la scène vit au rythme admirable d'une partition musicale cadrée, entre répétitions et variations.

Véronique Hotte

Festival d'Automne à Paris – Théâtre de la Ville, Théâtre des Abbesses, du 13 au 18 décembre.

Entretien avec Krystian Lupa

Les trois spectacles mis en scène par Krystian Lupa à partir de textes de Thomas Bernhard au Festival d'automne ont rencontré un énorme succès. La puissance de son travail, sa direction d'acteurs sont sans pareilles. Au même moment en Pologne, la situation du théâtre ne faisait que se dégrader. Entretien avec cette haute figure du théâtre européen.



Le portrait du metteur en scène polonais Krystian Lupa proposé par le Festival d'automne s'est achevé dimanche avec *Ritter, Dene, Vos* (*Déjeuner chez Wittgenstein*) au Théâtre des Abbesses, après *Place des héros* au Théâtre de la Colline et *Des arbres à abattre* au Théâtre de l'Odéon. Trois œuvres de Thomas Bernhard. Un second volet de ce portrait devrait avoir lieu au Festival d'automne 2018 ou peut-être 2019. Incertitude liée à la situation chaotique du théâtre en Pologne et à la possibilité pour Lupa de travailler librement et sereinement dans son pays suite aux changements politiques en général et, en particulier, au changement de direction du Teatr Polski de Wrocław (lire ici) où le nouveau directeur vient de licencier onze personnes dont trois acteurs qui jouent dans *Des arbres à abattre* , ainsi que l'acteur qui devait interpréter K dans l'adaptation du *Procès* de Kafka que préparait Lupa et dont les répétitions ont été interrompues. A la veille de

cette clôture, la SACD organisait une rencontre avec Lupa devant un public d'auteurs et d'auteurs-metteurs en scène.

« Il n'y a pas de méthode »

- Vous avez souvent adapté des romans, des récits, c'est le cas pour *Des arbres à abattre* . Comment concevez-vous ce travail d'adaptation ?

- Je ne m'imagine pas travailler à une adaptation devant un bureau. Ce n'est pas un bon chemin pour moi, pour nous qui abordons une aventure théâtrale avec un texte. Je suis de plus en plus convaincu que les choses les plus importantes se passent lorsque les acteurs sont engagés dans leur personnage, quand ce dernier se met à vouloir vivre. C'est pourquoi la partie la plus importante du spectacle est créée à partir d'improvisations. Des « attaques » à partir de parties du texte qui nous ont inspirés. Un écrivain a un spectre différent, une autre approche de la réalité. Je dis aux étudiants en mise en scène qu'un écrivain peut écrire que tel personnage est irrationnel, mystérieux, mais lorsque le comédien travaille sur ce personnage, il ne peut pas s'arrêter à ce que l'auteur en dit. Il doit construire ce personnage en suivant l'auteur mais aussi en s'y opposant. Le comédien est un vampire face à l'œuvre littéraire. Il n'y a pas de méthode pour commencer une adaptation.

L'écriture est une sorte de parole. Lorsque je lis *Le Procès* de Kafka, je suis attaqué par l'auteur de façon cruelle. On me ment et c'est pourquoi j'aime ce livre. L'auteur m'entraîne dans cette aventure bizarre. En tant que lecteur, je ne suis pas du tout à l'aise. Comment parler de cela, de ce « kafkaïsme » , comment préserver ce mystère étrange qu'il adresse au lecteur ? Ce n'est ni de l'amour, ni de la servilité. Il m'attaque comme un adversaire. Donc ensemble, les comédiens et moi, nous devons avoir des conversations qui nous permettent de construire ces réalités dont parle Kafka.

Mediapart.fr – Mardi 20 décembre 2016 (Suite de l'article)

Avec *Des arbres à abattre*, on a affaire à une œuvre littéraire très spécifique. Le récit d'un événement réel qui fut un choc personnel pour Thomas Bernhard. Vingt ans après une rupture de leurs relations, il rencontre des personnes connues autrefois, ce groupe artistique qui lui a donné naissance. C'est un choc de déception : les stigmates d'une dégradation terrible. Mais, tout en les observant, il se rend compte qu'il n'est pas tout à fait extérieur à cela. Les comédiens sont tombés amoureux de ces personnages et, sous l'influence de ce dont parle Thomas Bernhard, ils ont adopté vis à vis de lui une attitude de polémique : ils n'acceptent pas les critiques que l'auteur leur adresse. Ils luttent pour que le spectateur voit d'autres choses. Pour nous ce fut une expérience extraordinaire.

Thomas Bernhard et la nudité féminine

- Ces personnages sont des artistes, des écrivains, des musiciens, des acteurs. Ils sont réunis autour du suicide de Joana, une actrice. Dans le spectacle, vous accordez une grande importance à ce personnage ; par exemple, vous donnez une large place à *La Princesse nue*, un drame écrit pour elle par le narrateur, or dans le récit de Bernhard cela tient en une ligne. Comment en êtes-vous arrivé là ?

- Nous savons par ses nombreux livres qu'il n'y a pas d'érotisme chez Thomas Bernhard, il n'aime pas cela. Parfois lorsqu'il aborde ce sujet, c'est étrange et sauvage. J'ai eu une conversation avec Peter Fabian, le frère de Thomas Bernhard, au sortir du spectacle *Des arbres à abattre*, justement à propos de *La Princesse nue* ; il m'a posé la même question. Il y a une fascination de Joana pour Bernhard. Ils écrivaient ensemble des drames, des fantaisies. Bernhard a senti cette fascination et il s'est enfui. Le meilleur texte qu'ils ont écrit ensemble était *La Princesse nue*. Et ce titre nous a provoqués. Qu'est-ce que Bernhard pouvait avoir écrit ? Pour moi, intuitivement, cela devait parler de Joana. En parlant avec les comédiens de cette princesse nue,

j'ai vu cette fantaisie : le prince et la princesse se trouvent dans un endroit bizarre, ils ne se connaissent pas et ils sont nus. D'un côté moi, Thomas, et de l'autre toi, Joana. Et la conversation vient d'elle-même dans l'improvisation. Et on a fait cela.

Peter Fabian m'a dit que son frère avait une peur absolue de la nudité féminine, une terreur métaphysique. Dans le spectacle, il y a ces deux corps nus sur des bancs qui pourraient être des bancs d'église. Peter Fabian m'a dit que cela correspondait à des discussions qu'il avait eues avec son frère. Il s'est souvenu que lorsqu'il avait 15 ou 16 ans, Thomas lui demandait de se travestir en femme, Peter avait des traits délicats et ils sortaient ensemble comme cela, dans la rue, rien de plus.

- Extraordinaire ! Cette scène des bancs n'est pas dans le livre mais elle attendait au fond du livre. Et c'est peut-être là l'esprit de votre mise en scène : ne pas rester à la surface du texte mais le saisir dans ses profondeurs.

- Ce qu'il y a de plus excitant, c'est de trouver dans la narration ce qui nous servira de point de départ. Ce n'est pas forcément l'endroit qui est le plus frappant dans le texte. On ne se souvient pas de tout un livre mais d'un ou de plusieurs endroits. On peut ouvrir le livre et retrouver cet endroit. Je préfère suivre le chemin qui y mène. J'essaie de pêcher cela dans le livre, de l'extirper. Dans la pratique, cela s'avère différent, c'est déjà de l'aventure. Je jette cela en pâture aux acteurs. Eux sont déjà dans le processus de tomber amoureux de leur personnage. Parfois, avec leur accord, je retarde ce moment. Les acteurs ne savent pas quel rôle ils vont jouer, si bien qu'ils n'ont pas la tentation de voir le récit à travers leur personnage. C'est une stratégie pour développer plus rapidement l'amour envers le récit. Le comédien qui travaille doit être une sorte de rêveur et non un travailleur élaborant difficilement sa propre carrière. Au moment où cette réalité autre commence à apparaître, elle a ses exigences. Le processus modifie les données, quelque chose d'autre naît. C'est pourquoi je ne peux pas faire une adaptation préalable. La réalité du spectacle est autre que la réalité littéraire. Cette réalité naissante peut exiger d'autres chemins qui ne sont pas dans le roman mais en même temps c'est un processus de fidélité à l'œuvre. Il faut sauver de l'œuvre tout ce qui est possible, il ne s'agit pas de remplacer l'auteur, de prendre sa place

« Le dialogue a ses propres démons »

- Face aux pièces de Thomas Bernhard dont vous respectez le texte, comment se traduit ce cheminement ?

- La pièce reste le projet du spectacle. C'est pourquoi certains auteurs dramatiques contemporains me dérangent : ils écrivent des projets de spectacle, ils considèrent le théâtre mais ils perdent la vie. Le comédien doit se nourrir de la vie, c'est pourquoi j'aime Thomas Bernhard. Il a un don d'observation inouï. Dans *Des arbres à abattre*, lorsqu'il est invité par ce couple au dîner en l'honneur du comédien du théâtre national, il écoute ce dernier, qu'il voit pour la première fois, avec une telle attention qu'on a l'impression qu'il a tout enregistré. Ce monologue du comédien du National doit être conservé dans le spectacle car c'est un texte prononcé par un être humain. Thomas Bernhard observe les autres convives d'une façon différente. Ce qu'ils disent ne raconte pas l'histoire. Ils la délaissent, ils parlent de façon anarchique. Des gens se rencontrent, ils ont un sujet de discussion prévu mais ils parlent d'autre chose. Le dialogue a ses propres démons. Plus du côté de l'inconscient que de celui du conscient. Pour moi ce fut une grande découverte en travaillant sur *Place des héros*. Je croyais que c'était le texte d'un homme tourmenté, très laborieux. Quand on a commencé à entrer dedans avec les acteurs, je me suis rendu compte que c'était un pas de plus dans la découverte des mystères du dialogue. En tant que lecteur, cela m'avait échappé. Les personnages parlent en cachant beaucoup de choses et, là, on voit que Beckett était un maître pour Thomas Bernhard. Dans *Fin de partie*,

Mediapart.fr – Mardi 20 décembre 2016 (Suite de l'article)

le dialogue évite de dire les choses comme un crime que l'on veut cacher. Le criminel parle beaucoup comme Raskolnikov pour cacher les choses. Dans *Place des héros*, chacun se sent l'assassin du professeur qui s'est suicidé.



- *Votre premier spectacle d'après un texte de Thomas Bernhard, une adaptation de son récit La Plâtrière, je l'ai vu au festival de Torun en 1993. Vous étiez alors tout à fait inconnu en France et je me souviens avoir écrit un article en parlant du temps propre à vos spectacles. Récemment, une amie qui n'avait jamais vu l'une de vos mises en scène est allée voir Des arbres à abattre et quand elle m'a fait part de ses impressions elle m'a dit avoir été fascinée par votre traitement du temps. Ce temps étrange qui court sous vos trois spectacles présentés au Festival d'automne et ce n'est pas seulement parce que dans les trois pièces les personnages attendent quelqu'un.*

- Ce sentiment de la perception du temps m'est peut-être personnel. Ce qui m'intéresse, c'est que l'événement qui se passe sur scène avec les détails qui le construisent soit une sorte de réalité dans laquelle on peut

voir plus de choses que dans notre vie. Souvent la réalité nous agresse de façon violente et nous empêche de comprendre. La réalité théâtrale est une chance, une possibilité de dévoiler certains actes souterrains qui donnent accès à cette réalité. Pour construire un détail, j'ai envie de ralentir. Je cite alors souvent aux comédiens un fragment de *Malte* de Rilke. Il raconte être revenu à la maison à cause de la mort de son père. Il n'est pas revenu depuis longtemps, il se sent étranger, bizarre, on ne lui permet pas d'aller voir son père tout de suite, les serveurs semblent gênés : il serait revenu trop tôt. Enfin une servante lui dit : « Le médecin doit venir. » Un médecin pour un cadavre ? Elle explique : « Monsieur avait peur de se réveiller après sa mort alors, par testament, il a demandé à ce que son cœur soit transpercé. » Le fils (qui est aussi le narrateur) exige d'être présent. Les médecins n'apprécient pas, ils se mettent cependant au travail, dénudent le corps du père, sortent leurs instruments pour transpercer le cœur mais cela ne fonctionne pas, le corps résiste. Alors le temps s'arrête, se fige comme dans un tableau, sans retour en arrière possible. Et puis, la résistance du corps cède ; dans un bruit infime, la lame pénètre et le temps retenu repart vite comme pour rattraper le retard. C'est une description extraordinaire du ressenti du temps : nous ne vivons pas dans le temps mesuré par le chronomètre. Lorsque nous attendons quelque chose, les minutes s'allongent, on a tous éprouvé cela.

« Une inspiration mutuelle »

Thomas Bernhard était un solitaire qui connaissait bien la torture étrange de l'attente, mais aussi les vertus extraordinaires de ces moments vides. Ce moment où l'on accède au mystère qui est en nous, beaucoup plus que dans les moments où nous sommes actifs. Dans *Place des héros*, c'est phénoménal. Bernhard choisit trois périodes de temps pour ainsi dire mortes. Au premier acte, la cuisine est faite, la famille n'est pas encore là. La servante repasse les chemises justement parce qu'elle n'a rien à faire. Dans le deuxième acte, on attend par deux fois des êtres qui ne sont pas là et au troisième, on attend la femme du mort qui est en retard. Aucun auteur de drames bien écrits et bien faits n'aurait choisi ces moments-là. Thomas Bernhard le fait avec malice. Et, pendant cette attente, les personnages se dévoilent. Les mystères sortent de nous lorsque nous ne faisons pas ce que nous voulons.

Mediapart.fr – Mardi 20 décembre 2016 (Suite de l'article)

- Cela vaut pour tous vos spectacles. Vous avez dit que les acteurs sont des rêveurs, vos spectateurs ne sont peut-être pas des rêveurs mais ce ne sont pas des spectateurs ordinaires, le temps de vos spectacles enveloppe notre perception. Il faudrait détailler là ; par exemple, évoquer tout l'environnement sonore que vous mettez en place de façon souvent diffuse, à la limite du perceptible. Et puis il y a ce contrepoint étonnant : votre voix. Vous êtes dans la salle, ou en régie, et vous intervenez. Vous grognez, vous soupirez. D'une certaine façon, vous dialoguez avec les acteurs.

- C'est quelque chose de spontanée. J'étais un enfant unique. J'ai passé beaucoup de temps seul. Je me créais des réalités, j'y participais en chantant ou en faisant autre chose. Et quand je suis dans un processus de pensée cela se passe comme cela. Si cela se passe mal, si je ne dis rien, à l'entracte ou à la fin les acteurs me demandent ce qui s'est passé. L'acteur a besoin d'avoir une réaction. Je jette une impulsion, il la reprend : c'est une inspiration mutuelle, l'acteur est dans le dialogue. Très souvent, il se sent solitaire, mon intervention permet à l'acteur qui est de train de trouver quelque chose d'avoir le courage d'aller plus loin. C'est aussi une tentative de casser. Je ne veux pas d'un spectacle programmé pour toujours. Le rituel, la vérité du théâtre, c'est ce qui se passe aujourd'hui. Ce qui apporte le plus d'énergie n'est pas ce qui est répété mais ce qui se passe aujourd'hui et qui est nouveau.

- Non un théâtre de la répétition mais un théâtre de l'irruption.

- Tak (oui)

- Venons-en à l'actualité non du spectacle mais à celle du théâtre aujourd'hui en Pologne et de la situation aussi ubuesque que grave du Teatr Polski de Wrocław.

- L'idée de virer l'ancien directeur qui a construit la renommée de ce théâtre n'est pas nouvelle. Cela fait des années qu'on essayait de le mettre sur la touche. C'est un théâtre qui appartient à la région et le nouveau directeur, Cesary Morawski, était le favori du président de la région. D'un côté, il y a cet homme qui peut décider seul du sort du meilleur théâtre de Pologne. Et de l'autre, une troupe qui prône des valeurs de progrès, de tolérance, qui dénonce la paranoïa nationaliste et catholique, ce chemin qui conduit à une voie polonaise du nazisme. Le pouvoir ne veut pas de bons artistes mais des artistes qui partagent ses idées. Et ceux qui n'acceptent pas sont considérés comme des êtres dangereux. C'est pourquoi le Teatr Polski de Wrocław a été visé, son cas est devenu très symbolique. La Diète polonaise (l'assemblée nationale) a décidé que l'an prochain la Vierge serait déclarée reine de Pologne. C'est cela le contexte. Mais il s'est passé quelque chose d'extraordinaire : le public de Wrocław a protesté. Et en très grand nombre. Ce qui va à l'encontre de ce à quoi le pouvoir voulait réduire l'image du Teatr Polski : celle d'un théâtre hermétique. C'est une protestation sans précédent. Que les artistes protestent, cela n'a aucune importance. Cela ne gêne personne. Mais là, c'est le public.

En France nous avons rencontré un appui généreux. Des gens de métier, des journalistes, du public. C'est très important. Les autorités de la région sont paniquées. Elles voudraient reculer. Mais comment le faire en gardant la face ? Celui qui résiste le plus à cette reculade, c'est le ministre de la Culture. Il voit que le meilleur théâtre de Pologne court à sa perte mais, pour lui, c'est un foyer d'infection, il nous traite de gauchistes. Nous avons dû interrompre les répétitions du *Procès* mais Kafka est resté au théâtre.

Journaliste : jean-pierre thibaudat